

ALEXANDRE KALDA

LE DIEU DE DIEU

La fin du monde n'aura pas lieu
essai de pensée synthétique

FLAMMARION

1989

OM NAMO BHAGAVATÉ

Pour Hélène

« Car nous n'avons pas ici-bas de cité permanente,
mais nous recherchons celle de l'avenir. »
Paul, *Épître aux Hébreux*, 13, 14.

J'appartiens à la génération des génocides : celle qui, née pendant la Seconde Guerre, prit conscience du monde comme d'un perpétuel champ de bataille. Aux bombardements de l'Europe, succéda bientôt l'explosion, sur Hiroshima, de la première bombe atomique, tandis que nos pays délivrés apprenaient, épouvante au moins égale, ce qui avait eu lieu dans les camps de concentration. En un instant, une ville entière pouvait être détruite sous les yeux effarés des nations. En quelques années, une race entière avait failli disparaître à l'insu des autres peuples.

Au code génétique inscrit dans nos cellules, s'ajoutait, dans notre subconscient, la plus formidable horreur de tous les temps. Trop petits pour savoir ce qui était ainsi entré en nous, nous réagîmes en aveugles et déclarâmes par tous les moyens la guerre au monde adulte.

J'avais douze ans lorsque je gribouillai mon premier livre : en rupture de famille, le héros, à peine plus âgé que moi, allait vivre dans les bas-fonds. Seize ans lorsque je signai mon premier contrat pour un roman sans grande valeur littéraire, sans doute, mais où j'écrivais ces mots qui se sont plus tard retrouvés au cœur de tous mes actes : « J'ai tué la mort. J'ai non pas tué, mais détruit, non pas la mort, mais l'idée de mort en moi. »

Par bonheur, je ne devins pas célèbre, en dépit des efforts de certains pour me transformer en singe savant. Je fuyais — déjà — la mondanité. Je voulais me connaître moi-même plutôt qu'être connu. Aucune des images que l'on m'imposait ne correspondait à ce que je pressentais. Qu'avais-je à voir avec ce fils de hobereaux ruinés que mes parents voulaient me voir être ? Avec cet étudiant en droit et en philosophie dont je ne tins pas l'emploi jusqu'à la licence ? Avec cet instituteur de la banlieue rouge qui, pendant le mois où il exerça, chahuta avec ses élèves l'idée fantôme de l'enseignement traditionnel ?

Comment aurais-je rien pu désirer d'un monde qui, me semblait-il à cette époque, avait failli à ses devoirs et s'était déshonoré ? Je n'étais pas seul à penser ainsi, mais ne le savais pas. D'ailleurs, il ne s'agissait pas vraiment d'une pensée, plutôt du sentiment aussi impérieux qu'irréfléchi de ne pouvoir appartenir au monde qui avait abouti à Auschwitz et Hiroshima.

L'image d'Isaac me hantait. Toute jeunesse était, à sa ressemblance, sacrifiée sur l'autel patriarcal. La guerre d'Algérie battait son plein. Forcé par notre père à devancer l'appel, mon frère aîné portait l'uniforme au Sahara. Du plus profond de mon être, montait un cri d'horreur et de refus — et c'était celui-là même qu'à peine né j'avais commencé de pousser alors que les bombes pleuvaient sur l'Europe et que les nazis torturaient les Juifs (si, écrivain, j'ai choisi de porter un nom juif, c'est à la fois pour braver l'antisémitisme de mes parents et pour prendre sur moi la souffrance d'une race martyre). Le cri n'avait cessé de s'amplifier dans mon cœur, nourri par les guerres et les révolutions aux quatre points du

monde. Et voici qu'il sortait de moi, nommant précisément les choses : couché sur l'autel du sacrifice, Isaac retournait le couteau contre son père.

J'avais choisi de vivre. Et, à mon émerveillement, je découvris peu à peu qu'il en était de même pour l'ensemble de ma génération. Nous refusions d'être immolés à un Dieu vampire. De toutes nos forces, nous rejetions l'autorité paternelle, non pour complaire aux zéloteurs de Freud — nous n'épousâmes pas notre mère —, mais pour sauver notre vérité. « Je suis mon propre père et mon propre fils. » C'est une phrase que j'écrivis à plusieurs reprises, et même dans une lettre à mon père, qui, bien sûr, ne pouvait la comprendre.

La prise du pouvoir par la jeunesse d'alors se fit en plusieurs étapes, qui n'eurent en commun que ce refus catégorique de toute tutelle. Séquelle obligée de la guerre, il y eut d'abord un mouvement de violence apparemment gratuite qui consterna la bourgeoisie absorbée dans sa reconstruction. L'adolescent apparut soudain comme un desperado dont la brûlante anarchie ne faisait que reproduire l'image enregistrée jadis, lorsque l'Allemagne hitlérienne faisait ramper le monde dans le sang et la boue.

On analysa ce comportement de voyous rimbaldiens, on le comprit, on pardonna. On ne s'attendait pas à la suite : la révolution pop, le flower power, le mouvement hippie. Aux anges exterminateurs dont les saccages inquiétaient en même temps qu'on savait devoir les justifier, succéda l'incroyable extase d'une génération qui, sans discours, proclamait son reniement des valeurs sociales et guerrières et sa foi en l'amour, en la paix et en Dieu.

Oui, en Dieu. Et c'était le plus surprenant dans notre génération qui, plus qu'aucune autre, avait toutes les raisons d'être athée : le monde, en sa dérive, poursuivait sous diverses latitudes la guerre qui nous avait vus naître. Mais chaque époque a ses mythes, ses mobiles, ses symboles. L'absurde et l'existentialisme ne nous concernaient pas. Nous ne voulions nous étendre ni sur le tragique des choses ni sur l'impuissance des hommes. Il nous était plus urgent, et peut-être plus facile, de faire table rase et de surgir en notre nudité douce et souriante devant ceux qui nous avaient enfantés entre deux rafales de mitraillette ou deux alertes, deux sabotages ou deux déportations.

Nous avons une horreur viscérale de tout ce qui, évoquant Mars, exaltait la virilité. Jeunes hommes, nous nous vêtions à rebours des hommes, portions des bijoux, avons les cheveux aussi longs que les filles. Nous n'aimions pas l'argent, vivions au jour le jour, sûrs de trouver ici ou là un refuge, quel qu'il fût, chez l'un ou l'autre, connu ou inconnu. On l'a dit et répété : nous formions une Internationale, mais qui ne revendiquait rien, une fraternité plutôt, une religion underground qui, à travers le monde, par l'intermédiaire de ses idoles — les chanteurs pop —, délivrait le message le plus simple et le plus fervent qui se puisse. Que l'on réécoute aujourd'hui ces chansons d'hier, et l'on sera sidéré : Dieu y est partout.

Dieu, et non pas telle ou telle religion, car nous avons rejeté nos pères, et les religions appartiennent aux pères, ou sont défendues par eux. Sans doute n'étions-nous pas tous conscients de cette mystique dont, pourtant, nous participions tous. Mais ceux qui l'étaient n'en faisaient pas mystère. Nous voulions voir Dieu en face. Nous nous sentions porteurs d'un avenir divin. Nous avions pour mission de donner le jour à un nouveau visage de la Divinité. Comme si nous avions repris à notre compte la question que Musset pose dans *Rolla*, « Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ? », mais en l'inversant pour l'universaliser — « Qui de nous, qui de nous ne deviendra pas Dieu ? » —, nous qui étions nés au cœur

de l'enfer, nous rêvions d'ouvrir le ciel et de nous y envoler.

Le monde extérieur n'y voyait que du feu : l'apparence naïvement provocante, non la réalité d'angélisme — ou d'évangélisme — tout aussi naïvement rédempteur. On me photographiait pour l'extravagance de mes tenues : homme-sandwich, si je puis dire, d'une amie qui tenait une boutique orientale. Je faisais tailler mes vêtements dans des saris de soie brodée d'or, ruisselais de bijoux turkmènes, m'enveloppais dans des fourrures sauvages (qu'autrement je n'aurais pu m'offrir). A quelqu'un qui me demandait pourquoi je m'habillais ainsi, je répondis : « Pour que Dieu me reconnaisse plus facilement. »

Ce qu'il ne manqua pas de faire.

C'était au moment où j'étais le plus profondément engagé dans la foi hippie et ses rites. Je sentais flotter dans l'air une présence qui était un amour, une tendresse physique unissant partout sur la Terre les parias que nous avons choisi d'être. Après avoir rejeté mon milieu d'origine, j'avais rejeté celui de ma carrière. Une amie aussi généreuse que compréhensive me prêtait son appartement dont j'avais transformé une pièce en la tente que j'aurais voulu planter au désert : des kalamkars d'Ispahan en formaient le sommet, d'autres étoffes et des fourrures cachaient meubles et murs, des lampes en peau de chameau diffusaient une clarté restreinte. J'écrivais un livre, *Le Cantique de l'éternité*, dont j'ignorais alors la réelle portée : « Je suis tout ce qui est. Je suis ce qui m'entoure autant que cela même que je sais être moi. Je suis la pluie d'étoiles dont ruisselle mon front. Je suis l'air que j'aspire et le feu qui m'habite, la terre qui me porte et l'eau dont je me lave. Et je suis la semence qui engendra ma forme et celles qui se font paysage des jours où me redécouvrir. Je suis ce que je suis et je suis l'être même. Je suis ma volonté en moi-même exaucée. »

Moins de deux ans plus tard, alors que je me trouvais dans une venelle de la casbah de Tanger, mon cœur s'arrêta. Jamais je n'avais connu pareille souffrance. Le souffle qui s'amenuise, les artères qui se bouchent, le corps qui se change en pierre. Je n'avais pas trente ans. Je revenais de Marrakech, lieu de pèlerinage des hippies. La beauté de la ville indigène, géométrie d'argile sous l'azur éclatant, la folie de la place Djema-el-Fna où toutes les races du monde et ses diverses époques semblaient se télescoper en un festin ininterrompu m'avaient, en quelques jours, donné tout ce que je rêvais de voir. Si j'avais encore un désir, c'était d'ouvrir, dans la proche vallée de l'Ourika, une communauté de recherche mystique. Un ashram ? Le mot ne me venait pas à l'esprit, et d'ailleurs je ne savais rien de la vie que l'on pouvait mener dans ce genre d'endroit. Je savais moins encore qu'au moment où je rencontrai la mort dans la casbah de Tanger, on célébrait en Inde le centenaire de Sri Aurobindo en l'ashram de qui je devais me fixer.

J'ignorais également qu'il m'était indispensable de passer par la mort pour gagner l'Inde, pays qui n'est pas que géographiquement ailleurs, mais se situe d'abord dans une autre dimension de la conscience. L'arrêt de mon cœur m'ouvrit en grand les portes de cette dimension. J'eus brusquement et irrécusablement la preuve que la mort n'existe pas.

La conscience que j'avais eue de ses modalités dans mon corps était cette preuve. À quoi s'ajouta ceci : de retour dans ma chambre, je me mis à dessiner ce qui venait de m'arriver. Parmi ces notes picturales, il y en eut une qui me laissa stupéfait : d'un seul trait d'encre, j'avais représenté un cœur en granit et bourré d'hiéroglyphes dont s'échappait un fil qui, à l'autre bout de la feuille, devenait un cheval au galop. Nul ne m'avait encore jamais dit qu'en Inde le cheval est le symbole du souffle vital et qu'en

cette esquisse, j'avais, pour ainsi dire, photographié l'instant de ma mort.

Six mois plus tard, le jour de mes trente ans, je renonçai à tout : carrière, amour, appartenance au mouvement hippie, et me retirai dans un inexpugnable désert intérieur. De cette époque d'ascèse rigoureuse, je n'ai pas à parler ici, ni des expériences spirituelles qui s'y multiplièrent. La seule chose que je puisse en dire, c'est que, jour après jour, nuit après nuit, en arrachant de ma conscience toutes mes habitudes de penser, je luttai pour voir et pour savoir — et pour comprendre ce que j'apprenais ainsi. Toute quête est du Graal, je veux dire de l'Éternité qui, en nous, se traduit par le sentiment d'immortalité. Lorsque tout fut devenu clair, je partis pour l'Inde et, sans m'arrêter en route, mis le cap sur l'ashram de Sri Aurobindo, à Pondichéry.

Quelques jours après mon arrivée, pour mes trente-trois ans, je reçus le nom sous lequel je vis là-bas : Archaka — celui qui invoque la Lumière.

Ancien compagnon de Sri Aurobindo lorsque celui-ci menait la révolution contre l'occupant britannique, ancien terroriste, donc, qui, avec son maître et d'autres défenseurs de l'Inde, passa une année en prison, à la suite d'un attentat à la bombe, Nolini Kanta Gupta, le très grand sage qui me le donna, avait alors quatre-vingt-six ans. Il en aurait cent aujourd'hui. Il me dit l'origine védique de ce nom que nul ne porte en Inde, semble-t-il, et sous lequel je serais désormais désigné. J'y vis le programme auquel consacrer ma vie.

Toujours, je m'efforcerais de faire descendre la Lumière et, pour marquer mon intention de n'en être qu'un instrument, je publiai anonymement mes premiers livres indiens : un long poème en vers, *Le Jardin du monde*, un long poème en prose, *Ni la Terre ni le Soleil ne bougent*, et une pièce, *Je me souviens du ciel*. De même, lors des deux expositions que je fis, proposai-je mes pastels non signés.

Sans doute certains savaient-ils qui était l'auteur des uns et des autres. Mais leur cercle était étroit. Il n'y a pas si longtemps, quelqu'un m'offrit l'un de mes propres livres sans se douter que je l'avais écrit. Et j'ai un ami à Paris qui, me recevant à dîner lors d'un séjour que je fis récemment en France, tomba des nues lorsque je lui appris que les vers qu'il avait placés au-dessus de son lit, à côté d'un mantra bouddhique, étaient de moi.

Mais il y eut encore plus émouvant — et cette fois au sujet d'un livre, *Les Temps pré-éternels*, qui, en Inde comme en France, a paru sous mon nom sanskrit. Mis au courant d'une de mes expositions qui avait eu lieu plusieurs mois avant, un visiteur français me demanda si j'avais vendu tous mes pastels ou s'il m'en restait qu'il pût voir et au besoin acquérir. Il en acheta peut-être dix dont, après leur séjour dans un carton à dessins, je voulus rafraîchir les couleurs. Pour travailler sous les yeux de mon acheteur, je lui demandai la permission de mettre une cassette. Car, en dessinant comme en écrivant, j'écoute toujours de la musique : ce jour-là, les Magnificat de Monteverdi. Pour lui, coïncidence vertigineuse, ainsi qu'il me l'expliqua : sa sœur venait de perdre coup sur coup sa fille et son mari. Lors de la cérémonie mortuaire célébrée hors de tout rite officiel, la famille avait fait passer de la musique de Monteverdi, tandis qu'on lisait un passage des *Temps pré-éternels*.

Ce jour-là, je compris, par-delà les mots, à quel point j'étais devenu celui qu'annonçait mon nom. Rien ne m'aurait touché davantage, en mes profondeurs, que ce choix, fait par des inconnus, d'un texte écrit par moi pour exprimer ce que je tiens pour la vérité et soudain haussé par eux au plan du sacré pour accompagner le voyage de leurs morts bien-aimés.

D'une certaine manière, je préférerais parfois continuer d'être sans nom ni visage pour ceux qui me lisent, afin que seuls les atteignent impersonnellement les mots qui descendent en moi. Si je choisis aujourd'hui de réapparaître sous mon ancienne identité, c'est que j'ai en fait dépassé jusqu'à ce besoin de n'être plus personne.

De plus, si je conservais encore l'anonymat, il me semblerait rejeter, ou trahir le monde. Et rien n'est plus contraire à mon sentiment. C'est par amour que j'écris. Et par amour que je publie. Né, comme je l'ai dit, à l'heure du carnage universel, je porte fatalement en moi le vœu d'une harmonie universelle. Je ne suis pas le seul. Simplement, les moyens m'ont été donnés de l'accomplir. Des graines ont été semées en moi tout au long de ma vie, qui, tout d'abord, m'ont dévoré de leur brûlure. À présent, la germination achevée, un chant me vient aux lèvres où mon âme dit ce qu'elle sait :

Qui que vous soyez, ne craignez pas. Du mal, souffrance ou crime, vous n'êtes coupables ni les uns ni les autres. Et la mort qui, demain, nous abattra, vous comme moi, n'est pas ce que vous imaginez. Écoutez, je vous aime et je vais vous parler. Ou bien nous allons nous taire ensemble, et tout sera parfait.

Ce livre que vous avez entre les mains, je l'ai écrit en votre nom afin de vous défendre et, si possible, de vous éclairer. Je suis passé avec vous et pour vous par des souffrances physiques et morales que je n'ai pas à décrire ici et qui m'ont enseigné l'étendue de vos maux. De votre douleur, mon corps a pantelé. Je vous ai pris dans mes bras, tous tant que vous êtes, afin de vous bercer. Et comme à un enfant qui pleure, j'ai dit à chacun d'entre vous que cela n'était rien. Cela ? Cela : le péché dont nous sommes tous accusés, à quelque culture que nous appartenions, et cette mort à laquelle nous sommes tous condamnés.

Et j'ai ouvert pour vous tous les livres du monde, sachant qu'ici comme là des hommes avaient perçu quelque chose de la vérité et qu'il me suffisait, à moi, l'enfant de la désunion mondiale, de réunir les diverses visions que le monde a d'une seule chose pour vous donner à voir le visage que, partout, vous cherchez et que tout paraît nier : celui de Dieu.

Mais il ne s'agissait pas d'opérer un syncrétisme. Il ne me suffisait pas — car il ne saurait plus suffire à personne — de tracer des parallèles entre la mystique de l'Orient et celle de l'Occident et d'accorder à celle-ci une importance égale à celle-là, contrairement à ce que le besoin d'exotisme religieux incline les uns à faire, tandis que le chauvinisme doctrinal retient les autres d'explorer des horizons étrangers.

Je suis parti de l'idée d'une harmonie plus grande encore. Car pour moi, tout est Dieu. Si Dieu existe, en effet, il n'y a que Dieu, car il est tout. Or, je sais qu'il existe, qu'il est ce que les sages en ont dit, et qui se contredit parfois, et qu'il est plus encore et que l'on ne peut l'enfermer dans les dogmes. Le créateur de toute chose et de tout être ne saurait être séquestré dans des tabernacles et des formes exclusives, si grandioses que soient celles-ci et sublimes ceux-là. Ne concevoir Dieu qu'en termes de religion et de spiritualité, c'est limiter l'illimité.

Toutes les activités humaines doivent, d'une façon ou d'une autre, attester notre origine, traduire la nostalgie que nous en avons et manifester les efforts que nous ne cessons de faire pour la retrouver. Aussi, que l'on ne s'étonne pas que cette recherche d'une pensée synthétique débusque la Divinité dans toutes les disciplines la paléontologie, l'Histoire, l'astrophysique, aussi bien que les arts, toutes nos activités témoignent de notre découverte de la mort individuelle et universelle qui, dès le début,

s'accompagna d'un refus non pas tant de mourir que d'être mort et de la foi en ce que, pour le moment, nous appelons Dieu.

Tout le mouvement humain, depuis l'homme de Néanderthal qui, le premier, enterra ses morts, jusqu'à nous qui tremblons devant notre possible anéantissement, je me suis attaché à le dédramatiser. On dira peut-être que j'ai ainsi désacralisé l'œuvre divine, parce que, ne croyant pas au péché, je m'efforce d'expliquer ce qu'il est en réalité afin de l'effacer et parce que, ne croyant pas non plus à la mort, je m'efforce, au moyen des Écritures qui ont formé le monde entier, de montrer qu'en fait personne n'y croit.

Mais qu'importe ce que l'on dira. De ce que Krishna requiert dans la Bhagavad-Guitâ, j'ai depuis longtemps fait mon idéal : avoir droit à l'action et non pas à ses fruits (qui appartiennent à Dieu). Ce livre est action de mon âme. À Dieu d'en cueillir, ou recueillir, les fruits. Il sait que je ne recherche rien pour moi, et que je ne veux à aucun prix être différent de vous : aux jeunes Indiens qui viennent me demander, à moi, Français, d'être leur gourou, c'est ce que je réponds. Je suis comme eux. Je suis comme vous. Un homme parmi vous, qui vit pour vous aimer.

Paris, avril 1989

PREMIÈRE PARTIE

1. Du crime au sacrifice

Il n'y a jamais eu de premier homme heureux et pur.

Une nostalgie, cependant, nous étreint depuis des millénaires, d'un état édénique où, sans effort, nous aurions été en harmonie avec la Nature, tandis qu'à présent nous nous en distinguons, croyons-nous, et cherchons à la dominer. Un détail renforce cette notion d'innocence originelle : en ces improbables temps bénis et révolus, nous aurions compris le langage des animaux. À ce regret-là surtout, nous nous attardons, sans voir qu'il signifie qu'alors nous étions donc animaux nous-mêmes, ou du moins encore assez animaux pour ne pas être tout à fait humains : pithécantropes qu'éperonnait une seule urgence, ne pas être dévorés par ceux qui, eux, n'étaient qu'animaux — comprendre le langage animal revenant, en l'occurrence, à comprendre le langage de guerre de certaines bêtes, et qu'il y en a dont le seul contact est mortel.

Ainsi l'antilope, qui est en harmonie avec la Nature, sait-elle parfaitement que le lion et d'autres fauves ne veulent que la dévorer. Faut-il, dans ces conditions, regretter d'avoir divorcé de ce règne à l'harmonie douteuse ? Et nous sommes-nous d'ailleurs écartés tant que cela des voies de la Nature ?

Quant à dire qu'à l'époque les animaux n'étaient pas cruels, que loin de déchirer l'antilope le lion, par exemple, était herbivore, c'est oublier que les animaux s'entre-détruisaient avant même la naissance du premier mammifère, il y a quelque deux cents millions d'années. Il est néanmoins des traditions pour affirmer que tout le mal est venu de l'apparition de l'homme et que c'est lui qui a rendu mauvais les animaux dont il est pourtant évident qu'il devait souvent et avant tout se protéger. Car depuis, en fait, l'apparition des primes formes d'existence dans l'océan premier, tout est placé sous le signe de la survie du mieux adapté.

Or cette adaptation, lorsqu'il s'agit de l'homme, prend le nom de péché. Et l'état obscur qui lui est antérieur est considéré comme paradisiaque. Visualisant le jardin biblique traditionnel, nous perdons automatiquement de vue la forêt, la savane, les cavernes puantes et froides où sont apparus les premiers hommes et où il leur a fallu combattre des animaux avec lesquels ils étaient peut-être en harmonie mais qui étaient prêts à les anéantir. Les aborigènes d'Australie sont beaucoup plus raffinés physiquement, beaucoup plus développés intellectuellement que ces premiers hommes. Mais nous n'en avons cure.

Les limbes de la conscience, ses nébuleux balbutiements, c'est de cela qu'aujourd'hui nous faisons le royaume perdu et la sagesse évanouie. Et d'affirmer qu'en ce temps-là — d'autant plus irrecevable, à présent, que la paléontologie le révèle plus mythique — nous possédions une connaissance innée, un amour infus qui nous mettaient à l'unisson de l'univers. D'imaginer des rêves bucoliques mêlés de songes sidéraux : nous savions tout, nous avions tout et, dès lors, ne désirions aucune chose.

En ce cas, d'où nous serait venue l'envie de posséder quelque chose qui, mystérieusement, ne faisait pas partie de ce tout ? Comment aurions-nous seulement pressenti cet état ? Unis à tout ce qui était, comment rien nous aurait-il manqué ? Ou bien ce tout n'était-il pas le tout que nous croyons maintenant ?

Une iconographie douceâtre a remplacé la vérité qui, à l'époque où les légendes ont pris leur essor, était sans doute difficile à saisir. Les grands-prêtres d'Égypte, les lévites d'Israël, que savaient-ils de Cro-Magnon et de Neandertal [1] ? Aussi nous représentons-nous un premier homme unique et son unique épouse dans un jardin aux dimensions de la planète. Ils sont probablement jeunes et blancs. Beaux ? Pas nécessairement, ou bien d'une beauté rustique et lumineuse avant, enténébrée après — alors que c'est le contraire qui s'est produit, l'homme actuel étant plus éclatant, sans doute, qu'un australopithèque. Les peintres ont orné de fresques multiples les murs de nos chambres subconscientes où, comme en des temples souterrains, nous ne cessons de célébrer des cultes devant des images qui n'ont rien à voir avec ce que notre conscience, en sa clarté, découvre un peu mieux chaque jour.

À vrai dire, la pensée de l'homme occidental est tout entière édifiée autour de ces peu raisonnables fantômes : un Adam, une Eve, un Yahvé, un serpent, protagonistes d'un mystère théâtral où se trouve à l'excès résumée une histoire qui est celle même de nos ancêtres préhumains et qu'en langage moderne nous appelons préhistoire. La parabole biblique n'est qu'une parabole, mais qui mène en nous une existence de vérité, comme si les choses s'étaient déroulées ainsi qu'on nous les y décrit. Cependant, nous devons nous rendre à l'évidence : pas plus qu'il n'y a eu de premier homme heureux et pur — seulement des demi-bêtes grognantes et hirsutes —, il n'y a eu de paradis perdu — seulement une glauque inconscience peu à peu dépassée afin d'atteindre une pensée cohérente.

Sans doute l'image a-t-elle eu son utilité, nous aidant à nous donner une ascendance, lors même que notre origine n'était pas décelable. Les initiés des temps mosaïques, où que ce fût dans le monde, auraient-ils été capables de comprendre des notions qui pour nous sont aujourd'hui familières, sur l'âge de la Terre, la naissance de la vie et les lentes mutations parmi les peuples hominiens ? Comment l'impérieux meneur d'hommes, le puissant thaumaturge, le visionnaire qu'était Moïse aurait-il possédé, il y a quelque trois mille trois cents ans, les connaissances scientifiques dont tout le monde peut maintenant profiter ?

Auteur de la Genèse, Moïse est de surcroît un insurgé. Plus : c'est un patriote et un apatride. Il ne faut peut-être pas s'étonner, dans des conditions aussi spéciales, que le leader qui réussit à faire sortir son peuple d'Égypte et à lui insuffler le courage de traverser le désert afin de gagner la Terre promise soit le voyant qui, aux premières pages de son poème, en une sorte d'image inversée, nous montre l'humanité, en la personne d'Adam et Ève, chassée du paradis terrestre, du royaume d'un Dieu qui se comporte en pharaon dépité.

Les deux choses sont nécessairement liées, l'une étant, pour ainsi dire, le négatif de la photo qu'est l'autre. Allons-nous en déduire que, bannis du jardin d'Éden, nous devons, au bout d'une longue errance, recrus de peines et d'horreurs, atteindre un jour à une terre promise qui ne sera plus celle du

1 L'homme de Cro-Magnon est celui de nos ancêtres qui nous ressemble le plus. Son ère s'étend de 40000 à 10000 avant la nôtre; elle a vu l'invention du bateau, l'installation de colonies en Amérique du Nord et du Sud et en Australie, la création du calendrier lunaire, la construction des premiers fours, la confection de vêtements confortables. L'homme de Cro-Magnon est de surcroît le premier artiste que nous connaissions : peintures rupestres, sculptures, musique. L'homme de Neandertal, lui, physiquement beaucoup moins proche de nous, fit son apparition il y a environ cent mille ans et, le premier, pratiqua des rites funéraires. Il faut par ailleurs se rappeler que les premiers abris de branchages ont quatre cent mille ans, que le feu a été conquis il y a huit cent mille ans et que l'on date de deux millions d'années les premiers outils connus.

seul peuple juif, mais de l'humanité entière ? C'est le fondement même de la foi chrétienne, l'assise sur laquelle repose toute la civilisation occidentale, que nous nous en souvenions ou non — et qui, somme toute, implique que le Dieu du Jardin n'était qu'un démiurge inférieur et non le Seigneur suprême, et qu'il ne pouvait rien nous échoir de mieux que notre chute.

Est-ce là ce que Moïse voulait nous faire entendre ? Le mythe de la Genèse ne devrait alors pas se lire en termes de faute, du côté des hommes, et de châtement infligé par Dieu, mais de révolte humaine contre un ordre qui, peut-être divin, était stationnaire et stérile et, par là même, voué à l'extinction.

Si Adam et Ève n'avaient commis ce que l'on appelle le péché originel, si l'humanité préhumaine dont ils sont l'archétype n'avait fait ce mouvement vers un autre état, elle serait demeurée en deçà de ce que nous sommes et, plus ou moins vite, aurait périclité jusqu'à disparaître totalement. Ève non tentée, Adam ne succombant pas condamneraient l'humanité à ne pas exister. Il faut donc comprendre que ce commandement de ce qui gouvernait les espèces d'alors, il importait de l'enfreindre afin de nous donner naissance, et que c'est en renversant l'ordre établi avant nous dans la Nature que nous avons pu voir le jour. Et enfin que l'ultime terre promise, but de l'odyssée humaine, ne peut être une réplique du paradis terrestre et que nous n'allons pas, demain, nous retrouver nus, dans un jardin fleuri, causant avec les bêtes féroces, mais que, sur des sommets inouïs, nous attend plus vraisemblablement ce qui, vu par Isaïe et saint Jean et décrit par eux dans leurs Apocalypses, est le royaume de la divinité interdite à l'homme dans les premiers temps.

Œuvre d'un révolutionnaire fougueux, le récit fait par Moïse charrie forcément les images d'une révolution. Mais d'abord, il est une chose à ne pas perdre de vue : comme l'admettent volontiers les chrétiens, mais peut-être moins facilement les Juifs, il est douteux que le même homme soit l'auteur des cinq livres qui, de la Genèse au Deutéronome, constituent ce que les uns appellent le Pentateuque et les autres la Thora, la Loi. Les styles diffèrent, et l'on fait une distinction entre la tradition yahviste, qui utilise le nom de Yahvé dès le récit de la Genèse, et la tradition élohiste, qui, probablement plus récente, désigne d'abord Dieu sous le nom (pluriel) d'Élohim et ne révèle qu'à Moïse celui de Yahvé, combien plus formidable et transcendant [1].

Héros national d'autant plus vénéré qu'il est lui-même le fondateur de la nation, Moïse est probablement un personnage aussi syncrétique que l'œuvre dont on lui fait endosser la paternité. Qui était-il, en fait ? Et à quelle époque vivait-il exactement ? Il y a trente-trois siècles, ou bien trente-cinq ? Avant ou après Akhénaton, le pharaon iconoclaste et monothéiste ? Sous le règne d'Hatshepsou, la seule femme qui ait été roi et non pas reine, car alors elle aurait porté son nom, à désinence féminine, d'Hatshepsout ? Et est-ce elle, la fille de Thoutmès 1^{er} qui le sauva des eaux ? Et de quelles eaux fut-il tiré, comme son nom l'indique [2], dans un pays de déserts où l'eau est sacrée ? Du Nil, comme le veut

1 Yahvé signifie exactement « Il est ». « Je suis celui qui suis » (Éhyeh asher éyeh) est la réponse que, sur le mont Horeb, Dieu fit à Moïse lorsque celui-ci lui demanda comment le nommer. D'autre part, Elohim, qui porte la marque du pluriel, semble renvoyer, au moins pour l'esprit judaïque monothéiste, à un polythéisme primitif. La présence d'Elohim au jardin d'Éden indiquerait un chamanisme ou un animisme tels qu'il a pu, croyons-nous, s'en pratiquer dans la Préhistoire.

2 Selon l'étymologie populaire, Moïse (Moshe en hébreu) vient du verbe masha, tirer. Cependant, on peut se demander quand ce nom lui fut donné, et par qui. Il est en effet douteux que la propre fille du pharaon ait choisi un nom hébreu pour l'enfant qu'elle avait trouvé et qu'elle fit élever avant de le présenter à la cour, alors que les enfants hébreux étaient condamnés, si c'étaient des garçons —

son hagiographie, du fleuve-dieu qui, alors, au lieu d'être nourricier de l'Égypte, représenterait l'Égypte elle-même, sa théogonie et son initiation et qui, dans L'Exode, est appelée « la maison d'esclaves [1] » ? Ou bien des eaux mêmes de la Vie ? Et en ce cas, il aurait dépassé l'étape de l'existence humaine ordinaire et, sauvé de ses mirages, été conscient de l'être inaccessible et immortel de Dieu, ainsi que le prouve le nom de Yahvé sous lequel Dieu se manifeste à lui et impossible à trouver si l'on n'a découvert le sens de cet Être pur, éternel, immuable, continu et unique que Parménide, fondant ainsi l'ontologie, n'exposera que quelques siècles plus tard.

Moïse n'est d'ailleurs pas le seul instructeur spirituel dont la légende ait déformé les traits en les surchargeant ou en voulant les embellir et les simplifier pour le peuple. Nul ne sait au juste qui écrivit la Bhagavad-Guîtâ, chapitre inséré dans le Mahabharata, ni qui était Lao-Tsé, auteur présumé du Tao to king. Nous ne savons même pas, sur le plan profane, à qui nous devons L'Iliade et L'Odyssée et si le nom d'Homère désigne un aède aveugle ou un collègue de poètes. La seule chose que nous sachions, c'est que ces œuvres existent. Dues au génie de la Grèce, de l'Inde, de la Chine ou d'Israël, officiellement signées de noms emblématiques, elles sont en réalité l'œuvre de l'homme.

C'est l'humanité entière qui s'interroge — et se répond — sur la création du monde, l'existence humaine et l'unicité de Dieu dans le Pentateuque, sur la naissance de la Grèce (c'est-à-dire de la civilisation occidentale) dans L'Iliade et L'Odyssée, sur l'immanence de Dieu et la profonde divinité de l'univers dans le Tao to king, sur la dissolution de l'homme en Dieu, sa soumission à une Loi incompréhensible, son adoration du mystère qui l'engendre, le meut et le détruit dans la Bhagavad-Guîtâ.

Dès lors, il nous faut considérer Moïse comme l'un de ces hommes-humanité, l'un de ces portails qu'érige notre espérance, par lesquels nous passons au fil de l'Histoire et en lesquels sont agrégés, sous un seul nom, de multiples visages anonymes afin de constituer la face vénérable du héros de notre âme. Dans son cas, il s'agit de décrire la naissance d'une nation, et d'une nation qui se voudra unie à Dieu, choisie et protégée, enseignée et secourue par Lui : une nation divine. L'homme qui va façonner cette collectivité d'un type nouveau en se servant du matériau le plus humble — un peuple réduit à un esclavage concentrationnaire — ne peut être, extérieurement, rebelle (Moïse a tué un Égyptien) et, sur le plan intérieur, un voyant et un sage. Thème qui se retrouvera plus d'une fois, par la suite, chez les grands illuminés.

Ancien vainqueur des Nubiens, il doit maintenant renverser, d'une manière ou d'une autre, l'ordre dont dépend son peuple et, s'il ne le détruit pas physiquement, du moins s'en affranchir religieusement, politiquement et racialement. Pour le Juif d'alors, il est naturel que l'empire thébain auquel il est asservi joue un rôle à la fois historique et symbolique. Sans doute, aux yeux de ce peuple de pasteurs devenus esclaves, la puissance égyptienne et sa grandiose civilisation qui privilégie les dieux aux hommes, les temples et les mausolées à tout autre demeure, l'au-delà à la vie terrestre, représentent-elles, par-delà le faste, un état effrayant de la Divinité.

Or, c'est de cet état que Moïse veut faire sortir son peuple pour créer un autre état divin qui, fondé sur une vérité impossible pour les Égyptiens, les condamne à plus ou moins longue échéance et ouvre les voies de l'avenir : le monothéisme. De cette mutation où se joue le sort du monde, Moïse est lui-même

condamnation qui n'est pas sans rappeler le massacre des innocents lors de la naissance du Christ tel que le rapporte Matthieu.

1 Exode, 19-1.

l'image. D'abord prince égyptien, il se change, au prix d'un meurtre, en meneur juif. Dès lors, à la superbe pharaonique et aux pyramides, succéderont l'humilité juive et l'arche d'alliance. Au Livre des Morts, le Livre de la Vie qu'est la Thora, où s'orchestrent et se font écho les thèmes de la révolte et du bannissement. Simplement, dans la Genèse, la révolte est inconsciente et, dans la réalité, le bannissement est une libération. Mais dans les deux cas, l'homme quitte un monde glorieux où, ignorant sa vraie condition, il vivait comme un animal — ou bien parmi les bêtes, ou bien à leur niveau. Et bravant la souffrance et la mort, sans se retourner, il s'enfonce dans l'aventure de sa propre existence.

Sage inspiré, Moïse dispose d'un matériel historique abondant où il trouve l'architecture dont il a besoin pour construire l'allégorie de l'humanité. Dans quelle mesure les événements qu'il a vécus ont nourri sa vision, c'est ce qu'il est bien sûr impossible d'évaluer. Mais il faut savoir qu'une réalisation spirituelle est toujours une révolution pour l'être, qu'elle équivaut à un écroulement irréversible des valeurs et qu'en ce sens elle est donc une transgression. Ce qui apparaissait d'une certaine manière avant prend désormais une autre physionomie. Passage du noir au blanc, ou plutôt d'une vision monochrome à la polychromie et, mieux encore, d'une vision plane à la stéréoscopie, l'illumination ne fait pas qu'illuminer l'homme et le rendre moralement lumineux pour ceux qui l'approchent, elle illumine le monde et le révèle en ses plus secrets fonctionnements. Elle donne à manger le fruit d'une connaissance supérieure et renverse le monarque ou la déité qui règne sur le savoir précédemment acquis. Le singe illuminé, peu à peu, se mue en l'homme. L'homme illuminé devient Dieu.

Dans toute mythologie, le passage d'un lieu à un autre — et dans le cas de Moïse, personnage principal de L'Exode, il s'agit de surcroît, répétons-le, du passage d'une race à une autre — marque un changement d'état, la découverte d'une nouvelle perception du monde et d'un nouveau mode de vie : une évolution. Le principe en est une découverte subite des conditions précaires où l'on vivait, de l'illusion de bonheur dont on se contentait, du mensonge que l'on prenait pour la réalité. Le prix en est des épreuves de toutes sortes, qui aguerrissent l'aspirant et lui donnent les moyens de s'élever à ce niveau supérieur de lui-même. Le symbole en est toujours et nécessairement une naissance, une expulsion, douloureuse ou non, volontaire ou irréfléchie, hors de la matrice primitive, des flancs où, sans se douter de rien, on vivait en osmose avec le milieu naturel. Le terme en est une transformation de la personnalité, au besoin une transfiguration de l'être.

Moïse ne fait pas autre chose que suivre ce canevas universel lorsqu'il établit les éléments du mythe de notre apparition sur terre. Et l'idée de péché qui en découle rehausse la vision du formidable collapsus où a disparu la suprématie animale. Le pouvoir qui gouvernait le monde des bêtes — et qui le gouverne encore —, le monarque de ce monde qui, indiscuté, couvrait la terre entière, le dieu qui commandait à la vie et enfantait, en un croissant émerveillement, une forme après l'autre a bien été défié, et détrôné, par une force nouvelle qui, du tréfonds d'un être jusque-là docile et abruti, préparait un autre règne.

Des chaînes de l'animalité, cette force a affranchi ceux qui étaient prêts à obéir à une autre loi. Et l'homme est né. Mais il est né après, une fois commis l'acte, perpétré le crime, accomplie la révolution. L'homme n'est pas né avant ce que nous appelons le péché originel. Il est né du péché originel. Alors, et seulement alors, la créature a été consciente de ce dont nous sommes nous-mêmes conscients, a vu les choses avec les yeux que nous avons nous-mêmes. Auparavant, elle les voyait différemment, sans penser, sans diviser, sans percevoir le bien et le mal, sans imaginer le passage du Temps, sans se savoir vivante, sans se connaître distincte du reste de l'univers. Elle ne pouvait porter le nom redoutable, glorieux et calomnié d'être humain.

Avant de succomber à la tentation, de capter la voix intérieure qui les incite à s'élever au niveau d'une connaissance séparatrice et de laisser derrière eux la piètre harmonie de l'indifférencié, Adam et Eve sont des singes, ou plutôt appartiennent à une famille qui, depuis d'incalculables millénaires, depuis, en fait, des millions d'années, émerge de la tribu simiesque et, au gré des catastrophes telluriques, se laisse aveuglément modeler à l'image de l'avenir inconnu.

Cet avenir inconnu, c'est l'homme et, pour le devenir, Adam et Eve doivent quitter Éden, accomplir ce qui les arrachera au paradis. Mais il va de soi que le forfait ne peut rien avoir de concerté. Le singe est incapable d'imaginer sa descendance non simiesque et de commettre délibérément l'acte qui pourrait la manifester. Autrement dit, Adam et Eve n'avaient aucun pouvoir de commettre le péché originel. Il a été commis par leur intermédiaire afin qu'existent des êtres humains susceptibles de concevoir le Bien et le Mal et de sans cesse se développer jusqu'à dépasser un jour cette conception.

Si, aujourd'hui, nous commençons de rêver d'un autre règne qui nous soit supérieur, et que d'aucuns parlent volontiers du surhomme ou de l'homme-dieu [1], il ne s'ensuit pas que nous sachions comment nous y prendre pour parvenir à l'enfanter, quel nouveau péché originel — ou quel péché terminal — il nous faut commettre et qui consisterait, cette fois, à manger du fruit de l'arbre de la vie éternelle afin d'être jetés hors de la sphère où se déroule notre vie depuis des millénaires.

Cependant, comme dans cette sphère lorsque nous ne voulons plus de quelque chose nous le rejetons par un acte délibéré, il est normal que se soit imposée à Moïse le révolutionnaire l'idée d'un crime contre la divinité antérieure. Le péché originel est d'une ambiguïté parfaite puisque, donnant la conscience du Bien et du Mal jusqu'alors scellée dans l'être, il est nécessairement, selon cette conscience nouvelle qui n'existerait pas sans lui, ce qu'il faut accuser en premier.

Or, peut-il y avoir réellement péché, et contre quoi, ou contre qui ? Aux yeux des diverses familles d'homo erectus par rapport auxquelles il a été commis en leur enlevant cet Adam et cette Eve, premiers homo sapiens, de quel péché pourrait-il bien s'agir ? Aux yeux de ces premiers homo sapiens, alors, dont il ne faut pas oublier qu'ils sont encore loin de nous ressembler ? Cependant, comment s'accuseraient-ils et se repentiraient-ils d'une chose qu'ils n'ont pas été conscients de commettre, mais qui, au contraire, les a rendus, un peu, conscients ? Est-ce donc aux yeux de Dieu seul, en ce cas, que le mal existe, et seulement pour l'homme ?

Étrange Dieu qui, pendant des millions et même des milliards d'années, n'a d'apparent projet que d'engendrer des formes plus parfaites sur Terre — cependant que, dans la perpétuelle gésine sidérale, ne cessent de naître et de s'évanouir des myriades de constellations et qui, soudain, jugerait sacrilège d'aller plus loin et, le septième jour étant venu, déciderait de se reposer.

Mais il faudrait alors que ce septième jour avec son sabbat, son immobilité, son immuable perfection, son éternité, vaille pour le cosmos entier. Au moment où apparaît l'homme, sommet de la création, il

1 Le premier à imaginer une nouvelle espèce est Dostoïevski : dans *Les Possédés* (1871), il prévoit un homme-dieu physiquement différent de nous. Le second, Nietzsche, n'a écrit *Ainsi parlait Zarathoustra* que douze ans plus tard, et sa prophétie est loin d'être aussi complète que celle de Dostoïevski, lequel va jusqu'à prévoir la transformation de la Terre. Plus près de nous, Sri Aurobindo et Teilhard de Chardin se font les champions d'une nouvelle étape, nécessairement spirituelle, de l'évolution, selon des signes qui, en réalité, ressortissent à la littérature apocalyptique judéo-chrétienne.

faudrait que l'univers entier se fixe et, pour jamais, cesse de produire ou de détruire ses étoiles innombrables.

Rien de ce genre a-t-il eu lieu à ce moment — qui a pris des dizaines et des dizaines de milliers de nos années — où les premiers hommes ont commencé de vivre parmi d'autres créatures qui leur ressemblaient mais qui étaient encore en deçà de l'humanité, qui n'avaient pas franchi le seuil, qui, en d'autres termes, n'avaient pas encore été chassées du paradis terrestre?

Quant à ce bannissement, en quoi est-il une punition ? Si le passage du stade préhumain au stade humain ne peut être considéré comme un péché, l'expulsion d'Adam et d'Eve hors du jardin d'Éden ne peut être tenue pour un châtement. Punis, rejetés, condamnés à l'exil, ne feraient-ils pas tout pour revoir leur patrie édénique ? En dépit de l'ange à l'épée flamboyante, cet homme et cette femme qui ont déjà désobéi une fois n'inventeraient-ils pas une seconde désobéissance pour s'introduire à nouveau dans leur royaume ? Proscrits, ne chercheraient-ils pas à se gagner à nouveau les faveurs de leur Seigneur afin de revenir ? Ou bien, par la ruse, n'essaieraient-ils pas de se glisser dans leur ancien domaine ? Cela conviendrait tout à fait à leur rôle de pécheurs. Un crime de plus ou de moins, quelle importance sur la route de la perdition ou du martyre ?

Mais Adam et Eve ne font rien. Et s'ils se retournaient pour regarder une dernière fois le monde dont on les exile, ils ne le verraient pas. Ce monde aurait disparu — de même que les flancs de sa mère disparaissent pour le nouveau-né. Adam et Eve ne peuvent pas plus revenir en arrière que l'enfant ne peut regagner le sein maternel. Ils sont nés. Ils existent désormais en tant qu'êtres humains. Ils ont quitté « l'enceinte du Seigneur [¹] ».

Mais à l'époque de Moïse, il faut se concilier les dieux. Chaque nouveau progrès s'emporte de haute lutte. Les forces de la Nature se liguent et se déchaînent contre l'homme. Énorme, impitoyable, imprévisible, la divinité est souvent hostile. Elle tue ce qu'elle enfante et, autrement, n'accorde qu'en avare des bienfaits dont le prix est de sanglants sacrifices. Aussi ne doit-on pas s'étonner que Moïse ait représenté le maître d'Éden sous un aspect qui nous semble despotique. Son Dieu n'est-il pas celui qui lui inspire les dix plaies d'Égypte dans sa lutte contre le pharaon ? Quelle déité de son époque aurait toléré l'audace sacrilège de sa créature ? Les dieux d'amour n'existent pas encore, dont, justement, lui, Moïse, sera le premier prophète. La compassion bouddhique, la fraternité chrétienne ne se manifesteront que bien des siècles après, tempérant les humeurs de la Divinité créatrice et lui conférant l'esprit de justice qu'elle n'avait guère jusque-là.

Tout est mystère, alors, et mystère terrifiant. Il faut se mesurer à la sécheresse comme aux pluies diluviennes, au tonnerre, à la foudre qui tue et au sol qui nourrit trop peu. Le dieu qui est derrière tout

¹ C'est le sens du mot paradis, ou plutôt du persan pairidaeza, le parc ; l'étymologie — pairi : autour, et diz : moule, forme donne clairement l'idée d'une matrice dont, sans espoir de retour, Adam et Eve sont expulsés par leur naissance à un nouveau mode d'être. Par ailleurs l'idée que le monde est un jardin est commun à de nombreux mystiques ; percevoir le monde comme un jardin est, bien entendu, le signe d'une extase qui divinise la conscience humaine. D'où le nom du jardin, éden, en hébreu, indiquant le délice et la joie. Le jardin d'Éden, le monde de la joie, est l'univers lui-même perçu dans un certain état de conscience. Il n'est pas derrière nous, dans le passé, mais en nous, ici et maintenant, pour peu que nous possédions cette conscience qui, intemporelle, est celle même de notre vérité.

cela (ou bien la cohorte des entités qui le traduisent) ne peut être lui-même que terrifiant et incompréhensible. Qu'un homme et une femme aient osé braver son autorité, fût-ce sans même s'en rendre compte — car ne possédant pas la conscience du Bien et du Mal, avant d'avoir mangé du fruit, ils ne pouvaient comprendre qu'il était mal d'en manger, même si cela leur avait été dit —, voilà qui ne peut se pardonner, bien que, pour la mentalité religieuse d'aujourd'hui, un Dieu qui ne pardonne pas soit aussi peu convaincant qu'un Zeus qui tonne contre les hommes et courtise leurs femmes : à nos yeux de modernes, le péché serait non de désobéir, mais de ne pas pardonner, Dieu serait pécheur bien plutôt que les hommes.

Il n'en demeure pas moins qu'aucun acte ne pouvant être plus téméraire que cette transmutation de l'animal en l'homme, Moïse en fait une trahison dont Dieu serait la victime et dont lui-même, résistant farouche, sait qu'elle ne peut se payer que d'une expulsion, ou d'une déportation. (À quelle Sibérie ne serions-nous pas nous-mêmes condamnés si nous nous avisions, d'une manière ou d'une autre, d'être « différents »?)

Ce thème d'une possible et nécessaire rébellion contre la Puissance souveraine hante d'ailleurs les mythologies : la révolte des anges ; la révolte de Cronos mutilant Ouranos, puis celle de Zeus contre Cronos, qui prend la forme d'une guerre entre dieux anciens et nouveaux dieux. Chaque fois, un ordre nouveau est institué. La chute de Satan correspond à l'occultation du monde, à sa matérialisation, en quelque sorte ; Cronos, en mutilant son père, à la fois prend sa place et, divisant ou bornant l'Espace, invente le Temps ; Zeus, en empêchant son père de dévorer plus longtemps sa descendance, établit un règne de dieux proches de l'homme, humains par leur apparence, leurs qualités, et leurs défauts, leurs aventures sur terre ; mais Zeus, à son tour, doit être détrôné par son fils dont, symbole suprême de la révolte et de la liberté jusque dans les chaînes qui le rivent au Caucase, Prométhée refuse de nommer la mère.

C'est une règle universelle et absolue : le fils met en danger son père et finit par le supprimer. Sa naissance trouble l'ordre. Son apparition peut être accueillie dans la joie, elle n'en représente pas moins un crime majeur : n'est-il pas destiné à supplanter celui à qui il doit la vie et l'éliminer?

Dès lors, la révolte contre le père, ou son assassinat, n'aboutit pas tant, pour le fils, à épouser la mère qu'à s'enfanter différent : si Œdipe tue Laïos, ainsi que le destin le veut, et s'il épouse Jocaste, c'est non en une continuité, mais au cours d'événements de nature différente et que sépare la rencontre avec le sphinx. Ayant répondu à la question de celui-ci, et, par là, résolu l'énigme de l'univers — s'étant réalisé lui-même —, Œdipe s'est enfanté dans une autre dimension. Comme si le meurtre de son père n'avait pas suffi, le voici définitivement maître de sa naissance. Sa mère n'est plus sa mère. Elle est une femme et, symboliquement, son épouse. Ainsi le mythe, annulant la perspective temporelle par la destruction du pouvoir procréateur, se rapporte-t-il clairement à l'immortalité : continuer d'être par-delà la mort de ce qui engendre, c'est dépasser le Temps et être éternel. Ne plus avoir d'origine, c'est ne plus avoir de fin non plus et par conséquent être Dieu.

Or, c'est là justement ce qui est interdit dans le jardin d'Éden. Et justement, c'est ce qui est proposé à Adam et à Eve : être comme des dieux. Être comme leur créateur. Tuer Dieu. Le remplacer. À peine en prennent-ils le chemin qu'il les chasse. À peine naissent-ils à la conscience humaine qu'ils sont extradés du royaume dont il est le Seigneur. Ou, si l'on préfère considérer les choses dans l'autre sens, ils dépassent aussitôt ce royaume et en renversent le maître, deviennent plus grands que cela qui, jusqu'alors, les maintenait sous sa férule. Ainsi Cronos devint-il plus grand qu'Ouranos, et Zeus plus

grand que Cronos. Et c'est au fond ce que signifie le mythe de la Genèse, le crime dont Adam et Eve se sont rendus coupables : en enfreignant les ordres de ce que la Nature était en ce temps-là, ils sont devenus supérieurs au Dieu de cette Nature et l'ont tué.

Adam et Eve supérieurs à Dieu ? Il n'en est pas question. Simplement, ils dépassent le Pouvoir qui régit le monde animal et, plus généralement, le monde animé. Ce Pouvoir, même s'il n'est pas Dieu, étend sa juridiction sur tant de domaines et d'espèces qu'en langage terrestre on peut bien l'appeler Dieu. Ou du moins est-il une représentation valable de la Divinité telle que Moïse et ses contemporains peuvent la concevoir. Un roi qui demande allégeance absolue, veut que l'on obéisse au code qu'il a édicté selon son bon plaisir, n'est-ce pas encore aujourd'hui ce que la plupart d'entre nous imaginent ?

Cependant, s'il y a un arbre de la connaissance du Bien et du Mal, c'est que le Mal existe déjà au paradis. Adam et Eve ne l'introduisent pas dans ce monde soi-disant parfait, ils ne font qu'en prendre conscience comme Mal s'opposant à une autre chose également répandue dans la Nature et que l'on appelle le Bien. Nul, avant eux, n'avait eu cette perception, acquise, en réalité, au long des millénaires et qui, dépassant et renversant le dieu antérieur, est un crime pour lui impardonnable.

Si, en revanche, on considère qu'avant Adam et Eve le péché n'existait pas dans la création, alors le Bien non plus n'existait pas. Rien n'était beau, rien n'était bon, rien n'était parfait. Mais en réalité, comme on s'en doute, les deux caractères régnaient, entrelacés, indistincts, aveugles. L'acte d'Adam et d'Ève ne consiste qu'à les séparer, qu'à nommer ceci le Bien et cela le Mal. Le sens de leur faute est donc également et fatalement le sens du Bien. Sans conscience du péché, il ne peut être de conscience de son opposé ou de son correctif : la Justice, la Vérité, la Beauté des choses.

Le péché originel ne précipite donc pas l'humanité sur les chemins du Mal, mais lui ouvre au contraire les voies du Bien. Ou du moins, si le Mal est désormais le compagnon de l'homme, le Bien est tout autant à ses côtés pour le soutenir. Tout ce que l'animal a de monstrueux sans le savoir, l'homme l'a consciemment ; tout ce que l'animal possède de noble, cela aussi l'homme en est présent conscient en lui-même. Capable de tuer, de ruser, d'usurper comme l'animal, il est également, comme l'animal, capable d'aimer, de nourrir, de protéger, mais consciemment, volontairement et, pour cela même, davantage. Entre l'animal et l'homme, la différence ne réside pas dans l'acte ; elle n'est que dans la perception de soi au moment où l'acte s'accomplit. Et cela, c'est la révolution que, sous les dehors d'une fable ésotérique, Moïse décrit dans la Genèse.

Toutefois, Moïse n'est pas que le révolutionnaire qui, afin de pouvoir adorer son Dieu et instituer de la sorte le monothéisme, s'oppose à Pharaon de toute la force de ses pouvoirs magiques. Il n'est pas non plus le contemporain d'un monde pour lequel les phénomènes naturels sont causés par des dieux redoutables qu'il faut adorer aveuglément et qui, pour lui, sont en réalité tous contenus et dissous en Yahvé ; il est aussi un homme d'après le Déluge, dont le récit se trouve dans le Livre de la Genèse et, avec les variantes obligées, dans les récits babyloniens, dans la mythologie grecque, dans les Pourânas de l'Inde, pour ne citer que les plus célèbres.

Quel qu'ait pu être ce Déluge, qu'on le circoncrive à la vallée du Tigre et de l'Euphrate, ou que l'on y voie un souvenir, changé en légende, de la fin de l'Âge de Glace entraînant, il y a onze mille ans, la submersion de nombreuses terres et de leurs populations, l'homme s'imagine le plus souvent un châtement divin.

Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. Et Yahvé dit : Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés. » (Genèse, 6, 5-7)

De même, pour les Grecs, Zeus décide-t-il d'en finir avec l'homme mortel qu'il juge par trop pervers. Et il l'anéantit sous les eaux, ne sauvant que Deucalion, fils de Prométhée, et son épouse, Pyrrha, fille d'Épiméthée.

Nous ne pouvons concevoir, en effet, que notre disparition ne soit pas le résultat de nos actions mauvaises, que la fin du monde ne soit pas un châtement. Si Dieu nous efface de la surface de la Terre, c'est que nous ne sommes pas dignes de vivre. Le principe de causalité qui semble conduire nos jours veut que nous récoltions ce que nous avons semé. Seule notre négation de la Loi divine, seul notre reniement de Dieu peuvent entraîner notre anéantissement par Dieu. Nous ne saurions imaginer qu'il en soit autrement, croire que Dieu nous supprimera comme il a supprimé les dinosaures : sans que nous y soyons pour rien. Nous préférons nous accuser dans nos Écritures de tous les vices possibles, plutôt que de l'accuser, lui. Nous humilier devant sa grandeur effarante et nous crever les yeux plutôt que de le regarder en face et de connaître son dessein.

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui professent que, si nous disparaissions dans un cataclysme nucléaire, ce serait en châtement de nos fautes. Sont-elles, alors, plus nombreuses et plus grandes que nos découvertes, intérieures et extérieures, et que les vertus que nous avons conquises ? N'est-il donc pas un saint, pas un sage, pas un yogi dont la sainteté, la sagesse, la réalisation yogique contrebalancent, par leur lumière, la douloureuse ténèbre de nos erreurs ? Aucun messie dont le sacrifice ait été accepté ? N'aurions-nous donc commis que le Mal, et jamais le Bien ? Aurions-nous donc, depuis le début, été incapables d'amour ? Et cela ne compterait pour rien ? Nos œuvres d'art, nos prouesses scientifiques, les éblouissements de notre pensée ne seraient d'aucun poids ? Dieu bouderait Platon, Mozart, Einstein et les autres ? Il se détournerait de Krishna, du Bouddha et du Christ ainsi que de tous ceux qui nous ont illuminés ? Il ne verrait, partout et toujours, que le Mal et le Malin et déciderait une fois de plus de s'en débarrasser, quitte à sauver encore un Noé, un Deucalion, ou un Manou [1] pour recommencer plus tard la même sinistre comédie ?

Si nous devons tous périr demain, ce n'est pas pour prix de nos fautes. Il y a autre chose — un mystère plus terrible sur lequel nous renseigne peut-être le poème de la Genèse. Pour Moïse, une humanité a autrefois été anéantie par le Déluge — environ sept mille ans avant sa naissance, s'il s'agit de la fin de l'Âge de Glace, qui correspond approximativement à l'extinction de l'homme de Cro-Magnon et à l'apparition d'une nouvelle humanité marquée, pour nous, par l'érection, il y a dix mille ans, de Jéricho, la plus ancienne ville du monde. Et avant cela, d'autres races ont péri, peut-être, qui n'avaient pas inventé le bateau grâce auquel se sauver et qui, d'ailleurs, n'étaient peut-être pas assez importantes pour être partiellement préservées de catastrophes naturelles : éruptions volcaniques, tremblements de terre, cassures telluriques, changements d'axe de la Terre.

Ces races avaient-elles donc commis de si grands crimes pour être rayées de la liste des vivants ? Si l'homme de Neandertal, déjà homo sapiens, a disparu, est-ce pour avoir offensé son créateur ? Et de

1 Le roi Vaïvasvata, septième Manou et « père » de l'actuelle lignée humaine, qui serait la septième et qui, pour les Pourânas comme pour les mythes grec et juif, commence après le Déluge.

même l'homo erectus ? De même l'australopithèque ? De même les autres primates qui ont été chassés de la création et dont le péché, à chaque fois, consistait à renverser la race précédente, moins évoluée, et la punition à être renversée par la suivante ?

Bien sûr, Moïse ne peut se douter de cette généalogie qui nous fait remonter au début des choses. Il voit que nous avons failli disparaître entièrement, en déduit que c'est du fait de notre indignité, considère que Dieu nous a accordé une grâce extraordinaire en nous laissant la vie et en condamnant Adam et Eve aux travaux forcés au lieu de signer leur arrêt de mort.

Pécheur une fois, l'homme doit être à jamais condamné au péché. Pour avoir commis une seule chose réputée mauvaise, mais dont sa conscience ne pouvait savoir qu'elle était mauvaise, il doit désormais subir la souffrance et le mal. Talion divin ? Ou vision d'autre chose ? Mais de quelle chose, alors, que déguise si habilement le mythe ? La réponse n'est-elle pas tout simplement qu'une fois que nous naissons à la conscience du Bien et du Mal, il n'est plus d'innocence possible, plus de sommeil de l'âme, qu'est impossible — interdite — cette torpeur sauvage où l'animal jouit et tue sans rien soupçonner des forces qui le meuvent ? Encore une fois, comment parler, en ce cas, de châtement ? Il n'y en a pas plus qu'il n'y a de péché.

Mais l'illusion est tenace, et quasi universelle. Chez les Grecs, Zeus « punit » les hommes en créant la femme. Car, jusqu'au moment où il leur envoie Pandore, l'humanité est exclusivement masculine. Misogynie d'une race chez laquelle on trouve des déesses aussi diversifiées qu'Aphrodite, Héra ou Artémis et qui, à l'origine des choses, donne Gréa comme compagne à Ouranos, ou peuple la Nature de naïades et de nymphes ? Certainement non. La création de Pandore doit correspondre à autre chose : à la naissance, en l'homme, de la dualité. Soudain, à cette époque restituée par la légende, nous avons pris conscience qu'il y avait, en nous et hors de nous, un double principe des choses, le pôle positif et le pôle négatif de la Vie, la lumière et l'obscurité, le Bien et le Mal. Or, si cette apparition de la femme comme châtement signifie, dans le mythe grec, qu'est désormais atteinte une nouvelle forme de conscience, la présence d'Eve, aux côtés d'Adam, pour commettre un péché qu'il aurait pu commettre seul a peut-être une valeur voisine.

Au jardin d'Éden, la dichotomie homme-femme est préexistante. Elle n'est pas le résultat — le châtement — d'une action imputée à l'homme. Elle est la condition même de son humanité. Le couple primordial indique, de par sa nature même, qu'il va être question d'une découverte de la dualité du monde dans l'histoire dont ses membres sont les protagonistes. À l'image du Yin et du Yang des Chinois, ils incarnent la totalité universelle, l'harmonie des contraires, l'équilibre divin dont tout naît.

Même, comme dans la pensée indienne, la femme, première tentée, première active, tient le rôle d'énergie là où, en retrait, l'homme se contente d'abord d'être témoin. En Inde, cette énergie, ou Prakriti, représente la force de la Nature, tandis que cette passivité de témoin est attribuée au Pourousha, l'âme, l'esprit, le Seigneur dont la Prakriti exécute la secrète volonté. Dès lors, nous ne sommes plus dans un monde de pécheurs — car Dieu ne pêche pas, qui, justement, est l'union de l'âme statique et de l'énergie dynamique, de l'Être à jamais immuable et du Devenir perpétuellement muable, de l'Éternité et du Temps —, mais nous nous trouvons devant les emblèmes vivants de cet état divin, ou à tout le moins en compagnie d'un couple de prêtres célébrant un sacrifice.

Il est d'autant plus probable qu'il s'agit bien d'un sacrifice qu'il se célèbre comme la plupart des sacrifices avec l'absorption d'un aliment sacré. Il n'est guère de religion au monde, en effet, où

l'assimilation de nourriture ne soit liée à l'idée de sacrifice. En sorte que manger du fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal signifie célébrer un sacrifice au terme duquel est accordée cette connaissance.

Les deux ministres de ce culte préhumain que sont Adam et Eve dans l'allégorie biblique peuvent donc nous apparaître désormais comme deux êtres recherchant une conscience plus haute que celle où leur vie est enclose, œuvrant à franchir définitivement l'enceinte du monde animal où ils vivent encore en partie. Et s'ils en sont chassés sans espoir de retour, cela ne peut vouloir dire qu'une chose : qu'ils ont été exaucés.

En leur offrande d'eux-mêmes, ils acceptent d'être contrefaits, présentés sous l'aspect de pécheurs, stigmatisés dans les siècles des siècles. Qu'importe : ils sont victorieux. Leur façon même de consentir à l'infamie à l'heure de la plus grande gloire va déterminer l'une des constantes de la loi juive et de la morale occidentale. Mais que l'on ne s'y trompe pas : la connaissance à laquelle ils ont aspiré au nom de l'humanité à venir leur a bel et bien été accordée sous cette forme d'une épreuve terrible qui, à chaque pas, doit les rendre plus connaissants. Dans ce mystère de Dieu et de sa création, ils ne sont abaissés que parce qu'ils triomphent. Leur prétendue malédiction est le signe de leur victoire. Au seuil de l'ère humaine, ils se tiennent le front courbé, mais forts d'être les premiers à célébrer le sacrifice qui réunit l'homme à Dieu.

2. Avant le Déluge

Le péché originel n'offense pas Dieu. Il le glorifie.

Le sacrifice célébré par nos premiers parents afin d'obtenir la connaissance, en quoi, en effet, pourrait-il être un délit contre la Divinité dont il nous rapproche au contraire en nous rendant plus conscients des composants du monde ? Devenir capables de mieux comprendre les lois qui gouvernent notre présence qu'elles ont mystérieusement suscitée hier et qu'elles annuleront peut-être demain leur porterait-il atteinte ? Notre progressive découverte de ce qui nous anime ne participe-t-elle donc pas de leur plan ? Comment pourrions-nous quelque chose qui aille à l'encontre des mécanismes de l'univers qu'aujourd'hui encore nous sommes loin d'avoir tous percés ?

Ne voyons-nous pas que, si, dans un passé mirifique, nous avons un jour possédé ce pouvoir, cela voudrait dire que nous avons alors une maîtrise absolue de l'univers ? Et que, si une telle maîtrise existe, elle ne peut, par définition, se perdre en aucun cas ? Pour commettre le péché originel et contrevenir à l'ordre établi dans la Nature, il faut être Dieu. Il n'est pas une créature au monde qui soit capable de changer le cours de l'existence. Et à plus forte raison, il n'en était pas une dans ces mythiques temps reculés. Si un changement se produit, il est comme décrété depuis toujours, il fait partie des choses dès avant qu'elles soient modifiées, leur est inhérent dès le début de même que l'adulte et le vieillard sont contenus dans l'enfant.

Comment les algues unicellulaires auraient-elles décidé d'apparaître au fond de l'océan primitif il y a trois milliards et demi d'années, inaugurant ainsi l'éploiement de la vie ? Comment, il y a quatre cents millions d'années, de petits amphibiens auraient-ils choisi de s'aventurer sur la terre ferme, ouvrant la voie aux premiers reptiles et, plus tard, aux dinosaures ? Comment les oiseaux et comment les mammifères auraient-ils exigé d'apparaître dans l'écoulement ultérieur des millions d'années ? Comment les premiers primates auraient-ils, de leur propre chef, fixé la date de leur manifestation à une époque qui remonte à soixante-dix millions d'années ? Comment la volonté des singes et des anthropoïdes aurait-elle joué dans leur développement, il y a quarante millions d'années ? Et, encore plus près de nous, comment ramapithecus aurait-il tenu à représenter la première esquisse humanoïde sur des territoires qu'aujourd'hui nous nommons Afrique et Inde ? Et chez l'australopithèque, de quelle résolution pourrait-il s'agir ? Est-ce lui qui a demandé à apparaître sur la Terre il y a environ cinq millions d'années pour être le primate le plus proche de nous ? Et ceux qui l'ont suivi, l'avaient-ils voulu ?

En une longue dynastie chaotique et hideuse, ils ont peuplé le Temps jusqu'à nous et, sans l'avoir voulu, sans avoir été capables de le vouloir, ils nous ont engendrés parce que nous devons apparaître. Et notre naissance les a rejetés au néant. Ni de leur part ni de la nôtre, il ne peut être question de volonté. Au contraire, il ne peut s'agir que d'une volonté qui s'exerce par notre intermédiaire après les avoir eux-mêmes utilisés. Si un péché a été commis, il l'a été, fatalement, par cette volonté qui voit, qui sait et qui agit et que, pour cela même, certains ont à cœur d'appeler Dieu. Ce qui est une autre manière de dire qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir eu de péché originel, et que la parabole biblique décrit bien la célébration d'un sacrifice.

Mais lorsque nous parlons de sacrifice, nous avons tendance à imaginer une assemblée de fidèles recueillis dans un espace sacré où un mage invoque la Divinité et lui offre, au nom de sa famille, de sa tribu ou de sa race, ou bien au nom du monde, l'oblation reconnue par sa foi. Les gestes et les mots

changent avec les pays et les époques. Mais le rite, essentiellement, est identique et dessine un trait d'union entre l'invisible et le visible.

Adam et Eve ont-ils fait autre chose ? Le jardin d'Éden est en soi un espace sacré. Ils n'ont pas besoin d'autre temple, et de quoi leur servirait un autel quand l'arbre est pour eux le symbole sacrificiel et le saint des saints où s'accomplit l'alliance terrible avec le pouvoir supérieur ? La congrégation, enfin, n'est pas décrite autour d'eux car ils la contiennent en eux. Et il serait vain de peindre, par exemple, une foule de Néandertaliens grognant des formules sacrées tandis que les deux plus évolués d'entre eux accompliraient autour d'un arbre, dans quelque forêt du pléistocène, les gestes rituels qui doivent aboutir à l'éclosion d'une nouvelle conscience.

Ce qui compte, c'est cette éclosion et ce qu'elle a de sacré. Télescopant les époques, résumant en un geste une action qui s'est déroulée sur des dizaines de milliers d'années, le mythe nous contraint de voir deux êtres perpétrant un crime — ou célébrant un sacrifice — là où d'innombrables générations d'êtres, dont aujourd'hui la seule apparence nous mettrait en déroute, ont tâtonné vers un peu plus de lumière. Ce qui a mû ces générations se trouve animer deux êtres seulement. Et c'est ce qui, depuis le début, se crée de visage en visage dans le vertigineux passage du Temps. C'est la volonté qui est dans les choses et qui agit selon une logique si ordonnée que l'on peut parler de volonté intelligente et consentir à une énigme divine que nul n'a encore jamais cernée, même si d'aucuns l'ont frôlée ou en ont été pénétrés, enivrés, métamorphosés. Tout simplement, c'est Dieu, si l'on accepte le mot ou que l'on en ait besoin pour nommer ce qui nous transcende et dont, pourtant, chaque chose, ainsi que chaque être, est le véhicule.

Mais alors, Dieu ne veut plus dire l'idole polymorphe autour de laquelle s'édifient les religions, avec, pour chaque Écriture, le monopole de la vérité absolue. Il s'agit d'autre chose, qu'il reste à définir et qui n'a guère à voir avec le Dieu du jardin d'Éden, qu'on l'appelle Yahvé ou Élohim. D'ailleurs, ce Dieu lui-même, placé par Moïse dans le paradis, ne pouvait être le même que celui du Sinaï : trop de millénaires les séparent, une trop grande distance aussi entre ce jardin dont nul ne saurait dire où il se trouvait et la montagne où l'on peut toujours se rendre aujourd'hui.

Pour en juger mieux encore, il suffit de voir combien, d'un pays à l'autre et d'une époque à l'autre, les images de la Divinité varient. Entre les premiers hommes dépeints par Moïse et ceux auxquels il s'adresse, le hiatus est encore plus colossal, puisqu'il n'est pas question de la même humanité, que nous sommes venus après le Déluge et que tout cela se situe bien avant.

Que savons-nous des dieux antédiluviens et des cultes qui leur étaient voués ? Sans doute, dans le détail, cela n'a-t-il pas grande importance. Simplement, il importe de poser la question afin de comprendre que l'idée de Dieu ne pouvait, alors, être la même que celle de Moïse, laquelle diffère déjà beaucoup de celles que, de son temps, on avait en Inde ou en Chine.

Prêter au Dieu d'Éden une attitude juive est une impossibilité dans les termes. Si Moïse, en homme d'après le Déluge, avait quelques motifs de concevoir un Dieu de colère, il n'en ressort pas automatiquement que les dieux d'avant le Déluge étaient des justiciers. Il est peut-être normal d'imaginer que celui qui a noyé toute une humanité l'ait fait dans un accès de courroux céleste, et normal d'en déduire qu'il a pu en châtier une autre, encore avant, représentée par Adam et Eve. Mais cela ne veut nullement dire que les figures adorées par l'humanité disparue aient été féroces. Elles étaient peut-être très douces, au contraire, liées à la perception de réalités occultes plus paisibles et

harmonieuses, sans rien qui pût les incliner à maudire les hommes qui, eux-mêmes, sous une pareille égide, n'avaient rien de pervers ou de violent, même si, l'atavisme des bêtes jouant en eux comme en nous, ils étaient capables de faire le mal.

Comment pourrions-nous rien savoir des religions d'alors ? Découvrant aujourd'hui des centaines de momies âgées de près de huit mille ans dans le sol d'une ville sud-américaine [1], nous demeurons confondus : des suaires d'argile ont préservé deux fois plus longtemps que les sarcophages égyptiens des corps qui n'appartenaient pas à des pharaons ou à des personnes royales, mais à n'importe qui, sans doute. Qu'en devons-nous déduire ? Quelles connaissances en biologie ? Quelle vénération de la vie matérielle ? Quel apprentissage au cours des siècles précédents ?

À plus forte raison, nous sommes donc incapables de retracer la physionomie des religions d'avant de Déluge. Tout au plus pouvons-nous être certains qu'il y en eut, ainsi que l'atteste l'ancienneté du respect des morts : d'après des fouilles exécutées au Proche-Orient et en Europe et qui ont livré des tombes avec offrandes de fleurs, les rites funéraires dateraient de soixante mille ans et seraient donc antérieurs de vingt mille ans à l'apparition de l'homme de Cro-Magnon.

Que pourrions-nous dire des temples et des sacrifices, de l'initiation et de la loi ? D'un côté, la rêverie atlantéenne nous fournit le mirage d'une civilisation analogue à la nôtre avec des cités colossales et de titaniques aires sacrificielles. De l'autre, la paléontologie, pour décrire la même époque, nous renseigne avec plus de discrétion sur des mystères au fond des grottes qui, s'il nous était donné d'y assister, nous sembleraient peut-être bien naïfs, ou peut-être nous glaceraient d'effroi, n'évoqueraient pour nous, dans leur chamanisme supposé, rien de vraiment divin, mais plutôt quelque chose de grossièrement diabolique, une forme de sorcellerie avec envoûtements et possessions pour révéler une vie au-delà de la vie.

Dans le constant brassage des éléments qui nous composent, il se peut de surcroît que l'homme de cette époque ait pensé ou senti différemment de nous, qu'une mutation biologique soit à envisager, qui nous distinguerait d'ancêtres en tout point semblables à nous extérieurement. Une variation dans le système endocrinien nous aurait, par exemple, rendus plus intellectuels, alors qu'ils étaient plus intuitifs. Et à des races intuitives, la Divinité ne peut se manifester comme à des races intellectuelles. Nous aurions tort de supposer qu'à chaque race, pour atteindre son zénith, il faut nécessairement un Jésus, un Michel-Ange, un Napoléon et un Marx. Les civilisations englouties ont pu ne pas connaître le cinéma, les fusées, la musique d'orchestre ou la bombe atomique et, cependant, avoir été, à leur manière, aussi grandes que la nôtre, qui ne se doute pas de ce qui faisait leur prix. Il serait vain de tirer de notre propre histoire l'image de la leur et l'explication de leur fin.

Aujourd'hui, nous parlons de magie lorsque nous cherchons à définir le mode de vie que nous prêtons à nos ancêtres. Mais pourquoi devrions-nous juger en termes culturels une chose que nous induisons du comportement des derniers sauvages ? Qui nous dit que, pour eux, il se soit agi de magie et non d'une perception naturelle du monde ? Et à quoi bon nous donner des frissons faciles en supposant que, plus intuitifs et spontanés, moins logiciens que nous, nos ancêtres nous étaient sûrement supérieurs ?

Il se peut qu'ils aient possédé des pouvoirs, et même de grands pouvoirs, leur permettant de réaliser ce

1 Dans la ville d'Arica, au nord du Chili, où les habitants ont eux-mêmes exhumé les momies par centaines, dont celle, plus étonnante que toutes les autres, d'un fœtus.

qui nous est à présent devenu impossible, du moins sans le recours à la machine. Mais devons-nous compter pour rien le pouvoir de la pensée telle que nous la captions et sommes peut-être les seuls à la capter ?

Il se peut que ce qui nous paraît surnaturel ait été en ce temps-là naturel pour des hommes qui, au contraire, trouveraient surnaturel tout ce qui nous paraît le plus naturel. Nous-mêmes, infirmes que nous sommes à nos propres yeux, ferions figure de mages, le plus démuné d'entre nous semblerait un être quasi divin à ces hommes d'autrefois, à ces races d'avant le Déluge dont notre imagination exalte le charme sorcier.

Une certaine stimulation des cellules du cerveau, une variation dans les sécrétions glandulaires, et nous passons d'un côté ou de l'autre. Telle faculté vient en avant, telle autre disparaît à l'arrière-plan. Ce qui, en nous, voit le monde selon un angle particulier, le veut selon cette vision, l'utilise selon cette volonté, peut n'avoir compté pour rien chez les hommes qui nous ont précédés, aux yeux desquels tout se présentait différemment, pour d'autres fins et d'autres joies.

On dit assez que l'homme de Cro-Magnon était en tout point notre semblable, notre moi antérieur, identique et sauvage. Sauf en cela, justement, que l'on oublie toujours : son être pouvait être tourné dans un autre sens, le fonctionnement s'en avérer différent ; les sens et l'intelligence, tout en étant homologues des nôtres, pouvaient comprendre le monde selon d'autres perspectives qui ne rendaient en rien nécessaire ce qui nous est indispensable.

Même à cette heure, il existe, d'une race à l'autre, des différences colossales. Une nation aussi énorme que l'Inde ne voit pas l'univers comme le voient les autres pays. Elle vit dans ce qui peut sembler un imaginaire forcené, en compagnie de dieux dont rien ne lui prouve qu'ils existent et que, pourtant, elle vénère et qu'elle choie, ou bien dans l'idée — qui l'a matériellement érodée — que rien n'existe vraiment. D'aucuns affirment qu'elle ne s'en relèvera pas. Il n'empêche que, depuis des millénaires, sa culture se déploie dans une dimension où les autres n'ont généralement pas accès. Rien ne sert de condamner sa philosophie qui rejette ce monde, ni rien ne sert d'en faire le sommet de la sagesse. C'est un point de vue. Il y en a d'autres, tout aussi valables, qui vont dans un sens ou un autre. Et force nous est de constater que tout semble possible à notre esprit et que, finalement, rien n'est sûr.

Par exemple, si les Indiens vivent facilement dans l'idée que l'univers est le jeu de la Divinité, dont ils sont en quelque sorte les partenaires, et s'ils n'ont aucun mal à croire que cette Divinité créatrice des milliards de systèmes de notre galaxie et des milliards d'autres galaxies s'incarne régulièrement dans un avatar, s'ils peuvent demander en toute candeur à un tel homme comment il a créé le monde, s'ils vivent dans un Temps qui n'a pas de valeur historique et où la réalité des héros, des rois et des saints ne se prouve pas par des dates mais par l'impression qu'ils laissent dans la conscience populaire, l'attitude des bouddhistes est toute différente. Bien qu'ils se soient eux aussi entourés de tout un panthéon auspiceux, il n'existe pour eux pas de Dieu, le monde n'est pas une imagination ludique comme pour l'Hindou, mais une illusion radicale, la personnalité humaine n'est elle-même qu'un leurre. De ce triple mirage sans cause et sans objet, il faut s'affranchir en se dissolvant dans le nirvâna. Si aucune attitude religieuse ne va plus loin que la pensée hindoue, il n'est pas de nihilisme qui soit plus absolu que celui du bouddhisme ^[1].

1 Cependant, l'éléatisme, au VI^e siècle avant notre ère — époque où le Bouddha est censé avoir vécu — et au Ve siècle, ira dans ce sens de l'illusion, en particulier avec Parménide, puis avec Zénon dont les

L'Occidental, lui, voue un culte à la raison et à la Matière. Le réel est cette Matière physique que sa raison peut saisir et pourchasser jusqu'en le plan où elle se transmue en énergie. Né de la confluence des courants juif et grec, il croit au monde visible, il croit aux hommes, il croit aux lois, décalogue, nombre d'or ou relativité, et que tout peut s'expliquer, se conquérir, se mettre en formules, le Temps comme l'Espace qu'en dépit de leur évanescence il veut s'approprier. Son investigation du monde extérieur ou objectif est aussi éblouissante et rigoureuse que l'investigation indienne du monde intérieur ou subjectif ou que la réduction bouddhique de l'être illusoire au non-être réel.

Ce sont là des conceptions nées du génie humain, qui conviennent à des tempéraments particuliers, et il serait aussi vain d'en trouver une meilleure que les autres que de vouloir donner la préférence à un groupe sanguin. Le groupe A est plus répandu en Europe, le groupe B davantage en Asie. Cela n'entraîne aucune prééminence de l'un sur l'autre. Les conditions climatiques font que l'éléphant d'Asie a de petites oreilles et que celui d'Afrique les a très larges. Mais on n'en conclut pas que l'un est plus éléphant que l'autre. Les conceptions du matérialisme, du bouddhisme et de l'hindouisme ne sont, de même, que trois façons d'envisager actuellement le monde. Il a dû y en avoir d'autres avant. Il y en aura sans doute d'autres après.

Comment, dès lors, pourrions-nous appliquer nos conceptions — façonnées par l'époque et la race — à des cultures dont nous ne savons rien, juger les peuples d'avant le Déluge selon des normes sémitiques et prétendre que le Yahvé du Sinaï soit le Dieu qui gouvernait Éden ?

Or, depuis que nous sommes capables de penser, un seul problème semble nous accaparer, un seul désir nous brûler : savoir d'où nous venons, et c'est, croyons-nous confusément, qu'il doit exister un « ailleurs » dont nous nous sommes détachés par un phénomène inexplicable.

Tendant éperdument notre esprit, nous cherchons à déterminer cet ailleurs. Depuis des millénaires, nous ne cessons de l'évoquer d'une manière ou d'une autre. Et parfois, nous en effleurons un reflet, auquel va notre nostalgie, se consacre notre amour, aspire aveuglément notre âme. Et nous fondons des religions, car cela, dans notre langue, porte le nom de Dieu. Ou bien nous créons des systèmes philosophiques, car cela s'appelle aussi l'Être. Ou bien nous disons que cela ne peut être décrit, que cela est ineffable et suprême, éternel et infini, pur et immuable, que cet être « ne fut ni ne sera, parce qu'il est, en sa totalité, maintenant et seulement maintenant [1] ». Et cette évasion sublime en une autre dimension où le Temps n'existe pas et où l'Espace, en conséquence, ne peut se concevoir, à la fois nous stupéfie et nous exaspère.

Si près du but, faut-il que nous voyions se volatiliser l'objet de notre quête ? Tant de cérémonies propitiatoires, ou de macérations ou d'études fastidieuses pour en arriver à ce seuil où se désagrège la vision de ce monde, où tout ce que nous vivions d'habitude est frappé de vanité, où, par un jeu de passe-passe, ce qui est n'est plus et où, seul, existe ce qui n'existe pas ?

Dans ce renversement de la vision où s'annule son contenu habituel, réside l'extase de ceux que l'on appelle les voyants. C'est la béatitude dont, à mots couverts, parlent les sages, la connaissance qui, sans donner à proprement parler de réponse, désagrège toutes les questions. La patrie perdue est retrouvée,

célèbres paradoxes visent à détruire l'idée de mouvement et, partant, celle d'Espace ou d'univers.
1 Parménide, *Fragment 8*, vers 5.

l'être reconquis, Dieu découvert, qui ne ressemble à aucune des images de la Divinité proposées par les religions et les philosophies, car il est toujours autre que les paroles ne peuvent le décrire.

Qu'importe le reste ? Le monde peut bien aller à vau-l'eau. Il y a cette réalité foudroyante qui rend aveugle à l'univers et ne permet de voir que son origine éternelle et abstraite. Quelle importance, si le vol, le mensonge, le meurtre sont partout répandus, si l'on emprisonne et si l'on torture et si l'on exécute, si les attentats, les révolutions et les guerres font rage ? Tout cela est-il encore réel ? Les hommes doivent être victimes d'une hallucination, disent les uns. Ou avoir commis de bien grands péchés, disent les autres. Ne voient-ils pas que tout cela n'est que fantasmagorie ? insistent les premiers. Qu'ils détruisent l'harmonie primitive ? soulignent les seconds. Et les hommes, effrayés, baissent la tête. En tremblant, nous continuons de fouiller la terre de notre baigne afin d'en arracher une nouvelle réponse à l'énigme.

De nos jours, le communisme prétend avoir trouvé la solution en instituant une communauté humaine agnostique. Mais à l'instar des autres religions, c'est finalement pour condamner l'homme, le trouver impur, lui promettre le paradis — une humanité heureuse dans un avenir toujours repoussé — et le mutiler à l'image de ce paradis, le réduire en esclavage, pour le rendre parfait après avoir opéré le nécessaire changement d'optique, après avoir évangélisé les masses au nom de Marx et de Lénine.

Toujours, il semble que le résultat soit le même : après l'espérance en un autre état, après la révolution ardente et douloureuse pour se frayer un chemin jusqu'à cette nouvelle conscience, l'homme est de nouveau asservi, comme si, en ce monde piranésien, il ne faisait qu'être transféré d'une cellule à l'autre, qu'échanger de vieilles chaînes contre des fers nouveaux.

Le sang se mêle à la fange où les cadavres pourrissent par milliers. Enfants, femmes, vieillards sont éventrés par la Révolution, déesse et gueuse, qui, elle-même en guenilles, brandit le drapeau rouge au-dessus des terres qu'elle veut annexer. Par la voix de jeunes hommes qu'elle enivre de visions, elle crie des mots d'ordre, des insultes et des chants fraternels ; par leurs mains, elle place des bombes, jette des grenades, manie des mitrailleuses, assassine les uns et sauve les autres. Audace, noblesse et ignominie dans ses rangs s'opposent à l'audace, à la noblesse et à l'ignominie de ses adversaires. Jungles piégées, villes minées, martyre et carnage afin d'enfanter un homme nouveau, une société nouvelle : le prix ne paraît jamais assez élevé, le tribut assez lourd. Et le problème reste entier.

Lorsque cesse le feu et que s'apaisent les fureurs, que la police fait respecter le nouveau dogme, qu'au lieu de l'amour promis l'espionnage s'établit avec la délation, les interrogatoires, les sévices, le cachot, les camps de travail, lorsque l'homme nouveau est officiellement né et peine sous le joug d'une nouvelle Inquisition, nos questions continuent de se poser, nous ne savons toujours pas ce qu'est la réalité.

Ni religions, ni philosophies, ni politique ne peuvent nous fournir la réponse, car la réalité se situe en dehors du champ qu'elles circonscrivent et, si hautes qu'elles soient, elles ne peuvent y atteindre. Elles sont des expressions humaines d'une chose qui n'est humaine en rien. Elles traduisent l'amour et la compassion que certains hommes ont pour l'espèce lorsqu'ils s'aperçoivent du mal universel — lorsqu'ils ont mal à l'humanité — et sont prêts à tout donner, leur argent, leur talent et leur sang, ou bien, s'ils y croient, leur bonheur au-delà pour apaiser ne serait-ce que la souffrance d'un enfant, pour empêcher ne serait-ce qu'une larme sur le visage de l'innocence.

Mais nul, jamais, n'a sauvé le monde. Non que tout cela soit vains discours, pitié futile, cabotinage de mystiques ou de chefs. Cela, au contraire, est la grandeur de l'homme, et d'autant plus grande, en vérité, qu'elle est d'avance condamnée. Le sang d'un homme peut être versé, le sang d'un peuple répandu en offrande à l'avenir inconnu, rien n'y fait. Cela est le sacrifice auquel, toujours, nous consentons, et qui est toujours accepté par le sort, mais qui ne nous accorde aucune lueur sur cette réalité de notre être et qu'anxieusement nous continuons de chercher un peu plus loin, plus haut, ou plus profond, au prix de nouveaux pleurs et de nouveaux massacres, comme si nous ne savions pas que l'attente sera encore déçue, et qu'aucune réponse ne nous sera donnée.

De grandes voix, sans doute, ont retenti au long des millénaires, calmant notre douleur, sublimement humaines en l'abnégation qu'elles attestaient, en le désir qu'elles manifestaient de nous sauver ou de nous éclairer. Mais ce désir, justement, n'est peut-être qu'humain : si Jésus, le Fils de l'homme, sauve au nom de son Père céleste, le Bouddha, lui, insiste sur sa propre humanité tandis qu'il nous éclaire sur la nature illusoire du monde et l'absence de Dieu. Ni l'un ni l'autre ne transforment notre existence (sinon sur le plan de l'éthique) en nous enseignant l'amour et la compassion. Ni l'un ni l'autre ne déracinent le mal qui nous ronge de l'intérieur. Ni l'un ni l'autre ne font resplendir devant nous le royaume ou le vide dont ils se disent les messagers et qu'ils nous promettent néanmoins au-delà. Pour y atteindre, il faut mourir en chrétien ou se dissoudre bouddhiquement dans le nirvâna — ne plus être. Mais ce que nous sommes ici-bas, en ce moment, et depuis toujours, et peut-être à jamais, cela ne change pas. Cela continue de nous brûler, de nous briser, de nous broyer sans recours.

Si élevées qu'elles puissent être, les paroles qui nous sont adressées ne sont que des conceptions qui, d'une voix à l'autre, semblent parfois se contredire. La réincarnation, absente du christianisme depuis le Ve siècle, est essentielle à la pensée bouddhique qui nie pourtant la réalité de l'individu, laquelle est fondamentale pour les chrétiens. D'une religion à l'autre, d'une philosophie à l'autre, les explications diffèrent et peuvent même diverger, comme elles le font d'une politique à l'autre. Toutes sont néanmoins justifiables. Toutes saisissent un reflet ou un écho de ce qui nous hante et qui, peut-être, est à jamais incompréhensible.

Elles ne nous guérissent pas de nos maux. Elles sont des représentations culturelles, des symboles ethniques et, lorsqu'elles s'affirment sacrées, ne sont pas moins profanes, cependant, que les devises des partis qui, eux aussi, veulent le bien des hommes. Car, en réalité, ce bien, notre bien est notre seul objectif pour nous-mêmes ou les générations à venir, ici ou au-delà.

Cette vie avec les trompeuses oasis du plaisir et de l'amour est un désert maudit où nous nous croisons sans nous voir vraiment, ou sans nous comprendre ni nous supporter. Et à ce cauchemar, d'une manière ou d'une autre, nous voulons mettre fin. Mais de quels pauvres moyens disposons-nous ! Et de leur précarité, tous nos actes rendent compte, qui obéissent à des déductions érigées en lois, en devoirs et en nécessités, et qui changent avec les pays et les époques.

Nous ne pouvons deviner ce que nous croirons demain, quels credo régiront notre vie et nous aideront à supporter la souffrance et la Mort. Mais du moins, lorsque nous regardons en arrière, pouvons-nous désormais comprendre que, dans le passé, il a été d'autres explications du monde et qu'elles ont eu leur sens et leur utilité, que les dieux d'avant le Déluge n'étaient donc pas les mêmes que ceux que nous avons adorés ou niés depuis, que le Seigneur de Moïse, même s'il a été celui d'Abraham, ne pouvait en aucun cas être celui de Noé, moins encore celui d'Adam et d'Eve.

Simplement, en son monothéisme intransigeant, Moïse ne pouvait admettre qu'à cette époque-là un autre Dieu — une autre conception de la Divinité — eût régné sur la Terre.

Son Dieu unique, son Dieu de justice et de courroux devait exister depuis le début, ce qui est théologiquement défendable, mais aussi avoir été reconnu dès le début, ce qui, bien sûr, est humainement impossible. Les premiers hommes, quels qu'ils aient été, ne pouvaient concevoir Yahvé, d'autres idoles, oui, d'autres déités, animistes ou non, et peut-être très puissantes, mais pas Yahvé, pas l'abstraction de l'Être pur et pas le maître de la Thora, le démiurge inexorable qui ne montre aucune pitié pour une créature encore plus démunie que nous.

Pourquoi, d'ailleurs, les dieux antédiluviens auraient-ils, à l'exemple du Dieu sémite, été des juges sans pitié ? Il est encore aujourd'hui des peuples pour lesquels la notion de châtement divin n'existe pas, est même irrecevable : ainsi les Indiens, pour qui, en revanche, l'amour du prochain prôné par le judaïsme, puis par le christianisme, ou la compassion enseignée par le bouddhisme ne signifient rien.

Pour eux, le Déluge, châtement aux yeux des Grecs et des Juifs, puis de tout l'Occident, correspond à une loi cosmique : dans les cycles du temps, la vie apparaît et disparaît ; ce qui naît doit mourir ; de même que l'homme vient au monde, vit et meurt, de même une race, une civilisation, une espèce doivent-elles fleurir et se faner, et de même la Terre, les planètes, les constellations, de même l'univers entier. Tout se manifeste et se résorbe sans fin au rythme d'une immesurable respiration qui exhale les choses et, après des milliards d'années, les engloutit. Il ne peut en ce cas être question de châtement — ni donc de faute —, même si les Indiens sont férus de combats où, en nous et hors de nous, s'opposent les pouvoirs du Bien et les forces du Mal et même si, parfois, ces dernières semblent l'emporter et nous conduire à notre perdition.

Il y a dès lors ceci à ne pas perdre de vue : comment le Dieu de Moïse aurait-il rétrospectivement envoyé le Déluge aux hommes pour les punir d'une attitude dont Moïse ne pouvait rien savoir ? Comment, à plus forte raison, aurait-il pu châtier Adam et Eve si, en ces temps que le mythe prétend restituer, il n'existait pas de conception justicière de la Divinité ?

Quelles conceptions, hideuses ou ravissantes, primaient alors ? Nous n'en pouvons rien savoir, puisque nous ne pouvons même pas tenir pour certain que des hommes qui nous ressemblaient en tout aient perçu le monde de la même manière que nous, que leurs sens aient opéré identiquement, que leur conscience ait été une réplique de la nôtre. Les mêmes questions sur la Vie et la Mort, sur la douceur et la souffrance, sur le Bien et le Mal, sur l'origine du monde et sur sa destination s'élevaient-elles en eux ? Ou bien l'univers était-il à leurs yeux autre chose que pour nous ? Et s'y inscrivaient-ils autrement, s'ils ne possédaient pas les mêmes instruments intellectuels ni, peut-être, les mêmes outils sensoriels que nous ?

Qu'arriverait-il, si notre conscience n'était pas, comme aujourd'hui, enclose dans notre corps, mais diffuse dans ce qui nous entoure aussi bien qu'en nous-mêmes, s'éveillant tantôt ici et tantôt là, nous faisant être tantôt le ciel que nous regardons, et tantôt un grain de poussière, ou le visage d'un être, ou une partie quelconque de notre forme humaine ? Et qu'arriverait-il, si nous entrions en contact avec les choses de façon non pas continue, comme aujourd'hui, mais discontinue, sans qu'elles soient psychologiquement reliées par rien comme elles le sont pour nous ? En l'unicité de la conscience et de ses objets, de même qu'en la discontinuité de la perception, où y aurait-il place pour la causalité ?

Pour le principe d'identité, une chose ne conduit pas à l'autre. Toutes étant semblables en essence, l'enchaînement est remplacé par l'égalité — ou simultanéité —, le Temps par l'Éternité, car c'est toujours la même chose qui est vécue.

La discontinuité, elle, efface automatiquement la relation de cause à effet : chaque chose existe en soi, isolément, sans rien contenir de ce qui la précède ou de ce qui lui succède et, par là, échappe également au Temps.

Ainsi peut-on regarder fixement une chose pendant un très long temps sans que s'en élève aucun contenu émotif, intellectuel ou religieux — contemplation à l'état pur dont participent la fascination animale, l'innocence enfantine et l'extase mystique.

Qui nous dit que ce n'était pas là, d'ailleurs, l'état où vivaient les premiers hommes ? Qui nous dit qu'avant l'homme de Cro-Magnon, qui nous ressemblait tant, les Neandertaliens ne vivaient pas dans une stupeur semblable, n'enregistrant les phénomènes que sporadiquement, en dehors de toute association, de toute causalité ? Qui nous dit que ce n'est pas à partir du moment où leur conscience est devenue capable d'enchaîner les choses, de les percevoir dans une continuité, de sentir alors l'écoulement du Temps qu'ils ont acquis une rudimentaire individualité ? Qui nous dit que ce n'est pas à ce moment-là, où les nasses de la pensée se sont resserrées autour d'eux et où ils ont su réunir deux événements, qu'ils ont commis le péché originel ?

Car la science du Bien et du Mal est nécessairement liée au principe de causalité. Aussi longtemps que les éléments matériels et psychologiques de la vie sont dissociés, aussi longtemps que rien n'est l'origine ni la conséquence de rien, il ne peut y avoir de Bien ni de Mal, seulement l'être dans un état d'innocence absolue, d'idiotie divine ou d'amnésie éternelle.

Derrière le mythe du jardin d'Éden, il faut donc, non seulement reconnaître le symbole psychologique du premier sacrifice là où il semble être question d'un crime, mais voir aussi le difficile passage physique d'une conscience différemment équipée jusqu'à la nôtre, l'acquisition d'un regard qui discerne la dualité parce qu'il relie les choses entre elles et qui, étant par là même sensible à la durée, à l'écoulement du temps, est dépouillé du sentiment de l'éternité, qu'il remplace par la mémoire et l'angoisse de la mort qu'elle amène fatalement.

Il ne s'agit aucunement de péché, de profanation de l'univers créé, mais uniquement d'un autre regard qui se pose sur le monde et le voit différemment — ne le déforme pas, mais le saisit sous une autre forme, n'en rompt pas l'harmonie, mais, malgré soi, en découvre l'aspect de dés-harmonie : cette causalité qui donne un début et une fin aux choses qui, auparavant, se contentaient d'être, apparaissaient sans raison et semblaient exister depuis toujours et à jamais avant de disparaître sans que rien en eût conscience.

De cet autre regard, sont nés, peu à peu, en une insoluble dualité, ce que nous appelons la Matière et ce que nous appelons Dieu, qui, auparavant, pour la conscience, n'avaient évidemment rien à voir avec nos concepts de Matière et de Dieu. Et si, demain, notre regard à nous aussi changeait ? Si ni Dieu ni la Matière n'étaient la solution ?

3. La naissance de la Mort

Nés au bord d'une tombe, c'est avant tout la Mort que nous rêvons de vaincre.

Pouvons-nous l'oublier ? Alors, rappelons-nous aussi que, creusant des fosses dont il teignait d'ocre les parois et où il déposait de la nourriture, des trophées ou des fleurs, l'homme de Neandertal a, le premier, célébré des rites funéraires.

Un être dont la silhouette nous emplirait de crainte, et pourtant notre très proche parent, s'est ainsi penché le premier sur une forme immobile et transie. Au lieu de s'enfuir, ou de presser le cadavre contre lui sans comprendre ce qui s'était passé ni ce qu'il fallait faire, ou de le redresser comme font les éléphants qui appuient leurs sur leurs défenses, il a rêvé l'inconcevable, imaginé d'offrir une couche d'argile à cette dépouille et de la recouvrir complètement afin, sans doute, que les bêtes ne puissent la dévorer.

Pourquoi ? Pourquoi ce respect du mort ? Pourquoi ce besoin de le préserver ? Parce qu'il avait mieux taillé la pierre qu'un autre ou que ses prouesses de chasseur méritaient que l'on en conservât l'instrument physique ? Mais on enterrait aussi les enfants, les femmes, les infirmes. Parce qu'il n'était mort qu'apparemment et que quelque chose continuait de vivre, qui requérait le support de cette carcasse inhumée sur un lit de fleurs ?

Cela se passait il y a soixante mille ans. Quel pressentiment a soudain habité l'homme ? Quelle évidence inéluctable s'est fait jour en lui ? Quel voile s'est déchiré, qui, depuis quarante mille ans qu'il était apparu, n'avait cessé de s'érailler ?

La Mort, qui jusque-là n'était qu'un phénomène naturel, est peu à peu devenue surnaturelle. Le sens du sacré s'est introduit dans les coutumes humaines, avec ses premiers rituels : gestes, paroles propitiatoires pour guider, peut-être, le voyage du disparu, ou peut-être pour protéger le clan contre son retour ou contre de nouvelles attaques de la Mort ou bien pour retenir la force qui s'était manifestée dans celui qu'elle avait abattu.

D'où venait cet instinct qui ouvrait les portes de l'au-delà ? D'où cette vision d'un autre monde, cette perception d'une autre réalité que la Matière ? Le plus agnostique d'entre nous, aujourd'hui, ne supporterait pas d'abandonner n'importe où le cadavre d'un ami, d'un parent, ni même d'un inconnu. Qu'il le brûle, ou lui donne sépulture, il tient à lui manifester du moins cette marque de respect — qui ne voudrait strictement rien dire si être mort signifiait ne plus exister. Pourquoi enterrer le néant ou lui dresser un bûcher funéraire ?

Ni l'hygiène ni la coutume ne fournissent une réponse suffisante. S'il ne s'agissait que de se débarrasser des cadavres, il serait facile de le faire avec moins de pompe, et si la tradition seule dictait notre conduite, il serait sans doute aussi facile de la dépasser : nous avons piétiné d'autres tabous. Mais notre révérence pour les morts a une autre origine. Elle prend sa source dans le mystère jadis subodoré par l'homme de Neandertal et qui semble avoir fait de lui le premier prêtre de la création terrestre.

Depuis combien de temps l'énigme cognait-elle au vantail de son âme ? Et quels autres secrets avait-il déjà décelés autour de lui qui, peu à peu, l'avaient préparé à accueillir ce plus grand mystère ? Il n'avait

jamais cessé, ni lui ni personne avant lui, d'être escorté par la Mort. Mais jamais elle ne l'avait jusqu'alors initié à une perception différente de l'univers. Quel animal, ou même quel hominien pouvait se douter que, derrière la Mort, se dissimulait l'au-delà, se dessinait la sphère mystique de la réalité, se tenait ce que nous nommons Dieu ?

De même sommes-nous environnés de choses dont l'habitude que nous en avons nous cache peut-être la révélation qu'elles nous apporteront demain sur d'insondables dimensions. Qui, parmi nous, se doute en effet des ultimes tarots de ce monde qui se transforme à mesure que se modifient les organes de la perception ?

Il y a soixante mille ans, un phénomène s'est donc produit dans la conscience terrestre : le brusque arrêt du souffle dans une poitrine étrangère, l'ataraxie intérieure qu'en dépit de la raideur navrée des membres le visage détendu traduisait, le silence irrémédiable de celui qui, un instant avant, criait ou riait, tout cela s'est mué en ce qui nous prosterne et à quoi nous n'avons pas encore trouvé de réponse. Toutes nos cultures découlent de cette découverte d'une Amérique que nous appelons la Mort. Toutes nos philosophies, toutes nos religions sans aucune exception sont issues de cette brusque ouverture sur notre anéantissement.

Or, dans cette prime saisie d'un autre monde, il n'est pas question de ciel ou d'enfer, mais de bien autre chose, que les images d'Épinal de toutes les confessions ont masqué sous des ornements d'effroi, des récits de supplice et de béatitude qui ne font qu'indiquer combien nous sommes encore enfantins. Au nom de la morale — qui n'a rien à voir avec le fait de mourir —, nous jouons à nous faire peur avec nos dieux-garous et à nous consoler avec nos déités auspicieuses, sans jamais savoir, au fond, jusqu'à quel point nous pouvons croire à leur existence, ni, surtout, ce qui nous arrivera au-delà, où les masques tomberont, les nôtres et ceux de nos idoles.

Mais l'au-delà demeure, autrefois deviné par une brute dont la conscience obtuse fut alors crevée d'une lueur inexplicable et qui remettait tout en question. Par exemple, il y avait ce regard du mort. Il était couché là, sur le sol, et ses yeux grands ouverts ne cillaient pas, regardaient fixement sans rien voir à l'extérieur. Peut-être considéraient-ils quelque chose au-dedans. Mais où, au-dedans ? Et son souffle, qu'en était-il advenu ? Aucune haleine ne sortait par sa bouche ni par ses narines, et pourtant il était toujours là. Mais était-il vraiment là. Ou bien son corps n'était-il pas tout ce qu'il était ? Et quelle était la chose qui était partie, l'abandonnant à jamais dans sa caverne ou la forêt ? Et pour aller où ?

Emplis d'incompréhension, il y a eu ces hommes pour contempler ainsi la mort avec des yeux nouveaux. Et le sens a germé lentement, d'une vie qui se prolongeait plus loin que l'apparence. Mort après mort, la vie, ainsi, a changé de visage, s'est approfondie et parée de couleurs inconnues. Combien de temps a-t-il fallu ? Combien d'années ou de siècles, ou plutôt de millénaires, pour que la prescience magique de nos ancêtres se codifie et puisse un jour enfanter en nous la foi religieuse et l'angoisse métaphysique ?

À la suite de Descartes, les matérialistes croient régler la question en décrétant que l'âme, à supposer qu'elle existe, se situerait dans la glande pinéale. Mais ils ne voient pas que les mécanismes de son apparition sont beaucoup plus complexes et plus anciens que nous et que, peut-être, tout simplement, nous employons le mot à tort et à travers, que la chose, elle, ne concerne qu'à peine les religions, qu'elle est une efflorescence aussi bouleversante que le serait l'apparition d'un rosier en pleine banquise.

Quel plus grand miracle, en effet, que cette fleur soudain éclore au cœur de l'homme monstrueux d'il y a soixante mille ans ? Non, il ne s'agit pas de religion : la religion est née de cette émergence, et non pas le contraire. Il s'agit de nous, de notre vraie genèse, de ce qui s'est alors exprimé et qui nous fait aujourd'hui gravir les degrés de la connaissance.

Depuis lors, nous n'avons cessé de nous ouvrir à d'autres mystères, d'autres inquiétudes, d'autres souffrances. Depuis lors, sans espoir de retour, nous avons quitté le paradis sauvage où nous vivions.

Or, en cet Éden brutal, obscur et grossier de notre préhistoire, il n'y avait pas de Dieu. Que nous l'appelions Yahvé, Elohim, ou encore autrement, dans ce monde pareil à un jardin, il ne pouvait y avoir de Dieu, puisqu'il n'y avait pas de conscience pour le saisir. Nul n'adorait personne. Il n'y avait que la vie. Prodigieuse. Plantureuse. Protéiforme et insensible. Et il y avait des êtres si frustes que, pour eux, la Mort n'existait pas.

Ils mouraient et voyaient mourir autour d'eux, mais sans que cela suscitât de leur part la moindre réaction, la moindre interrogation, le moindre geste. Ils ne possédaient pas les outils intérieurs pour se rendre compte de l'ampleur formidable du mystère. Leur individualité n'était sans doute pas suffisamment développée pour le percevoir, encore moins pour concevoir quoi que ce soit d'autre. La Mort faisait partie des choses, n'en rompait même pas la continuité, car la continuité n'existait peut-être pas. Le Temps n'existait pas. L'être était incapable de l'appréhender. Homo sapiens n'avait pas encore vu le jour.

Où est hier, pour l'animal ? Et où demain ? Le Temps est immobile. Ou fragmentaire. Échappe à notre idée du Temps. Peut-être les événements y apparaissent-ils sans vraiment se succéder, sans que les enchaîne une finalité quelconque. Rien ne nous interdit de supposer qu'ils se profilent dans la conscience comme des îlots à la surface de la mer. Ou comme des planètes dans l'espace. Rien ne les relie. Rien n'en fait un flot unique et ininterrompu. Il est possible que, pour le psychisme animal, les choses se présentent un peu comme des photographies, alors qu'elles se déroulent pour nous comme un film.

Que savons-nous au juste des mécanismes de la perception ? Nous définissons volontiers l'homme comme « le seul être conscient d'être conscient » — recul prodigieux que nous prenons pour nous inscrire personnellement dans l'univers où nous nous mouvons, qui lui donne tout son relief et en assure la continuité en lui attribuant un centre, qui n'est autre que nous.

Tant que le monde ne possède pas ce centre, nous ne pouvons sans doute en voir le visage continu ; tant que nous ne percevons pas notre perception elle-même, le temps ne peut se réfléchir en rien ; tant que nous n'existons pas pour nous-mêmes, tant que nous ne sommes pas si peu que ce soit — distincts et du monde et de nos semblables, l'univers spatio-temporel ne peut s'articuler autour de nous. Il faut que nous commençons par nous découvrir et nous individualiser pour que l'Espace et le Temps prennent naissance autour de nous et qu'alors s'esquisse peu à peu le sens d'une causalité.

À quel moment de l'évolution s'est produit ce qui, à la fois, a séparé l'être de la Nature en lui en donnant une autre appréciation et lui a permis d'établir avec elle de nouveaux rapports, plus libres et plus profonds ? Il y a deux millions et demi d'années, époque des premiers outils d'os ou de pierre ? Il y a huit cent mille ans, lors de la conquête du feu ? Plus tôt ? Plus tard ?

Lentement, souterrainement, s'est amplifié le rythme, s'est enrichie la préhension. Au fil des dizaines de

milliers d'années, la personnalité humaine s'est laissé tailler dans un matériau inerte et, de l'insensibilité à l'écoulement temporel, est passée à la faculté de mesurer le Temps. De l'indifférence aux causes de ses actes, elle est passée au sens du péché. Et ce sens n'est, en réalité, qu'un effet de cette perception du Temps qui, s'écoulant, enchaîne l'un à l'autre des événements qui, autrefois, étaient distincts, existaient en soi, n'étaient produits par rien.

C'est là, peut-être, la charnière de notre métamorphose, l'axe de notre passage de la conscience animale à la conscience humaine, de l'ignorance au savoir, de l'incapacité de discerner la Mort au respect de nos morts et à l'idée de leur survie. Une différence de qualité dans la perception du Temps nous a graduellement tirés de notre hébétude. Une nouvelle altération pourrait, demain, nous extraire du clair-obscur où nous nous débattons.

Nous avons tendance à nous imaginer que l'univers tel que nous le voyons est l'univers en soi, qu'il n'en existe aucune autre représentation possible. Mais comment les animaux le verraient-ils du même regard, qui ne possèdent pas les mêmes instruments de vision ? La manière d'occuper l'espace, l'habitat, la morphologie, autant de caractères qui peuvent varier d'une espèce à l'autre et tout faire varier à leur suite.

Dans quel univers vit l'oiseau, qui n'est celui ni du cheval, ni du serpent, ni encore moins du poisson ? Tous sont des expressions de la vie sur la Terre, et aucun, cependant, ne voit la Terre de la même façon, ne se meut, dirait-on, sur la même planète. Nous comprenons sans mal qu'il y a une relation entre l'apparence physique et les pouvoirs moteurs qu'elle recouvre, qu'il faut avoir la forme et les caractéristiques d'un oiseau pour voler, celles d'un cheval pour galoper, celles d'un serpent pour ramper, celles d'un poisson pour vivre au fond des eaux.

Mais nous nous arrêtons là et ne déduisons pas le plus important : ces pouvoirs physiques sont associés à des facultés plus subtiles qui déterminent la perception du monde. Ou bien faut-il dire qu'une certaine perception du monde nécessite certains instruments pour s'exprimer et qu'elle les met au point au fil de l'évolution ?

Selon qu'à notre avis l'essence précède l'existence, ou le contraire, nous privilégions l'une ou l'autre explication. Mais le résultat demeure le même : chaque espèce voit différemment l'univers, y participe d'une autre manière, est régie par des lois qui lui sont propres, selon des valeurs, physiques ou non, qui changent de l'une à l'autre, celle-ci étant aveugle à ce qui est élémentaire pour celle-là, pouvant ce qu'aucune autre ne peut, et impuissante à seulement ébaucher ce que toutes les autres accomplissent d'instinct.

La conscience de l'oiseau perçoit le monde de telle façon qu'il peut voler dans l'espace et que son corps s'adapte naturellement aux exigences du vol — ou bien, son corps pouvant voler, sa conscience perçoit le ciel d'une manière qui permet à ce pouvoir de s'exercer. Cela, nous le comprenons et l'admettons, sans pour autant savoir de quelle manière, justement, l'oiseau voit le ciel. Firmament bleu ? Désert transparent ? Océan fluide ? Ou autre chose encore, qui, étranger à notre conscience, n'appartient pas à notre vocabulaire ?

Depuis le plan de notre mentalité humaine, nous étudions l'oiseau tel qu'il apparaît à nos sens, et qui n'est probablement pas ce qu'épie la convoitise du chat. Et cet oiseau que nous seuls voyons sous cet aspect, nous le projetons dans un azur que nous seuls aussi, sans doute, voyons sous l'aspect de l'azur. Nous enfermons la réalité dans une formule que nous croyons indiscutable : l'oiseau vole dans le ciel.

Mais qu'en savons-nous? En fait, ce n'est là que notre réalité.

Tout ce que nous considérons et dont nous admettons que chaque être humain peut déjà l'interpréter à sa façon s'échappe de surcroît dans le multiple chatoisement de la conscience des autres espèces. Une chose n'est pas seulement modifiée, dans un cadre donné, par la subjectivité de chaque observateur, comme l'a démontré la science moderne. Elle est simultanément connue — quand elle n'est pas ignorée totalement — par des observateurs appartenant à des ordres différents, revêt pour chaque espèce une forme, un sens, une texture — une matérialité — qu'elle n'a pas pour les autres.

Dans quel « monde » vivent les bêtes qui nous entourent ? Et les plantes, et les pierres ? Les immenses forêts balsamiques qui charment nos errances et les cimes éperdues qui s'effilent dans le vertige bleu des glaciers ? Tout est-il donc conscient ? demanderont certains. Mais justement, s'il est des choses qui ne sont pas conscientes d'une manière ou d'une autre, où existent-elles, en quel plan où rien de ce que nous connaissons n'a d'apparence ? Et faut-il alors déclarer qu'existe un Inconscient gigantesque, ténébreux, aveugle et sourd, immobile et muet où rien ne paraît de ce qui est pourtant ? Un coma du monde ? Et qu'est, au fond, cet inconscient de la Matière que nous savons décomposer jusqu'à ne plus capter que de l'Énergie ? L'Énergie est-elle inconsciente, qui, aboutissant à la multiplicité de la conscience, en contient donc dès le début la graine ? Ou au contraire, comme l'affirment certains, est-elle conscience à l'état pur ? Franchi le seuil du scientifiquement décelable, du mentalement analysable, les choses ne s'inversent-elles pas, le cœur de la cécité matérielle se muant en abîme de voyance, la ténèbre en lumière, le néant en absolu de l'être ?

« Sans effort, les mondes se meuvent l'un en l'autre », dit le *Rig Véda*. Là où, en ce moment précis, nous nous trouvons, hommes doués de pensées, sensibles à l'écoulement du Temps et à la profondeur de l'Espace, mais indifférents à ce que les ordres inférieurs perçoivent ou à ce que percevraient des espèces supérieures, là se situe une infinité de mondes. Ce ne sont pas seulement les mondes de l'imaginaire et du rêve, ni les mondes subtils dont parlent les occultistes et où, disent-ils, s'élèvent les demeures des dieux et des démons, ce sont les autres mondes matériels, ceux où circulent les bêtes, où croît l'herbe et fleurissent les arbres, où sommeillent les pierres.

À l'endroit même où nous vivons, et que nous percevons d'une manière qui nous est propre, se trouve une multitude de lieux qui n'ont rien à voir entre eux, ni avec ce que nous appelons le monde. Et tous sont matériels. Ou bien tous sont les innombrables visages d'un seul monde qu'aujourd'hui nous disons matériel, mais qui, pour posséder ce pouvoir d'afficher à la fois tant d'aspects, est peut-être, fondamentalement, autre chose.

Les sphères de la création s'enchâssent les unes dans les autres. Ou plutôt elles s'évanouissent les unes dans les autres. Sans s'annuler, elles existent simultanément au même endroit. Et cette simultanéité dans l'Espace et le Temps abolit toute notion d'Espace et de Temps.

L'Espace et le Temps ne sont d'ailleurs que des façons de mesurer une chose qui nous échappe et qui nous constitue. Ont-ils une réalité en soi, séparément ou en tant que bi-unité einsteinienne ? Comment apparaîtrait l'univers à une intelligence plus vaste que la nôtre et fonctionnant différemment ? Comment apparaîtrait-il effectivement au jour de la mutation annoncée par tant de savants et de mystiques ? Volatilisés en leur transcendance que l'on nomme éternité et où l'immortalité, ultime continuité de l'être, est le principe des choses ?

Peut-être. En tout cas, il semble que la courbe de notre destinée aille dans ce sens et que, si nous regardons à nouveau en arrière pour nous incliner, il y a soixante mille ans, sur la dépouille d'un homme de Neandertal, c'est à cela que semblera désormais aboutir cette première inhumation, origine de notre instinct du sacré.

Et à cet être dont l'intelligence était la plus haute de l'époque, comment le monde apparaissait-il ? Sans doute le vortex avait-il acquis, à peu près, la structure que nous lui connaissons aujourd'hui. Non pour l'emplacement des constellations — leur voyage et celui de la Terre le modifient sans cesse —, mais simplement pour l'aptitude, chez un être conscient, à en pressentir l'immensité, à en saisir la profondeur, à s'extasier devant sa beauté. Ciel ruisselant d'étoiles ou à peine éclairé, selon les latitudes, ciel enveloppant les hordes de chasseurs et n'étant peut-être pour eux que ténèbres, la nuit, ou peut-être autre chose, et que la lumière bleue ou grise, le jour, au gré des régions innommées, ou peut-être autre chose — qu'était le firmament pour l'homme de Neandertal ?

Et encore avant lui, comment s'offrait-il aux sens des australopithèques ? Ce que nous appelons la Lune, le Soleil, les étoiles, quelle vision en avaient nos ancêtres d'avant l'homo sapiens ? Voyaient-ils seulement les corps célestes ? Se doutaient-ils seulement qu'il y eût quelque chose comme un ciel séparé de la Terre, eux qui, néanmoins, étaient capables de tailler des outils, d'appivoiser le feu, de construire des huttes ? Pouvons-nous affirmer que ce qui constitue notre monde — l'azur, la nuit, les arbres, les fleuves, les pierres, le sol où nous marchons et où ils marchaient longtemps avant nous — leur soit apparu de la même manière qu'à nos yeux d'êtres dotés de réflexion ?

Quel fut le temps des mutations au terme desquelles le monde se manifesta aux hommes en sa splendeur présente qui, lors même qu'elle comble l'être, l'éveille à de nouveaux besoins et à d'invisibles perspectives en lui donnant envie d'adorer ?

L'âge de Neandertal commence il y a cent mille ans. Les plus anciens tombeaux que l'on ait retrouvés ont soixante mille ans. Quarante mille ans, est-ce le temps qu'il a fallu à cette race pour s'extirper, sensation après sensation, geste après geste, de la matrice des races précédentes ? Pour qu'un fil coure d'une image à l'autre et crée la durée de l'acte, de l'homme et du monde et rende aussitôt conscient de leur caractère transitoire, qu'a-t-il fallu, qui a donné à la créature le pouvoir magique de déchiffrer le Temps et a transmué homo erectus en homo sapiens ?

Silex taillés, flammes conquises, branches disposées en toitures — si grandes qu'aient été les conquêtes précédentes, elles n'étaient que mécaniques et enfermées dans le cadre d'un monde uniquement matériel. Tandis que, là, d'un seul coup, la Matière s'est trouvée dépassée : Dieu est né au cœur des jungles et au fond des cavernes. Le Temps s'est mis à couler. Il y a eu un passé, un avenir et il y a eu un temps hors du Temps, parce que la Mort a représenté quelque chose que nul n'avait capté jusque-là.

Autrement, les êtres d'avant Neandertal auraient éprouvé le besoin d'inhumer leurs semblables. Ils auraient deviné le mystère et l'auraient entouré d'offrandes et d'incantations, eux qui savaient se réunir autour d'un feu, l'entretenir et le transmettre. Mais justement, le feu existe indépendamment de l'homme. Il se manifeste dans la Nature extérieure. Il suffit de le conquérir et de le dompter. De même n'est-il pas nécessaire d'être capable d'intellection pour construire des abris de branchages dans un monde où les oiseaux et les insectes, pour ne parler que d'eux, nous donnent à chaque instant des leçons d'architecture. Quant à tailler des pierres pour en faire des armes, n'est-ce pas obéir au primordial instinct de survie du mieux adapté ?

Depuis toujours, la survie dépend de ce qui, chez nous, prend la forme de guerre, et peut-être en sommes-nous arrivés au point où, toutes valeurs s'inversant, la survie va dépendre d'une paix établie pour toujours. Mais lorsque, pour la première fois, un être taillait des cailloux afin de se défendre ou de chasser, il ne s'agissait pas d'une action réfléchie, plutôt d'une impulsion confuse, d'une nouvelle expression d'une chose déjà existante.

L'inhumation des morts, en revanche, est un phénomène entièrement nouveau et qui requiert une participation totalement différente au monde, un appareil sensoriel tel qu'il n'en a encore jamais existé avant et qui va susciter tout un comportement individuel, clanique et religieux inauguré, pense-t-on, par l'anthropophagie [1].

Or, l'anthropophagie même, dès le début, atteste le sens du sacré, et non une animalité aveugle et répugnante [2]. Tenter d'acquiescer pendant une cérémonie magique — ou sacrifice — les qualités du disparu en consommant, lors d'un banquet — ou communion —, telles parties de son enveloppe physique dont on croit qu'elles sont le siège de ses vertus les plus hautes, cela se trouve à la racine de la plupart des manifestations religieuses, grandes ou petites. Et cela implique des relations très élaborées entre les membres d'une collectivité, non pas seulement des rapports mécaniques, mais des liens psychologiques : on pense que l'homme de Neandertal prenait soin de ses infirmes [3].

S'il a de quoi nous émerveiller, ce respect du semblable ne doit cependant pas nous surprendre chez les Néandertaliens cannibales. C'est le plus ancien héritage terrestre, avec l'instinct de survie auquel il est d'ailleurs lié tout en s'exprimant dans le sens contraire — celui-ci exigeant la mort d'autrui, celui-là la protection des autres. Mais chez l'homme de Neandertal, ce respect se colore d'une nuance nouvelle que son anthropophagie révèle tout autant que l'assistance prêtée à ses invalides.

La Vie est devenue sacrée parce que la Mort a changé de visage. Et la Mort est devenue autre parce que le Temps a été saisi autrement. Parce que l'homme s'est mis à entretenir des rapports non plus seulement avec son environnement immédiat, pour en tirer sa subsistance ou afin de s'en protéger, mais avec lui-même. Parce qu'en lui s'est fait jour une conscience qui l'a dissocié de son milieu, avec lequel, sans doute, il était jusque-là en osmose, mû, pour tous ses actes, par l'instinct de son espèce, soumis aux commandements de la Nature et les exécutant sans avoir besoin de réfléchir, possédant un savoir brut, une science innée de la chose à faire et ne pouvant déroger à l'ordre établi.

Il avait fallu annoncer l'homme ? Un primate était né en Afrique, il y a plusieurs millions d'années, et nous l'appelions australopithèque. Il avait fallu se redresser ? Homo erectus était apparu. Comment désobéir ?

1 Témoin, à Java, sur les berges du fleuve Solo, un « ossuaire » datant de cent mille ans et ne comportant guère que des crânes. Sur neuf des onze crânes mis au jour, le trou occipital avait été élargi — probablement pour qu'il fût possible d'extraire la cervelle et de la manger.

2 Il est probable qu'auparavant et encore à la même époque les hommes se sont entre-dévorerés à la manière des animaux. Mais ce dont il s'agit ici est différent, l'anthropophagie dont on a retrouvé les traces s'accompagnant d'une inhumation qui en révèle le sens véritable.

3 On a retrouvé en Irak le squelette d'un homme qu'une malformation de naissance empêchait de se servir de ses membres supérieurs et qui dépendait donc entièrement des autres pour se nourrir et se défendre.

Les créatures qui nous précèdent n'ont pas cherché à enfreindre les décrets terrestres, elles n'ont pas résisté à ce qui, aveuglement, établissait en elles le mécanisme de la mutation. Celles qui n'ont pas fait l'affaire ont été détruites ou figées dans leur statut. Les autres ont évolué. Les unes n'ont pas plus désobéi que les autres n'obéissaient. Toutes ont été soumises à une Volonté visionnaire qui a rejeté les unes et transmué les autres.

Comment auraient-elles fait obstacle à ce viol divin qui les fouaillait ? Ont-elles souffert de la torture imposée à leurs membres pour devenir des jambes et des bras, et aux os de leur crâne pour contenir un plus grand cerveau ? Et plus tard, ont-elles de nouveau souffert pour ne plus être seulement animales ? Par quelles apocalypses leur a-t-il fallu passer pour devenir des hommes ? Combien de fins du monde jalonnent le chemin qui a conduit à notre apparition ?

Tant de morts ont nourri de leurs échecs physiologiques le triomphe de notre forme. Tant de nefes d'argile vivante se sont brisées avant que ne nous soit donnée cette peau si douce à la caresse des amants. Où aurait pu être la désobéissance ? Et où pourrait-elle être aujourd'hui ? Comment aurions-nous pu l'introduire ? Une force dont nous ne sommes pas les maîtres nous a mis au monde et continue de nous façonner en ce moment même où nous croyons commander au destin qui nous entraîne. Simplement, il fait partie de la nouvelle phase de la manifestation que l'être se prenne pour l'auteur de ce qui lui arrive.

Jusque-là, en sa conscience, rien, sans doute, n'était organisé pour qu'il fût autre chose que le support de ce pouvoir répandu dans le monde : instrument parmi les instruments, aveugle parmi les aveugles, somnambule parmi les somnambules et, pour cela même, rendant vaine cette création que rien encore n'était parvenu à connaître.

On dirait qu'en conséquence la Nature, qui avait voulu les primates et l'australopithèque, voulut l'homme, d'abord homo erectus, puis homo sapiens, afin de connaître le monde qu'elle avait créé, de le découvrir peu à peu par ses yeux, de l'interroger, de le déchiffrer — de le regarder tout simplement. Et docilement, l'homme apparut donc. Modelé par les influx dont elle pétrissait la matière de son cerveau, dont elle suscitait la pensée, il naquit peu à peu, se dégageant des téguments obscurs qui l'enveloppaient, s'ouvrant aux influences plus subtiles du monde.

Le résultat est si évident, chaque étape semble à ce point inéluctable, même si certains détails nous échappent encore, un plan paraît si rigoureusement s'accomplir depuis l'origine qu'il faut peut-être parler d'une Volonté consciente dans la Nature et consentir à l'existence de ce que d'aucuns appellent Dieu.

Mais encore une fois, il s'agit alors d'un Dieu si réellement omnipotent et omniscient que rien de ce qui est fait, sur la Terre, ou ailleurs, ne lui échappe, que tout est l'expression parfaite et inaltérable de sa volonté, que ce qui nous est, à nous, le mal lui est, à lui, autre chose, qui participe de sa grandeur.

Car s'il a maintenu la création cosmique depuis quinze milliards d'années, si tout a concouru à l'efflorescence du système solaire depuis sept milliards d'années, si tout ce qui, depuis quatre milliards et demi d'années que s'est formée la Terre, a exprimé sa volonté, comment celle-ci pourrait-elle être soudain contrecarrée par aucun de nos actes ? Quoi que nous fassions, cela ne peut être que l'expression de ce vouloir qui manifeste les myriades de galaxies.

La somme de nos actes, même les plus étourdissants, dans le Bien comme dans le Mal, ne peut rien changer au cours cyclopéen des astres. En quoi y contreviendrait-elle ? En quoi y aiderait-elle ?

Faute d'une conscience cosmique, nous nous croyons les seuls maîtres et les auteurs uniques de nos entreprises. Et pourtant, nous savons que notre naissance, ni en tant qu'espèce ni en tant qu'individus, ne dépend de nous, qu'elle s'insère dans un immesurable ensemble — qui serait imparfait si nous n'y apparaissions et n'y faisons exactement ce que nous y faisons, bien que notre influence sur lui soit nulle : simplement, nous en participons, et il n'est pas complet sans nous, notre finitude est essentielle à son infinitude.

Nous savons aussi que toute notre histoire, en tant qu'espèce et en tant qu'individus, est liée à une multitude de circonstances dont nous ne pouvons décider. Il nous faut nous contenter de ce qui nous est donné, en tirer le meilleur parti possible, nous ne pouvons décider qu'existe ce qui ne doit pas exister : nos découvertes ne font que dévoiler des choses qui préexistent. Même celles qui, demain, peuvent nous affranchir de la sphère où nous trébuchons et nous introduire dans une vision plus juste et plus complète de notre réalité, même celles qui peuvent non pas changer notre destinée mais changer, nous, pour nous placer sur la prochaine orbite de notre destinée, même celles-là ne feront que révéler ce qu'à l'origine contenait la semence de vie sur la Terre — et la semence solaire avant que ne se formât notre système, et la semence de la prime matière cosmique, il y a quinze milliards d'années, avant que le Big Bang ne retentît, que le Verbe ne s'incarnât et ne donnât forme au vertigineux jardin d'étoiles qui resplendit au-dessus de nos fronts et dont nous faisons partie.

Nous savons tout cela, l'admettons, le discutons, le rejetons pour l'accepter encore. Nous le savons, mais nous ne le vivons pas. Intellectuellement, nous pouvons comprendre cette idée d'une vie unique pour tout l'univers, mais dès lors que nous revenons à nous-mêmes, à notre personnalité encastrée dans ce théâtre d'ombres que l'existence quotidienne est à nos yeux, nous nous replions peureusement sur de très anciennes perceptions qui nient notre nouveau savoir. Et tout semble alors nous dire qu'en vérité nous sommes distincts du monde que nous étudions.

La pensée philosophique et scientifique peut bien nous enseigner que nous en sommes des éléments constitutifs dérisoires et néanmoins capitaux, nous nous en sentons néanmoins séparés.

Nous ne sentons pas qu'une seule vie se répand à travers l'univers, que l'onde qui anime les plus lointains soleils se traduit dans les battements de notre cœur, que la Volonté qui multiplie les galaxies est celle même qui détermine le moindre de nos actes. Tout au contraire, nous nous sentons enfermés dans les limites de notre corps, retranchés du monde où, pourtant, nous vivons ; nous avons l'impression de ne pouvoir le comprendre et qu'il ne nous comprend pas davantage.

Mais si, réellement, il n'y a qu'une vie dans tout l'univers et que, depuis le début, une volonté en organise l'expression, cela que nous sommes représente une étape dès le premier instant décidée par ce qui meut les plus formidables galaxies aussi bien que l'atome le plus impondérable. Depuis toujours, nos erreurs sont voulues, qui, dès lors, n'en sont plus. Nos crimes et nos gouffres, nos épouvantes et nos carnages, notre supplice et nos bassesses, tout est d'avance pardonné, effacé, transmué en ce qui doit suivre et qui ne pourrait sans cela se manifester.

Nous devons nous accommoder du corps qui nous a été attribué, et de ses instruments qui ne nous

permettent que de mesurer notre ignorance, et jamais de saisir définitivement les fruits de notre science, puisqu'elle est évasive, et de les savourer. C'est ainsi que nous avons été voulus, ainsi qu'il nous faut vivre : dans cette perpétuelle dépossession de ce à quoi nous atteignons, dans cet arrachement de nos espoirs, de nos efforts et même de nos credo, dans ce continuel anéantissement, signature de notre conscience. Car pour elle, le Temps s'écoule, linéaire comme un fleuve où tout nous échappe, au lieu d'être en entier déployé comme un océan où nous posséderions tout.

Course fantomale derrière des images fugitives, notre vie, du premier instant au dernier, se définit par ce flux incessant que nous appelons le Temps et que, peut-être, nous sommes seuls à percevoir ainsi dans tout l'univers — ou du moins que, seule, une forme de conscience semblable à la nôtre peut percevoir comme nous.

Or, cette perception qui nous condamne à n'être jamais satisfaits s'accompagne aussi de pouvoirs particuliers. Certes, elle nous spolie du couronnement de nos œuvres mais elle nous permet de pressentir que ce monde où nous nous trouvons a un sens, même si, lassés de ne pas le trouver encore, il nous arrive d'affirmer qu'il est le produit du Hasard. Et si nous le jugeons absurde et monstrueux, combien de fois n'avons-nous rêvé néanmoins que ses tourbillons d'étoiles s'achèveront en une apothéose ?

Qui le pouvait avant nous ?

Quelle espèce, avant nous, a pu soulever suffisamment le voile qui recouvre l'univers pour deviner ce sens et cette fin ? Qui s'est même douté, avant nous, qu'il y avait un univers ?

Ainsi, dès les premières fosses funéraires, l'inhumation ne fit-elle pas que reconnaître la fin des êtres : elle proclama aussi la naissance du Temps — fil sans trêve dévidé qu'en aveugles conduits par des voix de mystère nous suivons à travers un paysage jamais vraiment vu et qui, en nos songes, prend l'aspect de l'univers.

Penchés sur une dépouille et lui offrant des fleurs — ce cadeau, à l'aube de nos jours, de quoi n'est-il pas la promesse ? de quelle douceur ne témoigne-t-il pas ? de quel amour n'est-il pas le balbutiant messenger ? —, les hommes d'alors, lourds et frustes, dans leurs pagnes ou leurs tuniques de fourrure qu'ils savaient déjà coudre, le corps et le visage tatoués, suppose-t-on, de dessins ocrés, contemplaient de tous leurs yeux la Mort repliée dans la terre. Ils avaient abandonné la chasse à l'aurochs ou à l'ours des cavernes. Et ils « se recueillaient », ils s'abîmaient dans leur stupeur.

Y avait-il auprès d'eux un chaman pour organiser des rites, un sorcier pour lancer des imprécations ? Des possédés qui dansaient ? Absorbaient-ils une décoction qui les hallucinait afin de leur permettre de retrouver, au-delà, la trace du mort et de l'accompagner jusqu'à sombrer dans l'abrutissement ?

Nous ne savons rien. Seulement qu'ils enterraient leurs morts et que cela signifie qu'ils étaient sensibles à l'écoulement du Temps, que, les premiers, ils reconnaissaient le début et la fin des choses et se dégageaient de l'indifférencié, du chaos versicolore de la Vie, de l'hypnose de la Nature où tout est un.

Césure irréparable, ils ne pourraient jamais revenir en arrière, dans le non-Temps amorphe de leurs ancêtres. Mais le souvenir confus qui, peut-être, leur en demeurerait, la nostalgie qu'ils en pouvaient avoir allait se muer en rêve d'éternité. Eux, seraient toujours dans cette zone d'éveil douloureux où

chaque instant entaille les paupières et fait du regard une plaie jamais guérie dont, sans cesse, s'écoulent les images et où, seule, la Mort peut fixer enfin les choses pour que l'œil contemple alors ce qui, immuable, les meut.

Auparavant, aux époques sans langage, sans durée, sans univers, il y avait eu la stupeur des yeux fascinés. Cela ressemblait, peut-on croire, à notre petite enfance où, tout ensemble présents et absents, nous ne savons rien et contemplons les choses sans les différencier. Pas plus que pour le nourrisson, il n'y avait eu besoin, pour les pré-Neandertaliens, de discrimination. L'instinct suffisait, pur de toute intelligence mentale. Et si une pensée avait pu s'exprimer, qui traduisît le contenu du regard, elle aurait peut-être été le plus souvent : « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que je regarde ? » mais sans entraîner le désir ni susciter la force de savoir vraiment. Comme pour l'esprit du nourrisson, tout était en quelque sorte identique, en une idiotie suprême et bienheureuse, et rien n'avait de valeur particulière. Seules, la faim et la nécessité de se reproduire et de se protéger provoquaient peut-être des sensations différentes. Mais cela n'est ni certain ni indispensable. Et en dehors de ces états, l'être retombait à sa léthargie où rien n'avait de sens et où tout était une seule merveille hypnotique.

C'est cette hébétude qui, au long des millénaires, a été forée du dedans, comme si un insecte rongeur avait été logé au cœur de la créature et avait peu à peu mis en pièces cette narcose où le monde apparaissait en une majestueuse inertie, où la Mort et la Vie n'étaient pas distinctes, où nul n'avait vraiment conscience d'être vivant, où nul ne s'apercevait non plus de la mort d'autrui, où, comme pour les petits enfants que nous avons été au début de notre vie, tout était puissante amnésie de l'âme sous le masque plombé de la Matière.

Le Temps n'existait pas. Tout vivait dans l'instant. Ce que nous appelons les millions et les milliards d'années n'avait aucune existence. Et c'était comme si la Terre n'avait jamais commencé et qu'elle n'eût jamais dû finir. Comme si elle avait été un éternel paysage crépusculaire, indistinct du ciel qui l'enveloppait et n'avait, lui non plus, ni fin ni commencement.

Le Temps n'existait pas. Et ce qu'en notre langage nous appelons ainsi et mesurons comme nous le faisons n'existe peut-être que pour nous, il faut le répéter — non pas seulement parce que notre Temps est relatif à la position et au mouvement de la Terre par rapport au Soleil, mais parce que, sur cette même Terre vue autrement, par une forme d'intelligence supérieure à la nôtre, il serait autrement perçu et vécu : il se peut d'ailleurs que la conquête de l'Espace soit d'abord conquête du Temps, dépassement de la dimension temporelle où nous sommes et naissance à une autre où, nécessairement, l'univers s'offrira sous un nouveau visage.

Mutation dont il est aussi impossible de prédire les modalités qu'il était, autrefois, impossible de prévoir à quoi ressemblerait l'entrée dans un royaume défini par l'Espace et le Temps. Simplement, il y a eu un stade où, sans même s'en apercevoir, la création terrestre, se concentrant en une espèce, atteint un seuil invisible et qui, pourtant, ayant toujours existé, franchi une étape à partir de laquelle chaque chose a été différenciée, et chaque être séparé de ce qui, toutefois, ne cessait de le contenir. Et peu à peu, ce qui était sommeil enchanté dans les entrailles intemporelles et a-spatiales du monde est devenu notre déchirant éveil à l'Espace et au Temps, notre fiévreuse nostalgie de l'état sans conscience où nous dormions dans les replis de la Nature.

De même, s'éveillant peu à peu à la raison et au sens de lui-même, l'enfant naît-il une seconde fois, et tout aussi irréversiblement que la première. De la nuit amiotique au sein de sa mère, il naît d'abord en

la lumière physique avant d'entrer dans la lumière de l'intelligence : les premiers temps de notre vie sont hors du Temps, de la mémoire, de la causalité, probablement très semblables aux premiers temps de l'homme sur la Terre. Puis, nous savons qui nous sommes, ou croyons le savoir, et tout nous devient souffrance, comme si l'on nous avait chassés d'un paradis où la souffrance existait sans doute aussi mais sans se distinguer vraiment du plaisir et de toutes les autres formes de sensation.

Le parallèle vaut, bien sûr, dans les deux sens. Notre enfance en tant qu'individu élucide notre enfance en tant qu'espèce qui, simultanément, l'explique. Chacun de nous est la réplique et le résumé de l'humanité entière, possède, en quelque sorte, un archéoconscient qui l'anime et lui permet de raconter, au fil des jours, ce qui, au fil des millénaires, ne cesse de s'écouler.

Et nous ne pouvons pas plus revenir en arrière — à l'âge qui précède celui de la mémoire et de la raison, ou à celui, encore plus intemporel, où nous étions dans les flancs de notre mère — que nous ne pouvions, en cette ère lointaine, rebrousser chemin et, quittant le statut d'homo sapiens, redevenir homo erectus, redevenir ces crétins merveilleux qui se tenaient droit, taillaient des outils, capturaient le feu et dont notre nostalgie, depuis lors, a fait les habitants d'Éden.

Trop tard. La Nature nous avait expulsés de son sein en nous initiant à notre propre mort, en donnant un sens, véridique ou fallacieux, à ce qui nous entourait, en rattachant chaque geste à un autre geste avant et à un autre après, en tissant la continuité des choses, en les faisant paraître inéluctables, les unes entraînant fatalement les autres, jusqu'à la Mort.

Pour mieux comprendre et ce qui s'est passé et le symbole que nous en avons tiré, remontons à l'époque où, interminablement, tombait la neige, où le niveau des océans baissait — dans certains cas de cent soixante-dix mètres —, où des terres apparaissaient et des montagnes disparaissaient sous les calottes glaciaires et où, çà et là, la croûte terrestre s'effondrait : les hordes des premiers hommes marchaient alors droit devant elles, chassées du monde opulent et généreux où elles avaient toujours vécu.

Ce n'étaient même pas encore les Néandertaliens, car cela se passait il y a deux cent mille ans — et cela dura environ soixante-quinze mille ans, au cours desquels la malédiction poursuivit les créatures et les contraignit à se développer. À cette glaciation, succéda une période de réchauffement, qui dura quelque cinquante mille ans et que suivit, il y a soixante-quinze mille ans, une nouvelle glaciation, de quarante mille ans encore. Aiguillonnés à leur tour par la malédiction qui les chassait de leurs régions paradisiaques, les Néandertaliens, cette fois, émigrèrent dans des pays dédaignés par leurs ancêtres, qui s'étaient confinés en Europe. Ainsi gagnèrent-ils l'Afrique et le cœur de l'Asie.

Toujours, et de plus en plus précise, se retrouve cette image de l'homme chassé de lieux enchanteurs et devant, pour survivre, s'adapter aux conditions d'une Nature sans merci, imposées par le ciel sous cette forme de tempêtes de neige où la Terre semble mourir et où tout disparaît. Quel plus grand châtement imaginer que cette blanche apocalypse ? La faute a dû être bien grande, dont nul ne sait pourtant ce qu'elle a été, pour qu'il fût infligé, anéantissant tout dans son silence et son gel.

Mais sous cette Terre assassinée, dans ses flancs ensevelis sous les glaces, a grandi l'embryon d'un nouveau monde. Et au moment du Dégel, dans l'hymne de la Terre délivrée, au cœur des forêts ressuscitées, parmi l'herbe reverdie, dans le paradis restitué, l'homme a découvert en lui de nouveaux yeux qu'avait ouverts la rigueur du « châtement » et de nouveaux pouvoirs qui s'étaient alors développés : il pouvait parler, il pouvait sentir couler le Temps comme l'eau des glaciers qui fondaient

autour de lui, il pouvait deviner l'Espace cosmique que lui révélait le ciel dénudé de ses nuages de neige et, peut-être, de ses nues de poussières cosmiques que certains croient être à l'origine des glaciations.

Et du dedans, parce qu'il avait tant lutté contre elle afin de ne pas disparaître, il pouvait reconnaître la Mort, comparer le gel silencieux où elle immobilisait le corps des vivants à celui qui avait régné sur la Terre et qu'il avait fallu traverser pour être sauvé. Alors, il pouvait peut-être imaginer pour le défunt une autre vie en une région plus clémente, semblable à celle, giboyeuse et fleurie, qu'il avait atteinte à force d'épreuves, et il pouvait croire en Dieu.

Les quatre découvertes sont liées et figurent les attributs spécifiques de l'homme : le langage cohérent [1], le sens de l'Espace et du Temps, le sens de la Mort, le sens de Dieu.

Interdépendants, ils se contiennent même réciproquement. Mais le sens de Dieu est sans doute ce que l'esprit moderne, abusé par l'idée qu'il se fait des religions, a le plus de mal à accepter. Or, il n'est pas question d'évoquer les églises, leurs erreurs et leurs gloires. Il s'agit d'un mouvement où l'être reconnaît l'existence de ce qui n'est ni lui ni le monde — et à quoi le religieux peut donner un nom et l'athée un autre nom sans que ni l'un ni l'autre l'aient défini, sans qu'ils parviennent à s'en rapprocher ou à le nier. Tout ce que l'on peut dire, en effet, n'empêche Dieu ni d'exister ni d'être différent de ce qu'imagine le croyant.

Car il s'agit en réalité de dimensions, ainsi que le suggèrent les autres découvertes de cette ère lointaine

1 De nombreux paléontologues considèrent que le langage daterait de l'homme de Neandertal et, à l'appui de leur théorie, font valoir sa dextralité : d'après le sens des stries laissées dans l'émail des dents par des couteaux de pierre ayant pu servir, comme chez les Esquimaux, à couper la viande déjà partiellement mise en bouche, on a pu établir, en effet, qu'il préférerait se servir de sa main droite — ce qui est le propre de l'homme, toutes les autres espèces utilisant indifféremment les deux. D'autre part, il est possible que l'évolution de la voûte arquée du pharynx ait affecté la structure globale du cerveau humain. La formation d'un pharynx susceptible de produire toute la gamme des sons émis par l'homme actuel se serait produite il y a environ soixante mille ans, à l'époque dont datent les premières tombes connues. De récentes observations ont, par ailleurs, permis d'établir que l'homme de Tautavel, il y a quatre cent mille ans, était déjà capable d'un langage articulé. Une petite saillie de l'encéphale au niveau de la tempe gauche trahissant l'existence de la zone de Broca, motrice du langage, a mis les chercheurs sur la piste. L'étude de son tractus vocal a révélé qu'il était, comme l'homme de Neandertal, incapable de prononcer les voyelles a, i et u, tandis que le relief interne et osseux de sa mâchoire lui interdisait les consonnes k, g, s, z, j et ch. Il va de soi que l'émission de sons variés n'est pas nécessairement le signe d'un langage intelligent. De même qu'avant de pouvoir s'exprimer le petit enfant passe toute une période à former des sons qui n'ont aucun sens, de même est-il probable que le langage de l'homme de Tautavel n'était que phonique et non pas signifiant. De surcroît, il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui l'enfant reproduit les sons qu'on lui enseigne et reçoit donc son langage surtout de l'extérieur, alors que, dans le cas des premiers hommes, le langage s'est lentement manifesté de l'intérieur : il a fallu tout créer, et l'on se doute que cela a pu prendre des dizaines de milliers d'années pour arriver au stade visionnaire des Néandertaliens capables de nommer la Mort.

où la pensée a vu le jour. Tout comme ce qui, à nos yeux, donne apparence à l'Espace et tout comme le Temps, Dieu est une dimension de l'univers. Ce qu'aujourd'hui nous appelons Dieu est le visage sans traits de l'univers — ou l'univers est, avec ses traits innombrables, le visage de Dieu.

Dès lors, la conquête de l'Espace à laquelle œuvre aujourd'hui notre fougue, et qui ne peut se faire que le Temps ne soit lui-même conquis, correspondrait fatalement à une conquête de la Mort, laquelle équivaldrait pour sa part à une découverte, en nous, d'une Divinité dont nul, parmi nous, ne se doute.

Jusqu'au bout, doivent être unis en un faisceau les fils de notre destinée. Liés tandis que faisaient rage les ouragans de neige, il y a des dizaines de milliers d'années, rien n'est encore parvenu à les séparer. Nécessairement la maîtrise de l'un nous accordera celle des autres. Ce qui a permis que survivent, dans les toundras européennes ou au seuil des jungles africaines, des troupeaux effarés d'hommes archaïques, de petits clans de cannibales écrasés par la toute-puissance des éléments, ce qui leur a donné, physiquement et psychologiquement, les moyens de s'élever au-dessus de la Nature ordinaire, cela est aujourd'hui en nous, en cet archéoconscient évoqué tout à l'heure, et, à notre insu même, cela doit nous guider vers d'imprévisibles issues.

Nous croyons volontiers que, jamais, la vie sur la Terre ne fut plus menacée qu'à notre époque d'armement nucléaire. Or, elle le fut autrefois au moins autant, sinon, peut-être, davantage : lors de ces formidables glaciations qui, pendant des dizaines de millénaires, ont fait périr les créatures.

De cette ordalie, nous sommes nés, fils de la douleur de vivre et voulant la douceur d'exister. Nous sommes les fils de ceux qui, ayant remporté la science de dimensions jamais perçues auparavant, le prouvaient par ces fosses creusées à coups de silex pour y déposer, dans l'attitude de l'enfant non né encore, le cadavre replié des êtres à qui un nouveau regard avait été donné.

Nulle révolution, depuis, n'a été plus grande que celle-là, qui consistait à coucher les morts dans l'argile. Nul enseignement spirituel n'a davantage ouvert les portes de la conscience que cette intrusion irréversible d'une autre manière de sentir la réalité. Au bord de ces tombes où le défunt va pour jamais s'enfoncer et déployer les racines du sacré, dans cette acceptation de l'immobilité de la Mort, le Temps s'est mis en marche, qu'après bien des cycles, propulsant des vivants dans le ciel, nous rêvons aujourd'hui d'arrêter à son tour, ou bien de dépasser.

4. Le cosmos immortel

À chaque étape de l'évolution, correspond la découverte, au même endroit, sur la même Terre, d'un royaume tout à fait différent, régi par de tout autres lois, cependant que le cosmos, alentour, demeure identique, croyons-nous.

Mais pouvons-nous affirmer que lui-même ne se modifie pas, que ne sont pas évanescents les structures que nous lui connaissons aujourd'hui et qu'inlassablement recense notre fièvre de savoir ? Qui nous dit que cette apparence, pourtant hermétique, des choses matérielles n'est pas un masque, un simple vêtement, ou la page qu'il faudra un jour tourner d'un livre où est depuis toujours décrite l'aventure où nous semblons nous lancer à l'aveuglette et dont, toutefois, le but est d'avance atteint ?

Qui nous dit qu'un changement se produisant en nous demain nous ne verrons pas du même coup l'univers changer sous nos yeux extatiques, tandis qu'autour de nous ceux que n'aura pas touchés la métamorphose continueront de le voir comme nous le voyons aujourd'hui ?

Ainsi les choses se sont-elles produites hier. Le passage de l'absence de Temps, d'Espace cosmique, de Mort, de Dieu à leur hantise, à leur omniprésence irrécusable et dont l'esprit humain parvient cependant à douter, ce passage de l'intemporel au temporel n'a apposé son sceau que sur ceux-là qui l'avaient accompli. Les autres sont morts dans les toundras glacées ou dans les savanes brûlantes, ou bien ils se sont accommodés des conditions imposées sans connaître de mutations : ils sont restés en arrière, dans leur animalité, n'ont pas quitté leur Éden enseveli sous les neiges d'Europe ou desséché par le soleil africain.

Pour eux, toujours pas de ces dimensions où nous évoluons, pas de Temps dont éprouver la fuite ni d'Espace dont interroger la splendeur, pas de Mort dont affronter à chaque pas l'inexorable mépris ni de Dieu dont s'enivrer, se consoler ou s'irriter — rien que la Vie, son instinct sans yeux et néanmoins si sûr, son élan irréfléchi et néanmoins sagace, sa force dormante et néanmoins si prompte. La Nature en soi, dirions-nous, la voyant par nos sens humains et ne nous doutant pas qu'en soi, justement, elle peut être différente.

Il nous semble d'ailleurs que, pour entrer dans le Temps, il nous a fallu quitter la Nature, qu'à compter de ce moment où, la Mort devenant sacrée, nous avons, dans des corps néandertaliens, commencé de sentir passer le flux des choses, se dérouler les phases de notre vie, alors qu'elles étaient toutes situées jusque-là dans un présent nébuleux, nous nous sommes dépris de la Nature et l'avons même trahie.

L'enchaînement psychologique des événements remplaçant leur immédiateté physique s'est peu à peu traduit par l'impression d'une responsabilité, d'une part que nous prendrions aux actes commis, à travers nous, par la Nature, d'un principe de causalité, d'un sens du péché — car la perception du Temps implique le sens du péché dans la mesure où l'esprit voit soudain les faits de la vie selon une ordonnance particulière, où l'un paraît mener fatalement à l'autre, où celui-ci semble être la conséquence inévitable de celui-là.

Le sens du péché n'a, en effet, rien à voir avec la morale. Quiconque vit dans la conscience de l'écoulement du Temps ne peut y échapper. Depuis soixante mille ans, cette impression qu'une chose entraîne une autre a été transformée en impératif de la vie humaine, qu'elle soit laïque ou religieuse, mais essentiellement elle est liée à un simple fonctionnement de nos sens physiques.

De même Dieu n'a-t-il rien à voir avec les églises où, pourtant, on l'enferme et l'adore. Ce que nous appelons Dieu est également lié à la perception du Temps. Tout ce qui vit en dehors de cette vision linéaire du monde est incapable de se figurer Dieu, cause et aboutissement du monde et de chaque forme de vie dans le monde.

Mais d'un autre côté, pour celui qui a dépassé la conscience temporelle, Dieu ne ressemble à rien de ce que nous pouvons concevoir, car il équivaut à une perception spontanée de l'Éternité. Éternel, c'est-à-dire existant dans une simultanéité de tous les instants et de tous les espaces possibles, il existe aussi sans avoir jamais commencé et sans devoir finir jamais.

Pour la conscience qui, affranchie du mode temporel, découvre cet absolu de l'Être, le principe de causalité s'annule de soi-même. Il ne peut être question de se plier encore au sens du Bien et du Mal. Tout est d'avance et à jamais accompli. Intérieurement, l'architecture édifiée par les millénaires s'est lézardée et, à la longue, s'écroule et disparaît. L'innocence est reconquise — ou plutôt l'état sans péché, qui se conquiert en échappant à l'emprise du Temps, est révélé. Il n'est pas retour en arrière, à un Éden préhistorique, à une idiotie pré-humaine, mais découverte, par-delà toute morale, tout dogme, toute confession, d'une inévitable transcendance de l'humanité.

Si une mutation doit un jour se produire, elle ne peut aller que dans ce sens, que nous libérer de la condition temporelle et nous faire naître hors de la sphère de la causalité.

Peut-être d'autres pouvoirs nous seront-ils auparavant donnés, analogues à ceux qui jalonnèrent le chemin autrefois tracé jusqu'à nous et dont l'homme de Neandertal fut peu à peu le réceptacle. Mais de même qu'avec nos symphonies, nos équations, nos pyramides et nos fusées nous sommes le résultat prodigieux de ce cannibale, de même notre aboutissement est-il dans une race pour laquelle, tout naturellement, la Mort n'existera plus, en tout cas au sens où nous l'entendons, et pour laquelle la durée ne sera pas persistance dans l'écoulement, mais présence essentielle et toujours identique bien que toujours nouvelle.

L'Espace ne pourra dès lors nous apparaître que sous un aspect entièrement différent, et c'est que nous en aurons saisi une autre dimension, aujourd'hui insoupçonnable bien qu'elle existe déjà. Cette dimension s'étant fait jour en nous, il nous sera possible d'y vivre, de la reconnaître hors de nous — ou plutôt cette dimension fera peut-être qu'il n'y aura plus de dedans et de dehors, plus rien qui nous sépare du reste des choses et que chacun de nous sera en soi l'univers. Il va sans dire que cet univers-là ne ressemblera guère à celui que nous voyons aujourd'hui.

Chimère ? Sans doute. Mais quelle chimère n'aurait-ce pas été, il y a cent mille ans, d'imaginer qu'un jour une créature percevrait le Temps, sonderait les profondeurs sidérales, s'insurgerait contre la Mort et adorerait l'Invisible ? Que tout serait gouverné par une loi reliant la cause à l'effet ? Stigmatisé par l'obsession, profane ou sacrée, du péché, de son châtement physique ou spirituel, et de la rétribution, temporaire ou éternelle, des actes vertueux ? Quelle chimère n'aurait-ce pas été de rêver au sac et au ressac de foules immenses se hâtant vers des usines ou des lieux de plaisir et de nations entières se massacrant au nom d'idéaux peut-être plus complémentaires que contradictoires ?

Quelle risible chimère, en effet, de présager les Néandertaliens accomplissant leurs rites et de voir naître, des cadavres qu'ils ensevelissaient, l'enfilade des civilisations qui se sont succédé au cours de

notre déploiement ! Quelle songerie grotesque de contempler dans leur avenir les ziggourats de Babylone et les sphinges d'Égypte, la muraille de Chine et les rampes de lancement de cap Canaveral ! Et que le Christ, Napoléon ou Léonard de Vinci doivent être leurs descendants, que des arts et des techniques encore à venir doivent prendre en eux leur source, quelle dérisoire ineptie !

Est-ce de ces hommes en deçà de l'Histoire que serait issue notre Histoire si riche et si complexe ? Du plan obtus de leurs jours, le florilège de nos dons ? Ces ancêtres inopportuns nous font crier au scandale ou au sacrilège, s'ils ne nous plongent dans l'émerveillement. Nous n'aimons guère que de si proches parents soient si peu glorieux, quand, au contraire, nous devrions reconnaître en eux ce qui nous est le plus essentiel.

Les mains qui taillaient les silex en outils moustériens étaient semblables aux nôtres, les yeux qui guettaient l'aurochs ou le rhinocéros laineux étaient comme nos yeux, les esprits qui imaginèrent d'ensevelir les morts étaient peut-être ceux d'anthropophages qui nous épouvanteraient (bien que nous ayons crucifié Jésus, jeté Mozart à la fosse commune et exterminé des millions de Juifs), mais ces esprits-là étaient frères des nôtres. Alors qu'avant l'homme de Neandertal, même s'il y avait des mains pour tailler les pierres (selon le style acheuléen) et des yeux pour guetter le gibier, l'esprit ne percevait pas ce qui est notre élément psychologique naturel.

À cette époque où aucune créature ne s'interrogeait sur la Mort et n'avait besoin d'idolâtrer l'Inconnu, ne sentait le fleuve des âges s'écouler sans trêve et le jardin du cosmos s'épanouir au cœur de la nuit, la chimère aurait été la plus grotesque et la plus improbable, il aurait vraiment été aberrant de conjecturer tout ce qui occupe à présent notre pensée quotidienne. Aussi aberrant que de prophétiser aujourd'hui celui qui nous succédera. Annoncer les dimensions et les abstractions où nous vivons aurait suscité la même incompréhension, peut-être, que d'augurer à présent la métamorphose de l'homme et de l'univers en une réalité différente.

Et pourtant, il y a eu Neandertal, ce passage effrayant, long de milliers d'années, ce rampement obscur jusqu'à l'intelligence, ce péché originel qui a bouleversé l'ordre, l'apparence, le rythme de la Nature et dont, peu à peu, nous sommes nés. De même est-il donc possible qu'en ce moment précis nous cheminions vers une tout autre vision du monde où, pour l'être que nous deviendrons, rien n'existera plus de ce que nous connaissons.

Le mouvement qui doit nous transformer sera aussi naturel que celui qui changea hier les néandertaliens en cette race de misère et d'espoir à laquelle nous sommes si fiers d'appartenir. Aussi complexe et naturel et aussi indépendant de notre volonté, il nous façonnera sans doute petit à petit, dissolvant l'une après l'autre les ombres intérieures qui nous empêchent de voir, éclairant de leurs nouvelles le visage des êtres et des choses, leur donnant une autre apparence et un sens différent, les unissant à nous par des rapports aujourd'hui insoupçonnés.

La Nature qui a enfanté l'homme en l'extirpant patiemment de carcasses non humaines peut bien ciseler en nous la silhouette solaire d'un être qui dépasse d'emblée tout ce que nous sommes et savons. Mais notre Histoire, alors ? Jetés au rebut, nos millénaires de peines innombrables et de maigres consolations ? Tenus pour rien, nos efforts, nos échecs et nos victoires ? Et l'amour que, parfois, nous avons éprouvé les uns pour les autres, cela serait brusquement aussi pitoyable et vain que les coutumes des hommes des cavernes ? Le Bouddha, soudain, ne vaudrait pas mieux qu'un chaman préhistorique ? Un poème de Tagore pas davantage qu'un cri lancé dans les étendues gelées ? Et nos lèvres baisant des lèvres aimées

s'évanouiraient à jamais de la mémoire terrestre ? La fièvre de nos corps enlacés disparaîtrait dans l'oubli ? Il y aurait autre chose de plus beau, de plus grand, de plus fort, de plus lumineux ? Des béatitudes plus intenses ? Une vie plus totalement vivante ?

Est-ce donc cela qui nous attend : de toute façon, notre disparition ? De toute façon, la Mort ? Individuellement et comme race ? Nous avons appris à reconnaître notre propre mort, sur le plan personnel, et à envisager la fin de notre espèce. Mais voici qu'une prémonition s'empare de nous et nous fait entrevoir d'autres lendemains pour la Terre, l'aurore d'une autre race à laquelle nous n'aurons servi que de marchepied et qui, peut-être, nous oubliera comme nous avons oublié Neandertal et Cro-Magnon. Et cette fin-là nous apparaît la pire.

Suivant que nous croyons ou non à la réincarnation, l'annonce aboutit, en fait, à une vanité irrémédiable ou à une espérance sans pareille. Si nous n'y croyons pas, tout nous est retiré, jusqu'au désir de perdurer dans la mémoire des hommes futurs. Si nous y croyons, c'est à nous directement qu'au contraire s'adresse la prophétie. Et c'est nous-mêmes, personnellement, qui devons devenir ces êtres de lumière dont l'esquisse ensorcelle déjà notre pensée.

Or, précisément, si ces êtres doivent vivre dans une dimension qui dépasse le Temps et la Mort, s'ils doivent exister dans le plan de l'Éternel et de l'Immortel, être éternels eux-mêmes, ne faut-il pas qu'ils existent dès avant que nous n'atteignons à ce plan ? S'ils doivent être immortels, ne faut-il pas que, dès à présent, ils échappent à la Mort, qu'en ce moment précis ils la traversent ainsi qu'une frontière diaphane où, régulièrement, ils se dévêtent de leurs visages et de leurs noms ? Ne faut-il pas que, depuis toujours, ils ne cessent de prendre un corps après l'autre — de se réincarner ? Ne faut-il pas qu'ils n'aient jamais cessé d'être, d'une manière ou d'une autre ? Ne faut-il pas qu'ils existent au gré des mutations et dès avant l'apparition du monde ? Ne faut-il pas qu'ils précèdent le Temps, s'ils doivent le dépasser ?

Pour être immortel, en effet, ne faut-il pas ne pas être né ?

Jusqu'à présent, était seule envisagée l'immortalité de l'âme, qu'au prix d'une catharsis inflexible on pouvait savourer en une illumination suprême, découvrant alors qu'immortelle l'âme était fatalement innascible, qu'éternelle elle était nécessairement infinie — qu'elle était Dieu.

Tel était le but des disciplines yogiques. Mais on ne visait qu'un état immatériel. Il n'était pas question d'immortalité physique, bien que le taoïsme et la kabbale en aient fait l'un des objets majeurs de leur quête. Qu'était cependant la pérennité du corps à laquelle, dans leur cas, on espérait atteindre ? Quelle individualité voulait-on préserver dans les siècles des siècles ? Voulait-on être à jamais le même homme et ne posséder à jamais qu'un savoir, un bonheur et des pouvoirs humains ? Se survivre sans fin grâce à quelque jouvence ? Piètre conception de l'éternité, de son caractère non humain, de son infinitude, de cette dimension qu'elle représente et qui pulvérise toutes les autres.

Lorsque, dans sa conscience, l'homme dépasse la sphère du Temps où nous nous mouvons d'habitude, tout ce qu'il tient pour sien se volatilise obligatoirement. Son corps, ses sentiments, sa pensée se détachent de lui, ne le concernent plus. Il est mort à lui-même et, dès lors, il est immortel. Son individualité se dissolvant, il devient universel et même il transcende l'univers, il est l'au-delà de lumière que notre langue est impuissante à nommer. Il se connaît Dieu et sait que tout est Dieu, que tout est sans début et sans fin, sans cause et sans résultat, sans origine ni destination, parce que, depuis

toujours et à jamais, tout, sans la moindre exception, existe en cet état immuable et parfait.

Ainsi parlent les sages dont on dit qu'ils ont eu la vision de Dieu — qui, pour eux, n'est pas ce que nous appelons Dieu, en sorte qu'il leur arrive d'affirmer qu'il n'existe pas.

Rien de commun, donc, avec l'immortalité que l'on poursuivrait pour conserver, par magie, l'illusion de cette personnalité enchaînée à l'ignorance. On ne peut vendre son âme ni au diable ni à Dieu pour se connaître éternel. Dieu lui-même est lié à nos conceptions temporelles, et c'est à ces conceptions que, fatalement, on a affaire. Rien n'est d'ailleurs plus trompeur que ce mot de Dieu, dont on a fait, au cours des millénaires, le parangon de toutes sortes de vertus opposées, que l'on a craint ou adoré comme le Père, le Maître, le Juge, la Mère, l'Amant, le Frère, l'Enfant, toutes choses qui appartiennent en propre à l'esprit humain et ne le dépassent pas.

Mais que serait un Dieu qui ne dépasse pas absolument tout ce que l'homme peut concevoir ? Un Dieu qui ne serait pas une dimension inconnue de l'existence universelle ? Que serait un Dieu moral, tabellion de nos erreurs et, par là même, enfermé, comme nous, dans le principe de causalité, dans la sphère du Temps ?

Si Dieu existe, il ne peut qu'être étranger aux religions, quelles qu'elles soient. Ou plutôt, puisque quelque chose existe par-delà toute expression, que la science ne cesse de frôler et dont certains mystiques font l'expérience, cette chose ne peut pas plus se transmettre dans une formule mathématique que dans un mantra. Tout au plus la formule et le mantra peuvent-ils en suggérer l'existence. Mais nul ne peut comprendre la nature de Dieu qui ne devienne Dieu d'abord. Sans identification, il n'est pas de connaissance réelle. Même en notre étude des phénomènes de la Nature, nous ne parvenons qu'à un savoir hésitant et fragmentaire, faute de nous dépouiller de nous-mêmes pour être ce que nous étudions.

Dimension encore invécue de l'univers, plan aspatial et supratemporel, état immuable de la réalité, sans explication ni raison d'être, Dieu peut être tout cela, et l'est effectivement pour le voyant dont l'âme s'est dissoute en lui lors d'une extase qui, en temps humain, n'a peut-être duré qu'un instant, mais contenait intégralement l'Éternité — car l'Éternité ne peut se diviser : de même que chaque point de l'infini est en soi l'infini, porte en soi la qualité de l'infini, de même la moindre fraction de ce qui est pour nous le Temps la contient-il tout entière, est-il en soi-même éternel.

Or, tel est l'état de conscience qui correspond à l'immortalité et auquel l'évolution nous conduit lentement depuis les cavernes de la Préhistoire et les tombes de Neandertal en nous faisant franchir des gouffres et traverser des temples dont aucun, finalement, ne nous retient ni ne nous engloutit.

C'est à établir une telle perception naturelle qu'œuvre en nous le mouvement de la Vie. De l'indifférence au Temps à son dépassement, de la découverte de la causalité et de son rigoureux triomphe dans les codes sociaux et religieux à sa transcendance en un état qui dépasse le Bien et le Mal, de la conscience de la Mort à la conscience de l'Immortalité, la Nature ne fait que nous sculpter de plus en plus précisément, que parachever, au creuset de la souffrance, la magique effigie de l'Invisible incarné.

Un jour, dont nul ne peut évaluer la date, Dieu aura notre visage — ou nous serons le visage de Dieu, voyant alors l'univers ainsi que notre propre corps, ne connaissant plus la distance ni le moment, rien de ce qui sépare ou rapproche, ayant tout, étant tout en une inviolable immédiateté.

Pourquoi non, puisque c'est là ce que, de tout son être, peut voir et vivre celui qui connaît Dieu ? Pourquoi serait-il un anormal dans la Nature, plutôt qu'un messenger qui, dans les Écritures que nous vénérons, témoigne justement de ce qu'il a vu ? Cette dimension grandit en nous sans que nous le sachions. Depuis le tout début, elle ne cesse de grandir. Elle a germé en les êtres qui nous ont précédés. Et en nous, elle prolifère, cette dimension que nous appelons Dieu et qui est une autre façon de voir le monde et d'y exister.

D'un corps à l'autre, depuis l'aube des choses, elle précise notre figure définitivement, augmentant ceci et rejetant cela, d'une vie à l'autre jouant avec nos os et avec notre chair afin d'y loger l'appareil de plus en plus complexe de nos perceptions. Et d'un corps à l'autre, de vie en vie, c'est nous-mêmes et tous ceux dont le mouvement nous porte et que nous entraînon dans le nôtre, c'est nous qu'elle ne cesse ainsi de modeler.

Nous qui, demain — dans combien de siècles au juste ? peu importe —, serons les êtres lumineux qui doivent vivre physiquement en la dimension de l'Éternité, c'est nous qui, hier, étions les êtres insensibles au Temps, nous qui, médusés, grognions dans les ravins enténébrés de la Vie, nous qui, il y a deux millions d'années, fabriquions à coups de pierre furieux et maladroits les tout premiers outils, nous qui, il y a huit cent mille ans, apprivoisions le feu, nous qui, pendant le grand Âge de Glace, nous ingéniant à survivre, sommes brusquement devenus intelligents, nous qui, alors, avons pour la première fois creusé des fosses pour enfouir nos morts.

Faut-il, dans un sens ou un autre, continuer la liste ? Remonter plus haut ? Nous rapprocher, au contraire, de l'heure de notre cycle ? Si la réincarnation a un sens, elle ne peut être que ce pèlerinage d'une forme physique moins élaborée à une autre plus développée, plus consciente et plus subtile. Elle ne peut être que cet aveugle cheminement jadis entrepris et qui nous a menés, au gré des métamorphoses, jusqu'à la nef de notre corps actuel, et qui se poursuit encore et se fait plus clair, plus impératif, plus enchanteur et plus aventureux [1].

Entrepris par qui, ce voyage ? Par qui, sinon par celui-là même que, demain, nous devons être et qui dépasse le Temps, se trouve donc au début, au milieu, à la fin et unit toutes les phases en un perpétuel Présent ?

1 Citer tout ce qui a été écrit sur la réincarnation, sujet tabou et souvent déconsidéré en Occident, est bien entendu impossible. Le mythe d'Er, dans *La République*, de Platon, suffira-t-il ? Ou l'autorité de Tolstoï ? « Tout comme nous vivons des milliers de rêves en notre vie présente, écrit-il, de même celle-ci n'en est qu'une parmi des milliers. [...] Notre vie n'est qu'un des rêves d'une vie plus réelle, et il en sera à jamais ainsi, jusqu'à ce que nous atteignons la toute dernière, la véritable, la vie divine. » Sur le sens de la réincarnation, peu de textes sont aussi clairs que ce poème soufi : Quand j'étais pierre, je suis mort et je suis devenu plante ; Quand j'étais plante, je suis mort et je suis parvenu au rang d'animal ; Quand j'étais animal, je suis mort et j'ai atteint l'état d'homme ; Pourquoi aurais-je peur ? Quand ai-je perdu quelque chose en mourant ? Sri Aurobindo, enfin, expose de façon exhaustive, dans *La Vie divine* et dans *Renaissance et karma*, la nécessité et le processus de ce qu'il appelle renaissance.

Les yeux bandés, nous avançons, découvrant, d'âge en âge, un royaume peint sur l'envers de nos paupières. Parfois, le paysage s'écaille et laisse entrevoir autre chose, qui nous semble plus vrai. Pressant le pas, nous continuons d'avancer, mais sans au juste savoir où nous mène notre divine errance, ni même si elle a un but et si tout cela — l'univers et son développement et notre présence qui se développe en lui — a le moindre sens, remplit le moindre dessein. Mais il nous semble que, s'il n'y a pas de mobile à notre existence, il ne peut y en avoir non plus à celle des millions de galaxies qui nous entourent de leurs milliards de soleils.

En revanche, si nous trouvons un sens à notre vie, il se communique aussitôt à l'immensité cosmique, car il n'est pas possible que ce qui élucide notre présence n'éclaire pas du même coup ce en quoi elle s'inscrit. D'ailleurs, la Science moderne ne cesse d'aller dans cette direction, considérant que l'univers existe pour que quelque chose en prenne conscience, qu'il y a, dès l'origine, un plan que suit l'Énergie dans l'organisation des choses, que, dès avant le Big Bang, la Matière est en quelque sorte programmée pour donner forme à ce qui sera capable de la contempler ou de l'analyser et, peut-être alors, d'en franchir l'apparence. Darwinisme sidéral qui peut nous conduire à bien des découvertes.

Et peut-être faut-il, en effet, appliquer les lois de l'évolution à ce grouillement stellaire qui fait fleurir l'or au-dessus de nos têtes. Peut-être faut-il s'en servir non à titre d'analogie, mais comme d'un processus unique et partout semblable à travers l'infinité du monde. Peut-être faut-il alors savoir déchiffrer en nous-mêmes l'histoire du cosmos, perçu différemment par des espèces différentes, selon des longueurs d'ondes différentes, qu'elles soient lumineuses ou sonores ou autres, selon des forces gravifiques différentes qui, fatalement, orchestrent différemment les formes de la vie.

Notre siècle, en s'ouvrant à la relativité, à la notion d'incertitude, à la mécanique quantique, à la double nature de la lumière et aux trous noirs, n'a fait que jeter les bases d'une Science dont nous ne pouvons encore supputer les implications, mais qui, d'ores et déjà, nous détache de ce qui fut jadis acquis par une lente mutation chez les hominiens : le Temps, l'Espace, peut-être la Mort. Peut-être Dieu, aussi.

Comme un vaisseau de plus en plus sûr de sa route, la Science s'enfonce dans un avenir où la Matière du monde — et donc de notre être — est sans cesse moins concrète. Et dressant la carte du voyage, les savants jouent sur le papier avec le probable, le plausible et l'impossible jusqu'à ce que, de tant de calculs, sourde la lumière d'une nouvelle loi où l'univers puisse être différemment capté par la pensée — avant d'être vécu autrement par l'être tout entier.

D'une certaine manière, il semble vraiment que nous soyons à la veille d'une révolution aussi formidable que celle où se fit la naissance du Temps sur la Terre, qui fut aussi naissance de l'Espace, de la Mort et de Dieu. De plus en plus, les physiciens parlent de quantités qui ne sont ni l'Espace ni le Temps, mais qui existent, auxquelles aboutissent inéluctablement leurs investigations et que l'esprit humain ne peut appréhender qu'en s'annihilant, pour ainsi dire.

De même, autrefois, une autre forme d'intelligence que la nôtre — une intelligence non intellectuelle — a-t-elle dû se plier à ce qui l'envahissait, s'annuler dans la pensée qui la remodelait, la rendant plus souple et plus capable. Inventer le Temps, hier — et demain, l'Éternité —, tel semble être le but que poursuit la Nature, l'étape déjà franchie et celle qu'elle veut nous faire atteindre.

Et si, en notre destinée, se lit le destin du cosmos, si les lois de l'évolution qui s'appliquent à nous

valent aussi pour le cosmos, alors tel est également le but qu'elle veut atteindre à une plus vaste échelle : un cosmos éternel — qui n'aurait jamais commencé ni ne devrait jamais finir ; faut-il s'interdire d'y songer, refuser l'hypothèse, la juger plus chimérique qu'aucune autre ?

Et cependant, si un être, un jour, doit devenir matériellement immortel, où le pourrait-il ailleurs qu'en un univers matériel transposé dans l'Éternité ?

Dès lors, il nous faut consentir à l'ultime évidence : ce cosmos où nous vivons, que nous explorons, dont nous cherchons à nous emparer n'est qu'une image de quelque chose que nous n'avons pas encore les moyens de connaître et dont, cependant, nous ne cessons de nous rapprocher.

Notre aspiration à l'immortalité, ce rêve qui nous berce, et qui ne se formerait même pas s'il ne correspondait à quelque chose en nous, en notre constitution, n'a de sens que si le monde doit lui-même devenir immortel, puisque l'on ne peut être immortel que dans un lieu d'immortalité — dans un lieu qui échappe au Temps, se perçoit sans début et sans fin et, pourtant, est intégral, un lieu a-local, aussi, qu'aucune limite ne peut situer ni circonscrire, un lieu où la naissance n'existe pas plus que la Mort et où, par conséquent, nous devons déjà nous trouver en ce moment précis sans le savoir.

Est-ce le Royaume de Dieu dont parlent les Juifs et les chrétiens ? Peut-être, bien qu'il ne soit pas indispensable de croire en Dieu pour le voir et y accéder. En fait, il s'agit uniquement d'une perception du monde et de soi, qui nous fait pareils à des dieux, pareils à Dieu lui-même, ou mieux nous rend la mémoire de notre vraie nature et de la vérité du monde.

C'est vers l'absence d'Espace et de Temps que nous nous acheminons, vers un état de notre être dont rien ne peut encore nous donner l'idée, qu'aucune de nos réalisations actuelles ne saurait préfigurer davantage qu'hier aucun silex acheuléen n'aurait laissé prévoir qu'un silex mieux taillé appartiendrait plus tard à une race qui croirait à l'au-delà et pour laquelle se seraient ouvertes les portes de l'Espace et du Temps afin d'enfanter, plus encore, notre sublime et si fragile espèce.

Que ce que nous appelons l'Espace et le Temps ait existé avant que, sur Terre, nulle conscience n'ait eu les moyens de s'en apercevoir, nous n'en saurions douter. Pourquoi douterions-nous qu'existe autre chose, qui les dépasse, avant qu'aucune conscience terrestre ne soit à même de s'en rendre compte ?

Dans l'enchâssement des mondes, il en est un — et peut-être d'autres à sa suite — qu'il nous reste à découvrir. À l'endroit même où nous nous trouvons, où nous pensons, sentons, existons et qui, pour chaque autre espèce, nous l'avons vu, revêt un autre aspect, est d'avance situé le plan de notre transcendance, où tout ce que nous connaissons aujourd'hui apparaît différemment, où la Matière est autre, et autre l'univers galactique, où la distance ne joue ni dans l'Espace ni dans le Temps, où tout est immédiat, constant et neuf.

La physique théorique peut nous en faire rêver parfois et même entrebâiller l'huis du futur. Mais alors, ce n'est que notre pensée la plus subtile qui parvient à se hisser vers ces cimes à l'air raréfié. Tandis que ce qui doit se produire, c'est un changement de nature où, spontanément, nous verrons le monde baigner dans cette lumière qui, pour le moment, à notre insu, le baigne déjà et depuis toujours.

Il est possible qu'il en soit, parmi nous, qui, pour mieux comprendre, éprouvent le besoin de parler de Dieu, d'utiliser les notions familières de divinité originelle, de paradis perdu et retrouvé, mais c'est

risquer d'enfermer l'avenir dans des notions qui, jadis indispensables à notre développement, ont, au cours des âges, épuisé leur charisme et dans la plupart des pays, ne sont plus que reliques poussiéreuses.

Beaucoup, d'autre part, cherchent une nouvelle morale et voudraient, non sans quelque naïveté, que s'élabore une religion en quelque sorte areligieuse, qui rejetterait toutes les religions existantes.

Mais ce dont il est question est tout autre. Il ne s'agit ni de confirmer ni de réfuter la pensée religieuse. Il s'agit d'entrer dans un autre plan que la Science d'aujourd'hui nous fait au moins autant pressentir que les plus hautes révélations mystiques, qu'elle lave de ses tatouages rituels et de ses ors sacrificiels, sans toutefois réussir à l'élucider davantage.

Du moins le sens du mérite et du démérite cesse-t-il d'y tenir le devant de la scène. Nous ne pénétrons pas dans cet autre univers, ou plutôt nous n'acquerrons pas cette nouvelle conscience de l'univers en récompense de nos bonnes actions, mais parce qu'en nous l'évolution sera arrivée au point où le passage sera devenu possible. Et ceux qui seront « rejetés dans les ténèbres extérieures [1] » ne seront pas damnés pour autant. Ils continueront d'évoluer jusqu'au moment où ils atteindront à leur tour le seuil où, victorieux de l'Espace et du Temps, du Bien et du Mal, de la Mort et de Dieu, ils découvriront le cosmos immortel.

1 Matthieu, 8, 12.

5. À l'intérieur de Dieu

Ainsi, depuis une époque sans mémoire, avançons-nous vers la cessation du Temps — que nous appelons la fin des temps et prenons pour la fin du monde, alors que c'est l'apparition d'un monde entièrement différent qu'il nous faut envisager.

Tout ce que nous faisons va dans ce sens, et tout ce qui précède nous y menait déjà. Étape après étape, le voyage s'accomplit sans faillir, l'odyssée de ce Dieu que nous ne saurions imaginer, dont la larve fut portée par des espèces révolues, dont l'embryon ne cesse de grandir en nous, dont l'être va demain se manifester dans le resplendissement de la Matière mise à nu.

L'un après l'autre, les voiles sont tombés, les robes ont été déchirées, les ombres désépaissies, jusqu'à ce que la pierre et la cendre primitives se muent en la peau et la chair de nos corps. Le chemin ne fait pas de doute jusqu'à ces haletants vaisseaux de l'immatériel que la haine et l'amour cinglent furieusement. Depuis la nuit primordiale, où la Vie n'était pas, bien qu'il y eût quelque chose sur cette Terre, bien qu'il y eût le vomissement des laves dans l'irrespirable absence d'air, depuis cette morne grandeur paralysée jusqu'à notre mouvement qui ne finit jamais, c'est le même voyage qui se poursuit et qui, loin de s'interrompre, loin de devoir s'arrêter à nous, tend vers d'invisibles destinations.

S'il est forcément certain que tout ce qui fut avant nous a en nous son couronnement et que tout ce que nous faisons à présent n'est jamais terminé, c'est que, depuis le début, cela doit aller plus loin, vers plus de grandeur, de lumière, de conscience et aussi, tout simplement, vers plus d'être. Ici même et non pas au-delà — ou alors, l'au-delà est une façon d'être ici qui dépasse celle que nous avons actuellement, car il n'est en fait d'au-delà que de nos sens.

Un trajet gigantesque nous sépare des algues unicellulaires dont, pourtant, nous descendons. Par elles, il a fallu passer, il y a trois milliards et demi d'années, puis par toute la flore et la faune sous-marines des commencements de la vie, afin que nous soyons. Et par les thécodontes, ancêtres des dinosaures, il y a trois cents millions d'années, et par les premiers mammifères, il y a deux cents millions d'années, il nous a fallu passer. Une fatalité planétaire, que d'aucuns nomment providence, a façonné la dynastie dont nous sommes les derniers rejetons. À rien de ce qui nous précède, nous ne pouvons échapper, qui forme en nous ce que nous avons nommé archéoconscient. Et l'on dirait vraiment que tout est l'exécution d'une volonté formidable qui utilise les matériaux les plus imprévus et en tire un miracle après l'autre.

Jusqu'à celui-ci que chaque jour renouvelle en nous sans que nous y prenions garde et qui consiste simplement à percevoir l'univers. Ce que cela représente dans l'évolution des choses, dans ce mouvement cosmique commencé bien avant la création de la Terre ou de notre Soleil, dès que la Matière s'est mise à fermenter pour déployer ses racines galactiques et sa floraison d'astres, et s'il doit y avoir encore beaucoup d'autres visions terrestres, beaucoup d'autres formes de conscience, et encore plus colossales, après notre vision du monde et après la manière que nous avons d'y être conscients de nous-mêmes, nous n'en savons rien, ne sachant pas au juste ce qu'est l'univers.

Il faut une fois de plus le souligner : nous y portons des yeux purement humains qui, au fond, ne nous renseignent que sur les mécanismes de nos perceptions, leurs limites et le pouvoir que nous avons quand même de les accroître. Mais qu'est-il exactement ? Et y a-t-il seulement une façon de le considérer qui soit exacte ? Ou bien toutes le sont-elles ? Et le sens si divers que nous en avons ici

vaut-il pour n'importe quel point de l'Espace ? Ou bien, en d'autres coordonnées sidérales, pour d'autres possibles créatures conscientes, revêt-il des traits dont nous ne nous doutons pas ?

Pourquoi l'intelligence se manifesterait-elle toujours de la même façon dans un monde où la diversité est apparemment la règle ? Et comment échapperait-elle aux forces matérielles qui modèlent nécessairement les corps en fonction de la densité tellurique et de la gravitation ? Verrions-nous l'univers comme nous le voyons si la Terre était plus lourde ou plus légère, plus petite ou plus grosse ? Ne serions-nous pas sensibles à autre chose ? Serions-nous seulement apparus, et sous cet aspect que nous avons ?

Tant de causes ont présidé à notre naissance, se sont enchaînées pour qu'aujourd'hui nous les réfléchissions, que force nous est peut-être de consentir, même scientifiquement, à une volonté connaissante qui orchestre la multiplicité cosmique. Mais n'est-ce pas faire encore retour à une idée religieuse du monde et obscurcir à nouveau ce qui vient de s'éclairer ? Ou bien, au contraire, est-ce atteindre à une saisie plus authentique de l'infini ?

À cette notion, il faut ici revenir. Nous faisons toujours de Dieu un Créateur et un Juge. Mais ce qui est éternel et infini possède tout depuis toujours et à jamais, ne peut donc éprouver nul désir de créer quoi que ce soit, ne peut non plus être amené à juger quoi que ce soit. Pour lui, tout est éternellement. Et ce que nous appelons nos erreurs, ce que nos politiques considèrent comme nos crimes, ce que nos églises tiennent pour nos péchés, cela ne saurait l'émouvoir, l'offenser ni causer sa colère. Cela conduit obligatoirement à la prochaine étape de l'évolution terrestre, s'il doit y en avoir une, à la révélation d'une plus vaste conscience de nous-mêmes et de l'univers.

Nos offenses autant que nos hauts faits aboutiront demain à un état plus parfait de notre être. Tout y aura contribué. Tout aura concouru à exhumer des ténèbres le visage de la Divinité. Le Bien comme le Mal, le rire comme les larmes, la souffrance comme le plaisir, le mensonge comme la vérité, la haine comme l'amour et la guerre comme la paix, toutes les dualités de la vie coulée dans le fleuve du Temps auront patiemment érodé le sarcophage où repose, éternel, le secret qui nous meut.

Nécessairement, le sens du Mal s'évanouira, puisque le Temps n'existera plus et que sera perçue la totalité des choses. Ce n'est pas que nos fautes nous seront remises, ce n'est pas que le pardon nous sera consenti, qu'une amnistie générale sera accordée. C'est que, la linéarité du Temps ne jouant plus pour notre conscience, un événement cessera d'en susciter un autre : la causalité ne sera plus ce qui réunit les choses, nous ne jugerons plus en termes de Bien et de Mal, nous ne verrons plus que l'unité, ne vivrons plus que l'intégralité. Nous ne serons plus nous-mêmes au sens où nous le sommes aujourd'hui — séparés du reste et opposés à lui —, nous serons fondus dans le Tout, nous serons tout, et, ayant la conscience de Dieu, nous serons Dieu. Comme lui sans début et sans fin, nous serons comme lui sans cause. Et cela même, qui est la signature de l'Éternité, prouvera notre affranchissement de ce Bien et de ce Mal qui n'existaient pas sur la Terre avant qu'une créature ne s'y avisât du passage du Temps.

De cet état de conscience, l'extase des mystiques donne un aperçu sidérant où est d'un seul coup arraché le voile des perceptions habituelles. À quelque pays, quelque siècle, quelque culture qu'ils appartiennent, l'expérience est identique, même si, par la suite, au moment d'être exprimée, elle se recouvre d'un vocabulaire ethnique particulier et semble se référer au canon d'une Église.

L'expérience peut s'emparer d'un laïc autant que d'un religieux, d'un athée autant que d'un croyant, d'un

réprouvé autant que d'un homme de bien, d'une victime autant que d'un bourreau, d'un enfant autant que d'un vieillard, car, en vérité, rien ne peut la provoquer. Les macérations, les rites, les systèmes de yoga ne sont d'aucun secours : ils peuvent éclairer la nature extérieure, l'embellir, la sanctifier en termes strictement humains, ils ne sauraient donner l'expérience de Dieu, laquelle se situe dans un plan où ils n'ont pas accès.

D'ailleurs, pour celui qui a vu Dieu, l'impression est toujours la même : il n'y est pour rien — comment la chétive force humaine pourrait-elle soulever à elle seule l'insoupçonnée dalle qui nous cache la Réalité de notre être ? Comment effacerions-nous d'un regard l'immensité stellaire ? Comment passerions-nous de la conscience étroite où nous vivons, déchirés par les dualités, à cette conscience sans limites où, soudain, et depuis toujours, et pour toujours, et tout naturellement, nous sommes l'essence de tout ce qui est, a été ou sera ?

Cette conscience dont l'unité manifeste et constitue tout espace et toute durée, comment oserions-nous dire, si nous l'avons touchée et nous y sommes immergés, que c'est grâce à nos efforts ? Nous savons bien, désormais, que la chose est impossible, même s'il nous semble que l'expérience était le fruit d'une inlassable purification.

Et nous sourions de notre ancienne naïveté qui nous insufflait la ferveur au moyen de laquelle nous nous imaginions pouvoir déplacer les montagnes sans savoir au juste ce qu'étaient ces montagnes — nous croyions qu'elles appartenaient à notre monde, qu'elles étaient faites d'une même matière, et maintenant que nous sommes passés de l'autre côté, nous savons bien que non, car nous avons vécu ce qu'aucune langue ne peut laisser soupçonner, avons été possédés de ce dont nul ne peut se douter, dépris de nous-mêmes, de notre corps, de nos sentiments, de nos pensées, de notre foi, même — des mille images brisées qui composent notre univers. Nous avons été effacés et, alors, non pas anéantis, mais rendus infinis, éternels, omniscients d'une omniscience silencieuse et absolue qui, après coup, nous a peut-être donné à comprendre qu'il n'y a rien à savoir.

Du moins n'y a-t-il rien que la pensée puisse savoir, analyser, comprendre et mettre en application. Rien que l'esprit humain puisse ensuite prétendre posséder en propre. À supposer qu'il le veuille, il ne le pourrait pas. Mais il ne le veut pas. Il est comblé par son annulation. Il abdique en faveur d'une autre forme d'intelligence. La seule chose qu'il puisse affirmer dorénavant, c'est que « cela » existe, et incomparablement plus que n'importe quoi au monde. Il insiste pour le dire d'une manière ou d'une autre, et tout, autour de lui, mystérieusement, se fait l'écho de l'oracle qui, en lui, déchiffre la vérité : « Cela est, et il n'y a que cela, je suis cela, tu es cela, je suis toi, tu es moi, depuis toujours et à jamais. Les myriades d'existences qui, à travers l'univers, naissent et meurent à chaque instant ne sont en réalité que cela. Atomes ou galaxies, elles ne sont que l'existence unique que je suis moi-même dans l'Éternité. »

Or, c'est à l'homme qu'est procurée l'expérience : elle fait partie du champ de nos possibilités. Elle nous définit autant que le don de composer de la musique, d'écrire de la poésie, ou de recenser les nébuleuses spirales. Elle ne nous est pas étrangère. Même si elle n'est accordée qu'à certains, elle ne peut être rejetée par les autres sous prétexte que son contenu est invérifiable : en shlôkas, en sourates, en soutras, en versets, ce contenu nous est transmis de par le monde au fil des siècles, comme nous sont communiqués d'autres savoirs en formules scientifiques dont la valeur ne nous apparaît vraiment que si nous les mettons nous-mêmes à l'épreuve.

Ce dont témoigne le voyant, c'est que quelque chose a été à jamais détruit en lui, au cours de l'expérience, qu'il a atteint un point de non-retour, qu'il lui est, à l'avenir, impossible de penser comme il pensait, de croire ce qu'il croyait, quoi que cela ait pu être, si vertigineuse qu'ait pu être sa pensée, si profonde sa foi. Cela même qui le distingue à présent du reste des hommes indique ce que l'humanité — dont il continue de partager les coutumes — a la puissance de réaliser demain.

C'est un homme comme les milliards d'autres hommes qui a vu s'effondrer le mur inexpugnable de la Nuit pour alors devenir la Lumière. C'est un représentant de l'espèce humaine et non un être appartenant à une race différente, que mouvraient d'autres lois, c'est une cellule de la grande masse des hommes qui a vu, qui a vécu, qui a connu et qui, par là, a montré que toutes les autres cellules sans exception peuvent, à son exemple, voir, connaître et vivre ce que cache l'illusion cosmique.

D'ailleurs, il ne revient au monde que pour révéler cette identité, cette ressemblance, cette fraternité. Il ne se réclame pas de cette vision pour s'emparer du pouvoir. Il ne demande pas qu'on l'adore. Même si une poignée de disciples ou des foules entières se prosternent devant lui, il ne peut rechercher les marques de l'adoration. Devant lui, il n'y a que lui-même. À ses pieds, il n'y a que des êtres qui, essentiellement, sont lui et qui, un jour, seront, comme lui, libérés de la conscience humaine pour laquelle l'écoulement temporel est tout, avec son sens de la causalité, du Bien, du Mal, de la Mort et de Dieu.

Et lui que l'on voudrait parfois vénérer comme un Dieu, il sait qu'un jour il n'y aura plus de Dieu. Ou qu'il n'y aura plus que Dieu, ce qui revient au même, car cela veut dire qu'il n'y aura plus de différence entre Créateur et création. Et ce jour-là, la Mort aura été vaincue, le Temps dépassé, nul Bien n'aura plus à compenser nul Mal, tout sera au-delà de ce qu'aujourd'hui nous vivons. Les contraires disparaîtront. Il y aura autre chose. Il n'y aura plus qu'une chose.

Lui-même n'est donc, en quelque sorte, qu'un messenger du futur. Il ne sait, bien entendu, quelle physionomie arborera vraiment l'avenir de la Terre. Mais du moins peut-il affirmer qu'il existe une autre forme de conscience pour laquelle ce qui fait notre quotidien n'est absolument d'aucun poids. Du moins peut-il enseigner que cette conscience, étant infinie et éternelle, appartient à tous et à chacun depuis toujours et à jamais, qu'aucune forme d'être passée, présente ou à venir ne peut en être retranchée : en effet, si une seule forme de vie était rejetée de l'éternité, condamnée au nom d'une morale quelconque à vivre en dehors de l'infini, cette éternité cesserait d'exister, cet infini serait annulé, le Dieu au nom duquel le jugement aurait été prononcé serait dénaturé.

De sa propre illumination, le voyant peut déduire que tout le monde sera donc fatalement illuminé. D'où son amour pour chacun, sa compassion pour tous. D'où son sourire, et la légèreté de son rire. Nul châtement n'est à craindre. Nul enfer à redouter. Et regardant ses semblables, ceux que l'on dit les pires comme ceux que l'on considère les meilleurs, il ne voit plus que des enfants qui, à leur insu même, s'ébattent dans la lumière.

Pourtant, il est conscient de leurs souffrances, il souffre avec eux, et même, parfois, plus qu'eux. Mais il sait, et sa connaissance est inaliénable. Rien ne peut l'oblitérer ni la lui dérober. Il est lui-même sa connaissance, pour ainsi dire. Il ne la trouve ou ne la retrouve dans aucun livre en particulier. Les livres les plus beaux ne sont que paroles inspirées ou recueillies. Lui est Vie vivante, et tout devient vrai à ses yeux sans recours aux Écritures. Il n'a besoin de rien ni de personne. Il se suffit à lui-même. Il ne désire rien. Il n'a pas de cause, pas d'origine et pas de fin. Lui, l'homme sur la Terre, il est infini et se meut

doucement dans l'immense mouvement des astres, fondu dans leur splendeur et la contenant. Il est seul, et l'univers est en lui. Il est un et il est tout. Et il sourit.

Suivant les nations et les siècles, selon l'étape que la pensée humaine a déjà conquise, ce qu'il éprouve se colore d'une manière ou d'une autre, définit son époque en même temps qu'elle ouvre les portes d'un âge nouveau, d'un nouveau progrès. Le voyant qui vient après le Bouddha et le Christ possède, grâce à eux, le sens de valeurs qui, avant eux, n'existaient pas et peut, dès lors, poursuivre plus loin la découverte de l'âme humaine. C'est toujours la même chose avec laquelle il s'identifie, lors de l'extase suprême, mais la pensée dont il usera ensuite pour la traduire est de plus en plus élaborée.

Pendant des millénaires, s'est ainsi édifiée une structure intérieure qui visait à établir, à vérifier et à consolider les notions d'union avec Dieu ou avec les hommes, ou bien d'illusion cosmique. Hindouisme et taoïsme, christianisme et bouddhisme nous ont ainsi permis d'établir les notions qui nous sont les plus chères. L'erreur serait de croire que le Maître d'une religion, le pionnier d'une expérience, le voyant primordial d'une révélation ne doit jamais être imité, que nul ne peut avoir l'expérience spirituelle à laquelle il atteint. Au contraire, il ne fait que tracer une voie qu'à sa suite doivent prendre ceux qui ont foi en lui et parmi lesquels il s'en trouve qui peuvent se hisser jusqu'à une expérience analogue et réaliser personnellement la transcendance du monde. D'une certaine manière, ce n'est que lorsque son exemple a été suffisamment suivi, assimilé, lorsqu'il est, pour ainsi dire, tombé dans le domaine public qu'un autre voyant peut indiquer une nouvelle étape dans le développement de la conscience humaine.

C'est ainsi qu'apprivoisant le reflet de visions prodigieuses nous avons acquis d'autres yeux pour regarder et le monde et nous-mêmes. D'âge en âge, le travail intérieur de ces hommes nous a de la sorte façonnés, nous a fait vivre d'autres aventures dans le domaine de la pensée, de l'action ou des sentiments, a concouru à notre développement. Car si nous y regardons bien, c'est toujours la vision des voyants qui nous fait évoluer. C'est à elle que nous répondons, à ce qu'elle nous décrit — mais que nous ne savons guère déchiffrer — que nous rêvons fiévreusement de parvenir un jour.

Elle se précise sans cesse davantage, bien qu'elle soit toujours la même. Et notre langage la saisit de mieux en mieux, maintenant qu'au chevet des religions moribondes nous rejetons notre peau ancienne et que, même dans les sciences, nous apprenons patiemment à dépasser la raison.

On dirait même que les religions deviennent d'autant moins nécessaires, aujourd'hui, que la Science devient plus sacrée, se rapproche davantage, dans ses supputations, de ce que contemplant les sages et à quoi la magie des Écritures nous avait hier préparés en nous enseignant à croire en autre chose que ce que peuvent capter nos sens. Simplement, nous placions l'au-delà après la mort quand il est, ici même, une perception nouvelle de la vie.

Confirmant nos anciens pressentiments et enrichissant notre compréhension du monde extérieur, la Science nous permet aujourd'hui d'atteindre à une meilleure lecture de la vision mystique que nous pouvons avoir. Notre stature mentale est telle que l'expérience spirituelle peut revêtir un sens nouveau, nous ouvrir à d'autres concepts. La scission que l'on a fait régner, entre le profane et le sacré, n'a plus lieu d'être. D'année en année, il devient plus évident que nous avançons tous sur une même route. Tous nos efforts confluent. Nos espoirs, nos croyances, nos travaux ne visent qu'un seul but, en dépit de la disparité de leurs moyens et de leurs apparentes divergences.

Toujours, c'est la même question qui nous pousse : qui sommes-nous ? Toujours, c'est la même foi qui nous exalte en ce monde inconnu où tout, à chaque pas, menace de nous détruire. Toujours, c'est, en nous, cette innocence incoercible qui, malgré les cataclysmes qui nous écrasent, nous incite à ne pas tenir rigueur aux pouvoirs, cosmiques ou autres, de nous éprouver sans cesse, à ne pas nous venger de l'Inconnu qui, sans nous demander notre avis, nous met au monde et nous torture.

À chaque pas, nous sommes abattus. À chaque chute, nous nous relevons. Pour retomber encore sous la schlague nous ignorons de qui. Et nous nous redressons, couverts de sang, de larmes et de boue. Nous reprenons notre chemin où tout est embuscade, pillage et mort. Et en nous doutant parfois que rien ne viendra récompenser notre endurance, nous continuons, au lieu de tout détruire.

Les paradis ? Oui, il en est qui ont cru et qui croient encore à des endroits où, pour prix de leurs souffrances, et à condition qu'elles correspondent à la liste publiée par leur église, ils connaîtraient le repos éternel dans des lieux de délices. Mais pourquoi considérerait-on que les soi-disant pécheurs n'ont pas souffert eux aussi et ne méritent pas, en gage de leurs maux, le même droit à la paix ? Et puis, une béatitude éternelle en échange de quelques dizaines d'années douloureuses, le calcul n'est-il pas un peu naïf ? Et enfin, quelle preuve avons-nous que ces paradis seraient meilleurs que notre Terre ? Auraient-ils été créés par un autre démiurge que ce monde où nous nous débattons ? Ou bien y aurait-il, là aussi, une hiérarchie selon laquelle, en certaines strates de la manifestation, tout serait pure félicité, tandis que, pour nous-mêmes, ce serait la nuit concentrationnaire et l'extermination ? Y aurait-il encore cette féodalité-là, avec, d'une part, selon les religions, des anges ou des dieux ivres de leur beauté, et, d'autre part, ce monde, cette terre paria, cette planète zonarde, ce taudis cosmique où nous crevons sans que, des Versailles de ces êtres supérieurs, nous soit lancé autre chose que des foudres mortelles ?

Peut-être y a-t-il effectivement de tels séjours divins où, indifférent aux choses de la Terre, on se contente de faire partie des élus. Mais en ce cas, vouloir s'y rendre après la mort, vouloir gagner l'un de ces paradis à l'inconscience ravissante relèverait d'une espèce de snobisme religieux. Le sort de notre monde est ailleurs, son but ne peut s'atteindre par des visites à des altesses supraterrestres, mais par une révolution où s'écroulent les donjons où nous sommes tenus captifs, une révolution qui abatte les potentats dont le joug nous asservit depuis tant de millénaires.

Combien de millénaires, au juste ? Nous ne saurions le dire, n'ayant souvenance que d'avoir été toujours esclaves — ce qui rend bien inutile l'idée qu'il existe des enfers où, après la mort, nous serions déportés : comme s'il pouvait y avoir pire qu'Auschwitz ou Hiroshima ! Et la révolution devient de plus en plus urgente et inévitable, qui est en réalité un nouveau stade de l'évolution où, nous emparant des Bastilles de la pensée traditionnelle, nous délivrerons de nouveaux pouvoirs et un savoir nouveau, une autre façon de nous envisager, de regarder le monde et d'y participer.

Depuis le début, tout nous assassine et tout nous est espoir. Tout s'avère inutile, et cependant nous continuons. Plus nous devenons forts, plus les coups dont on nous frappe sont effrayants. Plus nous sommes capables de comprendre la vie, plus elle se dérobe et devient incompréhensible. Et cependant, nous ne nous lassons jamais. Recrus de maux, de vilénies, de hontes, nous conservons cette inaliénable innocence grâce à laquelle nous savons aimer encore et toujours rêver.

Et dans la tempête des ans, il y a ces hommes — le Bouddha, Jésus, Lao-Tsé et les autres — qui apparaissent et qui nous parlent avec douceur et brandissent des lumières pour nous reconforter. Ceux de l'autre Espace. Ceux de l'Éternité. Nous frémissons parfois, rien qu'à les entendre, ou seulement

même rien qu'à savoir qu'ils existent.

Mais, bien sûr, nous ne pouvons pas les comprendre, car ils disent que tout est Dieu, même nos souffrances, ou bien que tout, même nos souffrances, est illusion. Et nous savons, au contraire, que la Mort qui arrache l'enfant ou l'amant de nos bras est réelle et n'a rien de divin, que la guerre qui décime notre famille ou notre pays est, elle aussi, réelle et n'a, elle non plus, rien de divin.

Plus ils insistent, plus leur voix devient persuasive, plus leur vision est lumineuse — et plus, au-dehors, autour de nous, le monde semble hideux. Et ce qu'ils voient et qui est vrai, ce qu'ils savent et qui est la vérité des choses, ils ne peuvent nous le communiquer, seulement nous faire savoir que cela existe.

S'ils pouvaient nous communiquer leur illumination, réellement nous la transmettre, nous serions tous illuminés. Mais il n'en est rien. Nous sommes distancés, comme pour toujours maintenus dans une position inférieure. Et cependant, aujourd'hui que, dans nos poitrines, s'élève un chant de révolution cosmique, nous commençons de comprendre qu'ils sont des précurseurs, non pas des chefs venus d'ailleurs et dont tout nous séparerait, mais les hérauts de notre propre futur, les symboles de ce qu'à notre tour nous pouvons atteindre et même dépasser, quels que soient leurs noms.

À l'état de conscience où ont atteint les grands messies [1] du monde, nous devons tous accéder un jour. S'ils ne viennent que pour nous dire que nous sommes différents d'eux et que pour faire miroiter devant nous l'éclat de leur béatitude, ils ne méritent que notre mépris. Mais si, au contraire, c'est pour nous promettre qu'à notre tour nous jouirons de cette extase où se déploient leurs jours, que tout sera Lumière, que tout sera Infinitude, que tout sera Éternité, que nous serons libres des fers où nous sommes nés, que nous aurons nous aussi conscience d'être immortels, si c'est pour nous enseigner de notre propre divinité, alors, oui, nous pouvons nous incliner devant eux, les écouter nous parler de ce voyage que nous faisons sans savoir et des continents que nous atteindrons.

Les Églises peuvent ériger des règles et des dogmes qui les amoindrissent et nous restreignent pour nous les rendre plus proches, une morale peut naître de leur exemple et de leur enseignement. Mais ce qu'ils ont vu dépasse tout cela. Et c'est pourquoi, à travers les siècles, ils étendent sur nous leur amour et leur pardon, sachant que nous n'avons jamais rien fait ni ne ferons jamais rien de mal, ni contre eux ni contre cette dimension dont témoigne l'égalité de leur cœur devant tous les visages de la Vie.

Situés par-delà le Bien et le Mal, puisqu'ils sont conscients de l'Éternité et qu'à leurs yeux rien n'a de cause, ni le monde ni les événements du monde, ils ne sauraient imposer une éthique à leurs adeptes, ils ne peuvent que se donner en exemples, être « la Voie, la Vérité, la Vie » des foules, ils ne peuvent qu'affirmer que l'état depuis lequel ils s'adressent à nous est celui qui nous est, à nous-mêmes, réservé.

À quelque cime qu'ils se soient élevés, c'est à celle-là que nous devons nous hisser. Tous, nous devons, un jour ou l'autre, parvenir à ce statut d'âmes libres, cesser de trembler devant les possibles conséquences de nos actes, dépasser la perception temporelle des choses et, alors, comprendre que nos actes sont accomplis depuis toujours et tissés dans une trame si serrée, participent d'un motif si

1 Le terme messie est appliqué par l'Écriture « à des hommes providentiels que Dieu avait spécialement utilisés pour servir ses desseins, rois d'Israël, grands prêtres, voire souverains étrangers qui avaient fait du bien au peuple élu, tel Cyrus, roi des Perses : oint du Seigneur, Meshiah en araméen, Christos en grec », Daniel Rops, *La Vie quotidienne en Palestine au temps de Jésus*.

universel, inspirés, nécessités, étayés par tant de pouvoirs étrangers à notre volonté qu'ils ne sont pas nôtres et que, si nous n'étions pas là, quelque chose les exécuterait quand même, parce qu'ils font partie de l'étoffe du monde. Qu'ils soient bons ou mauvais selon les notions de notre pauvre langage humain pétri d'ignorance, ils constituent ce qui doit être fait à ce moment-là pour l'équilibre du monde, sa croissance et son apothéose.

Effroyable paradoxe qui insulte à nos souffrances, il nous faut pourtant admettre que, si nous enlevons un seul crime de notre Histoire, la grandeur à laquelle nous avons aujourd'hui atteint n'existe plus. La découverte de la relativité, l'œuvre de Monteverdi, les dialogues de Platon auraient été impossibles si, dans quelque recoin obscur de la conscience planétaire, à l'échelle individuelle ou collective, quotidienne ou historique, n'avait été commis tout le mal nécessaire à leur germination.

Le sublime se nourrit du hideux. Le glorieux s'appuie sur l'obscur. Ou plutôt ils sont simultanés. Et même ils ne sont qu'une seule chose qui a, ici, tel aspect et, là, tel autre — annuler ceci au nom de cela, c'est tout anéantir. Mais il nous est encore très difficile de comprendre qu'en supprimant le Mal nous supprimerions du même coup le Bien, que ce qui nous est demandé c'est d'aller au-delà des deux, de rejeter Satan et de renoncer à Dieu, afin de voir enfin la Vérité.

C'est cela que nous enseignent les messies du monde — cela, et non la morale que prônent les églises nées à leur suite. Mais cette morale, aussi, a son objet. Elle est indispensable à notre développement ; elle n'est certes pas le but final, mais elle est le moyen — non pas tant, d'ailleurs, d'atteindre à ce but que de croire en son existence. De génération en génération, il nous faut apprendre à discerner autre chose que ce qu'appréhendent nos sens. Il nous faut dresser nos instruments, apprivoiser notre pensée, raffiner ceux-là, rendre celle-ci plus subtile.

Pour arriver à la mécanique quantique, il faut passer par le christianisme, dans cette mesure où, à la différence des confessions orientales, la morale chrétienne, loin de réfuter la Matière, en pressent l'exaltation. Il faut des siècles de patiente incubation obscurantiste pour, soudain, déboucher dans le matérialisme éthéré de Planck. Il faut que la conscience humaine soit longuement frottée, limée, usée par des formules religieuses draconiennes et incompréhensibles pour que, bon gré mal gré, nous fassions surface, après bien des siècles, dans des équations où, peut-être, le Christ ne règne pas, mais qui, pourtant, sont plus proches que Rome de ce que son âme a jadis embrassé et au nom de quoi il a prêché l'amour de tous et l'humilité.

Les amateurs de récupération pourraient presque en conclure que la relativité et les quanta font partie du christianisme. Mais ce n'est pas de cela qu'en fait il est question. Il serait plus juste de dire qu'ils sont simplement sur la trajectoire de la vision de Dieu, et que la science profane, souvent tenue pour œuvre du diable, nous conduit à la Divinité aussi sûrement que la révélation sacrée.

L'une comme l'autre et, apparemment, l'une à l'encontre de l'autre nous guident au même embrasement de notre être intérieur où tout se fait silence, immensité, béatitude et connaissance. La radieuse abstraction à laquelle nous arrivons alors est ce que poursuivent aussi bien les savants agnostiques que les mystiques visionnaires. Et de même est-elle ce à quoi aboutirait la quête de n'importe quel habitant d'un autre monde. S'il est, dans l'univers, des êtres capables de penser, de s'interroger sur leur présence, leur origine et leur destination, c'est en cette même abstraction qu'ils trouveraient la réponse, c'est en ce Soleil sans forme et sans limites qu'ils s'immergeraient et connaîtraient la Vérité qu'ils partageraient, comme nous, avec le reste de l'univers.

En effet, si ce en quoi le voyant prend son essor et se dissout et à quoi, revenant, il nous initie est bien éternel et infini, ainsi que tout son être, dorénavant, le sait, cela vaut non seulement pour nous tous, pour tous les hommes, ses semblables, ses frères, mais aussi pour tous les points de l'Espace, quel que soit le nombre d'années-lumière qui nous en séparent.

L'expérience de Dieu est possible partout dans l'univers. Ou elle ne l'est nulle part. Partout dans l'univers, une forme de conscience peut basculer dans le sentiment de l'Infini et de l'Éternité. De quelque façon que le cosmos soit perçu, selon les champs et les forces de l'Espace, il est partout possible de pénétrer en le même Infini, de s'identifier à la même Éternité. Derrière chaque point, sans exception, de la manifestation cosmique, un seul Être se dissimule, un Être unique existe, que nous pouvons découvrir et qu'à notre instar tout peut dévoiler en un déluge de Lumière.

Libre à nous de l'appeler Dieu. Mais alors, nous sommes, encore une fois, si loin du Dieu adoré dans les temples, si loin des hymnes et des cérémonies par lesquels nous avons tenté, au fil des siècles, de nous rendre propice le Sphinx qui gouverne nos jours, nous sommes si loin des arguties théologiques et des ivresses dévotionnelles, si loin des joutes de notre intelligence affrontant plus grand qu'elle, si loin de la jubilation narcissique de notre cœur s'abandonnant à plus fort que lui, nous sommes si loin de ces enfantillages, ou plutôt de ce nécessaire apprentissage de la foi, nous sommes si complètement devant autre chose, à quoi notre raison ne s'attendait pas, que mieux vaut, sans colère, ni haine, ni violence, nous débarrasser de la vieille façon de nommer l'au-delà de nous-mêmes, cesser de l'appeler Dieu et nous habituer à le devenir, à nous laisser envahir par la douceur puissante qui doit nous transformer et, un jour — demain — au bout de la nuit, nous faire entrer en notre propre immensité de Savoir et d'Amour.

Les dieux que, jusqu'à présent, nous avons adorés n'étaient concernés que par la Terre et ne s'occupaient que des affaires humaines. Mais le temps est venu où il nous faut apprendre à concevoir un Être qui a l'univers entier pour unique demeure et pour activité.

Nous pouvions bien parler d'un Maître du Ciel et croire en son omnipotence vis-à-vis de tout ce qui existe sur la Terre comme au Ciel, il n'empêche : nous ne calculions pas en myriades sidérales. Au maximum frères du Soleil et de la Lune par l'un des plus purs d'entre nous, nous ne savions guère que des liens identiques nous rattachaient, par exemple, à la constellation du Cygne ou à la galaxie M 81.

Un seul Dieu régnait sans doute, mais seulement pour la Terre. Le reste de l'univers était rejeté dans l'incroyance. Et après avoir eu les peuplades païennes, nous avons les étoiles hérétiques. Trop loin pour que nous cherchions à les convertir, elles ne méritaient que l'oubli. Dieu n'avait que faire de leur éclat. Il les avait créées par distraction, ou bien pour orner le ciel, au-dessus de nous, et nous faire ainsi sentir sa grandeur.

Mais peu à peu, quelque chose a grandi en notre être, qui dévalue ce géocentrisme et nous donne d'autres yeux, avides de plus vastes perspectives. Et nous nous rendons compte que, si nous devons encore croire en Dieu, il nous faut adapter notre foi à l'univers que nous déchiffrons — non dans l'espoir d'évangéliser un jour d'hypothétiques extra-terrestres, mais afin que notre vie intérieure soit à la mesure de nos conquêtes extérieures.

Ceux qui pensent que nous sommes à l'aube d'une nouvelle religion, qui le souhaitent et y travaillent,

peuvent d'ores et déjà être sûrs qu'elle aura pour objet de son culte un Dieu plus infini, en quelque sorte, que toutes les images que nous en avons connues pour le moment.

Ceux qui voudront s'accrocher aux anciennes liturgies et aux anciens credo auront sans doute plus de mal à vivre leur idée de Dieu, qui, cadrant de moins en moins avec la connaissance du monde, se résorbera dans la nouvelle immensité intérieure suggérée par l'exploration de l'immensité extérieure.

Mais en réalité, l'âme devrait apprendre à ne plus distinguer entre l'intérieur et l'extérieur. Dans les siècles à venir, nous devrions apprendre à pénétrer consciemment dans cette dimension sainte où nulle dualité n'existe, où nous cesserons d'être séparés de notre origine et où, même, nous n'aurons plus d'origine car l'ayant alors retrouvée, nous la serons redevenus ; l'ayant réintégrée, nous en serons indissociés. Nous serons un avec ce que, depuis le début, les religions nous ont permis d'évoquer et vers quoi nous n'aurons cessé de marcher sous le roulis majestueux des nébuleuses. Nous n'aurons plus besoin de prières ni de sacrifices. Nous n'aurons plus besoin d'adorer. La barrière sera enlevée, qui nous sépare de l'Être pur dont nous sommes les effigies. La frontière sera franchie, que des millénaires de labeur et de souffrance nous auront aidés à atteindre. Nous serons passés de l'autre côté.

Peu à peu, nous passerons de l'autre côté. Peu à peu, nous nous ouvrirons à de nouveaux influx. Peu à peu, nous serons transmués. L'espérance ancienne sera récompensée. De notre mémoire, sera effacée l'horreur qu'il nous aura fallu traverser depuis le commencement des choses. L'aveugle monstruosité de la vie au cours des âges qui nous ont précédés est tombée dans l'oubli lorsque nous sommes apparus. De même la fièvre et la violence où nous sommes aujourd'hui obligés de vivre seront-elles balayées de notre conscience, lorsque, rompant les chaînes du Temps, nous envolant plus haut que l'Espace, dominant les lois ultimes de la Matière, nous pénétrerons physiquement dans l'Éternité et vivrons à l'intérieur de Dieu.

6. La mort de la Mort

Si loin que nous remontions dans la genèse du cosmos, nous n'arrivons jamais à un moment ou à un état où il n'y avait rien, à une parfaite vacuité où, par l'effet d'un mystère inexplicable, la Matière serait apparue et se serait organisée.

Aujourd'hui, nous imaginons un tourbillon de feu, une boule de quarks et d'autres quanta qui serait la souche de tout univers, précéderait toute manifestation. Et nous disons qu'une explosion se produisant pour une raison indéterminée la Matière se serait répandue, créant l'Espace et le Temps. Or, si cette Matière existait avant de donner forme à l'univers, elle échappe en quelque sorte au Temps, elle est éternelle.

Apparaîtrait-elle en même temps que l'univers qui naît d'elle, elle aurait un début, serait promise à une fin, obéirait à la temporalité. Mais les savants parlent de cette Matière informe qui est avant l'univers et à quoi, finalement, l'univers fait retour, avant, peut-être, d'être émis de nouveau selon d'incalculables cycles cosmiques.

Ainsi les anciens voyants de l'Inde se représentaient-ils cette création perpétuelle comme une respiration, la manifestation de l'univers correspondant au souffle exhalé, sa réabsorption au souffle inhalé. De même parlaient-ils d'un embryon d'or, hiranyagarbha, pour désigner ce qui se développe sous forme d'univers.

Or, si les savants ne peuvent fixer de commencement à la Matière, même s'ils pensent pouvoir évaluer l'âge de cet univers, s'ils envisagent une succession de cosmos tirés d'un unique matériau embryonnaire qui, semblable à l'argile du potier, prendrait toutes les formes imaginables, si la Matière est donc éternelle, n'en doivent-ils pas déduire que le Temps est une façon pratique de calculer ce qui échappe au Temps, et qu'il n'y a donc pas de début, mais que tout est une immensité statique et perpétuelle où, en quelque sorte, la conscience se promène, où elle joue éternellement à se scinder et à s'explorer comme en son propre contraire ?

Pourquoi Dieu ne serait-il que Dieu ? Pourquoi ne serait-il pas également non-Dieu ? Pourquoi ne serait-il pas ce qui l'occulte ou ce qui le nie ? Pourquoi ne serait-il que le Transcendant, l'état resplendissant d'autoconnaissance infinie ? Pourquoi ne serait-il pas ? Pourquoi ne serait-il pas les ténèbres, l'ignorance, l'inconscience, la fin des choses ? Et pourquoi, étant blancheur absolue et absolue noirceur, ne serait-il pas les nuances et les variations d'un pôle à l'autre ?

Non seulement le Mouvement et l'Immuable, mais toutes les phases du Mouvement jusqu'à l'Immuable, et inversement ; tous les degrés possibles depuis l'apparente inertie jusqu'à l'évidente éternité de la Vie, et inversement ; tout cela il doit l'être — ou bien il n'est pas. L'Être n'est pas s'il n'est pas tout ce qui est.

Cependant, cette simultanéité est, pour nous, insaisissable. Nous ne pouvons concevoir que deux choses se produisent au même endroit et au même moment, que deux états contradictoires de l'Être n'en fassent qu'un, que ceci soit en même temps cela. L'Un ne peut être le Multiple, et inversement. Dieu ne peut être le monde, et inversement. L'Éternité ne peut être le Temps, et inversement.

Sans doute le sens de l'illusion cosmique professée par l'éléatisme en Occident et, en Orient, par le bouddhisme et par le védânta tient-il à cette incapacité qu'a notre cerveau de concevoir l'existence

simultanée de deux choses au même endroit : s'il est une Réalité absolue qui occupe et même dépasse tout l'univers, cet univers ne peut être qu'un faux-semblant dont nous sommes les victimes et dont nous devons nous affranchir en rejoignant ce plan où, la pensée détruite, il n'y a plus que le Silence éblouissant que ceux-ci appellent l'Absolu et ceux-là l'Un sans second et d'autres le Vide ou le Néant. De toute façon, seul l'Invisible est réel.

Pour des raisons tout aussi légitimes, les matérialistes, au contraire, nient cette Réalité, quelle qu'elle puisse être, parce que l'univers la leur cache, occupe à leurs yeux tout le champ qu'elle devrait elle-même occuper.

Ou bien le monde est irréel, ou bien c'est Dieu qui n'existe pas. Ainsi se pose finalement le problème pour notre pensée. Impossible, dans ces conditions, d'aboutir à autre chose qu'à un sentiment d'absurdité radicale. En effet, s'il n'y a pas quelque chose que nous puissions d'une façon ou d'une autre appeler Dieu, nous n'avons pas d'origine, et probablement pas de destination non plus ; notre présence est un accident inexplicable ainsi que celle de toute forme de vie et que de tout cosmos. Et si le monde est lui-même illusoire, si nous ne sommes que les figures d'un rêve qui prendra fin lorsque se réveillera le rêveur, à supposer qu'il y en ait un, l'absurdité est encore plus manifeste, dont, pourtant, comme de la première, se sont nourries et se nourrissent encore des centaines de millions d'hommes.

Les systèmes moins désespérants qui envisagent la réalité de l'univers et la vérité du royaume de Dieu imaginent en fait deux strates distinctes dans l'Être : ici et au-delà, l'ici étant spatio-temporel, l'au-delà étant aspatial et intemporel, étant infini et éternel. Mais comment l'au-delà pourrait-il être infini et éternel s'il n'était également ici et maintenant ? En sorte que, rétabli le sens exact des termes employés, nous nous retrouvons devant la même aberration désolante et sublime : nous n'existons pas, nous sommes les habitants d'un mirage, nous sommes nous-mêmes un mirage — ou nous sommes nous-mêmes le pur Existant.

De toute façon, nous ne sommes pas ce que nous croyons être. Nos sens nous induisent en erreur, notre pensée nous trompe. Quelque chose, en nous, pressent le mystère sans le percevoir vraiment, le voile en s'imaginant le révéler, le limite en voulant en évoquer l'infinitude.

Nous ne sommes pas constitués pour en savoir davantage, dirait-on. Par-delà le dilemme et le paradoxe, notre nature même ne nous est pas accessible. Nous en devinons les éléments contradictoires et cherchons à les réunir, mais c'est leur union qui, pour notre mode d'être, est une impossibilité. Et c'est, depuis toujours, comme si nous n'étions que des contrefaçons de nous-mêmes, ou que les ombres projetées par notre vraie réalité, dont nous ne savons rien.

Les instruments psycho-physiques qui nous ont été concédés ne nous permettent que de flairer un autre état de notre existence, pas de nous en emparer. Que de deviner que nous sommes, au fond, autre chose de plus grand, de plus beau, de plus lumineux, de plus vrai — quelque chose que n'atteignent ni le Mal ni la Mort —, pas d'accéder à cette chose, pas de jouir librement de cette chose que, cependant, nous sommes. En quelque sorte, nous sommes condamnés à demeurer sur le seuil de notre être et à ne pas savoir ce qui se célèbre dans le temple ou dans le palais de nos profondeurs. Jamais il ne nous est permis de seulement effleurer le corps sublime de notre vérité. Nous avons le droit d'y rêver, et le devoir de nous lancer à sa poursuite. Mais aux portes de nous-mêmes, nous serons arrêtés par notre propre conformation.

Et ceux-là qui, d'entre nous, parviendront à en savoir davantage, à s'unir à eux-mêmes en l'embrassement infini de leur âme, ne pourront toutefois pas davantage que nous. De retour à la conscience qui nous est coutumière, sans doute connaîtront-ils la vérité, mais jusqu'où la vivront-ils, enchaînés qu'à nouveau ils seront, comme nous, aux us, aux besoins et aux perceptions de cette nature?

Possédant l'assurance intime de l'infini et de l'éternité, ils n'en sont pas moins possédés par la limite. Les plus grands d'entre eux, les plus divins d'entre nous n'ont jamais franchi cette limite avec tout leur être. Seul, jusqu'à présent, ce que nous appelons âme a été conscient, en eux, de cette dimension suprême que nous appelons Dieu et où tout se situe, se déroule et s'abolit sans jamais cesser d'être. Seule, l'âme en eux a vu Dieu. Mais leur être extérieur, non. Nous ne sommes jamais entrés physiquement dans cette dimension de Dieu. Nous n'avons pas pénétré, les yeux ouverts, dans ce Soleil premier que nous ne voyons nulle part et qui flambe partout. Nul n'a été, parmi nous, immortel en son corps, éternel, infini [1].

Et cela nous semble normal, qui est la raison même, pourtant, de toutes nos souffrances et de la vanité de notre condition.

Comment passer de l'autre côté sans mourir ? Comment, à bord de ce vaisseau qu'est notre forme physique, nous lancer sur l'océan de l'invisible ? Comment pénétrer intégralement dans ce qui, pour nous, est aujourd'hui le royaume de la Mort (ou celui de la Vie éternelle seulement accessible par les portes de la Mort) ? Comment vivre au-delà avec tout notre être, et non plus seulement par l'esprit, dans un corps que nous imaginons immatériel ? Comment, sans nous faire disparaître, fendre l'écorce qui nous enveloppe ?

Toutes nos recherches, depuis un siècle et davantage, convergent dans ce sens : artistes et savants se penchent fiévreusement sur ce que leur alloue leur milieu et rompent les digues les unes après les autres, détruisent les structures, brisent les formes musicales, poétiques, picturales et autres, ou bien décortiquent la Matière et divisent l'atome. Et sous les doigts des uns et des autres, il semble que rien ne doive subsister.

Les politiciens, de même, cassent les moules anciens où nous étions coulés. Deux guerres mondiales — et combien de révolutions ? — ont fait de ce siècle l'ossuaire de tout ce que nous étions, et voici que nous n'avons plus rien, pas même l'espérance. Immensément riches de nouveaux savoirs et de neuves énergies, c'est comme si nous n'avions réellement plus rien. Et nous parlons d'Apocalypse, d'anéantissement final et de punition éternelle.

Mais s'il s'agissait d'autre chose ? S'il s'agissait de l'aveugle mouvement d'une mutation qui, d'ordalie en ordalie, doit nous affranchir de tous les fers qui nous enchaînent encore à une fausse perception du monde ? De combien de symboles nous serions alors entourés à chaque pas ! Le massacre des arts, le reniement de l'individu, la désintégration des particules, tout refléterait à des niveaux variés de notre vie l'action d'un pouvoir dont nous n'avons pas idée et qui nous arrache et, par notre intermédiaire, arrache au monde la tunique de l'erreur où nous avons jusqu'à présent vécu.

1 D'où l'aspiration judéo-chrétienne, telle que l'a exprimée Job : « Je sais que mon Défenseur est vivant, que, lui, le dernier, se lèvera sur la poussière. Après mon éveil, il me dressera près de lui et, de ma chair, je verrai Dieu » (XIX, 2526).

Comme s'il nous fallait, sans exception, tout sacrifier de ce que nous possédions, aimions et honorions, afin d'être capables de conquêtes entièrement autres, nous nous sommes lancés — ou quelque chose nous a, de force, lancés — dans un holocauste où, terrorisés, nous crions que nous allons disparaître.

Et en vérité, quelque chose va disparaître — et quelque chose apparaître. Ce qui, peu à peu, va s'évanouir, c'est ce qui ne peut entrer de plain-pied dans l'au-delà, ce qui ne peut vaincre la Mort, ce qui ne peut devenir immortel. Et ce qui va, peu à peu, se manifester, c'est justement ce qui est physiquement capable d'immortalité, ce qui, en demeurant sur cette Terre matérielle, est capable de savourer l'Éternité, ce qui, corporellement, peut être à la fois nous-mêmes et l'infini cosmique. Ce qui va, peu à peu, se révéler, c'est Dieu en sa splendeur ludique et sa jeunesse inaltérable, Dieu s'exprimant de nous, de chacun d'entre nous, et comme s'extirpant patiemment du vêtement obscur de notre forme qui le déguisait, de notre être qui nous le cachait et nous empêchait de voir que nous étions lui et qu'il était nous.

Folie ? Peut-être. Mais si c'était la folie que l'on attend de nous ? Si c'était à la folie de nous sortir des impasses de la raison ? Si, une fois de plus, la folie d'aujourd'hui était la sagesse de demain ?

N'était-ce pas folie, hier, que d'imaginer que l'horizon marin n'était pas le bout du monde, ou qu'en tout cas on pouvait y atteindre, et de construire des bateaux pour le faire ? Quelle prescience a poussé l'homme de Cro-Magnon à voir autrement ce que ses yeux contemplaient peut-être avec effroi ?

L'horizon ? Mais c'était la limite interdite, c'était le seuil impossible, c'était la fin du monde ! Et pourtant, lorsqu'il ne fut pas question de franchir des montagnes jusqu'alors inviolées, les bateaux furent construits et lancés sur les eaux inconnues, non de timides esquifs de pêcheurs, non de chétifs catamarans pour louvoyer d'un lagon à l'autre, mais des nefes assez robustes pour affronter la haute mer et se mesurer aux tempêtes. Et la folie devint l'honneur des hommes.

Poursuivant la frontière de l'au-delà qui ne cessait de reculer sous l'étrave de leurs navires, ils atteignirent l'Amérique, ils atteignirent l'Australie, ils peuplèrent les mondes vierges de la Terre. Ainsi donnèrent-ils son visage actuel au cadre de nos jours. Parce qu'ils voulurent conquérir le fuyant au-delà que figurait l'horizon, ils transformèrent la Terre en planète humaine.

Jusque-là, il n'y avait d'hommes qu'en Europe, en Asie et en Afrique. Dès lors, il y en eut sur les cinq continents. Parce que l'au-delà avait été conquis, la Terre entière devint notre royaume. Plus encore que les arts, les industries et l'astronomie, c'est là le grand héritage que nous tenons de l'homme de Cro-Magnon : il nous a donné la Terre.

Et n'était-ce pas folie plus grande que celle qui, encore avant, habita les néandertaliens et leur fit respecter les morts au lieu d'en abandonner la charogne sur les chemins de leurs errances ?

Folie, folie que ces deux illuminations de la Préhistoire ! L'homme de Neandertal nous a légué l'au-delà.

L'homme de Cro-Magnon nous a donné la Terre. Sans eux, nous n'existerions même pas. Sans leur folie, nous serions seulement au niveau de ce qui les précède, homo erectus hébété dans l'inconscience du monde.

Quelle folie, alors, doit nous être donnée à nous ? Quelle impossibilité nous revient-il de défier ? Quel abîme nous faut-il enjamber ? De quel autre côté des choses nous entraîne en vérité le mouvement de la vie sur la Terre et en nous ? Quel sacrilège est en train de se commettre en chacun de nos gestes et chacune de nos pensées sans même que nous nous en avisions ? Quel meurtre rituel de ce qui a existé jusqu'à présent et que nous devons dépasser ? À quoi sommes-nous en train de nous ouvrir et que nous dissimulent les torrents de feu de nos guerres ? Quelle future vie plus grandiose nous cache la mort toujours plus abominable que répand aujourd'hui ? Quelle beauté, quelle lumière germent en ce moment précis sous notre vêtement de laideur et d'obscurité ? Quelle divinité se forme sous notre masque de démons ?

Quelle espérance, alors, devons-nous avoir en l'avenir ! La plus folle de toutes et la plus naturelle : il nous faut croire que cela même qui nous détruit est ce qui nous enfante. Ce qui, aujourd'hui, prend tous les visages de l'horreur et nous assassine, quoi que nous ayons fait, qui que nous soyons, à quelque camp que nous appartenions, ce qui nous maléficie sous l'aspect de tares ignobles, ce qui nous anéantit sous la forme d'idéologies guerrières, ce qui nous ronge du dedans sous les traits de la honte, de la peur, du désespoir et du sentiment que tout est vain, c'est cela qui, déchirant ainsi la chrysalide où nous sommes prisonniers de l'ignorance, nous affranchit peu à peu et, comme en une passion d'amour inexorable, nous fait naître à une conscience plus entière de notre être.

Encore une fois, regardons en arrière : nul ne sait au juste comment apparut l'homme de Cro-Magnon, s'il naquit peu à peu de l'homme de Neandertal ou s'il appartenait à un autre rameau qui, progressivement, supplanta les autres. Ce que nous savons, en revanche, c'est en quoi nous sommes ses descendants — par les arts et les sciences qu'il nous a transmis, par la Terre qu'il nous a donnée.

En les fusées que nous lançons pour sonder l'Espace, se prolongent ses vaisseaux, eux-mêmes prolongements des tombes de Neandertal. Depuis toujours, en effet, il s'agit de franchir un seuil, de pénétrer dans une autre dimension. Les cadavres néandertaliens dans les entrailles de la Terre, voyageaient vers l'ineffable au-delà. À bord de leurs bateaux, les vivants de Cro-Magnon voguaient vers l'au-delà de l'horizon. Mais le mouvement était le même. Simplement, le symbole était plus matériel. Sur notre planète où l'eau est donneuse de vie, en traverser toute l'étendue revient sans doute à vaincre la Mort. Au-delà de l'horizon, c'est le jardin des Hespérides, c'est le paradis, c'est la vie éternelle.

Or, nous sommes l'au-delà de l'horizon que les anciens hommes voulaient atteindre. Et en nous, le mouvement se poursuit. L'image qui les hantait et qui, se matérialisant, nous a fait apparaître, nous hante à notre tour. Eux, se lançaient à la poursuite du Soleil et de sa demeure secrète, voulaient voir de leurs yeux l'abîme où il sombrait et d'où il remontait chaque jour. Leur voyage, fatalement, était initiation au mystère de leur être et, par là, était sacrilège, car le Dieu de leur quête s'est révélé autre qu'ils ne l'avaient probablement rêvé : au-delà de l'horizon, nul abîme, mais une autre Terre, mais d'autres continents, mais un plus vaste espace où vivre.

De même, notre époque, en son nécessaire sacrilège, proclame-t-elle que le ciel ne contient nulle déité qu'il nous faille adorer. Car nous sommes en train de franchir la ligne de l'horizon céleste, et nous voyons bien qu'il n'y a pas de paradis au firmament, et pas de Seigneur pour y régner, mais toujours plus d'espace où déployer l'ivresse d'exister.

La fission nucléaire, la relativité, la théorie des trous noirs ont remplacé les totems d'autrefois en nous

donnant à découvrir une Matière moins obtuse, un Espace et un Temps moins rigides, un cosmos plus transparent. Et ce ne sont là que les signes avant-coureurs de la prochaine sphère où nous allons aborder — et dont, pour notre stupeur, ils annoncent que la dématérialisation est la clef. Mais que devons-nous entendre par dématérialisation ? Lorsque nos ancêtres ont, pour la première fois, traversé les mers, lorsque, pour la première fois, ils ont entrepris d'explorer le royaume interdit du Soleil, ne risquaient-ils pas une sorte de dématérialisation ? Ils ne savaient pas ce qui les attendait de l'autre côté de l'horizon : anéantissement ou bien vie plus grande ? Mort ou bien résurrection ?

Déjà, c'est probablement le périple du Soleil dans le ciel qui avait donné à l'homme de Neandertal l'intuition de l'au-delà, l'idée d'un voyage des morts et d'une vie dans l'invisible. Combien de millions de fois a-t-il d'ailleurs fallu que le Soleil se lève et se couche avant de susciter la moindre réaction psychologique dans la créature ? Combien de millions de cadavres proto-humains avaient été abandonnés avant que ne s'établît une relation entre le mouvement solaire et le cycle de la Vie dans l'être, rendant nécessaire la cérémonie où l'on couche les morts dans la terre à l'image du Soleil qui semble s'y coucher ?

La notion s'est petit à petit emparée du cerveau, et à force de voir le Soleil se lever comme naît un enfant et se coucher comme un homme meurt, une lumière s'est faite : ce qui apparaît doit disparaître, ce qui disparaît réapparaît et ne cesse donc pas de vivre. Autre part, autrement, inconnaissablement, le Soleil continue de briller. Autre part, autrement, inconnaissablement, les morts continuent d'exister.

Au mouvement du Soleil, tout être est lié : il se lève, a son zénith et, à la fin, se couche pour, à l'envers de lui-même, mener une vie analogue dans le royaume de la Mort. C'est ce royaume qu'en explorateur intrépide l'homme de Cro-Magnon a tenté de découvrir, ne réussissant qu'à trouver plus de vie. À notre tour, aujourd'hui, et pour des raisons qui, en notre tréfonds, ne sont guère différentes de l'élan qui animait nos ancêtres, nous sommes projetés vers de plus grands vertiges et tentons de capturer à sa source l'énigme qui nous a engendrés.

De nouveau, pour y parvenir, il nous faut passer par les portes de la Mort. Après avoir découvert, il y a soixante mille ans, qu'elle marquait le terme de nos jours sans mettre fin à notre vie ; après avoir découvert que son royaume, au-delà de l'horizon, était, Amérique ou Australie, la vierge immensité de la vie originelle, que nous reste-t-il à découvrir maintenant, sinon qu'elle n'existe pas ?

La structure de la Matière telle qu'aujourd'hui nous la représentent l'analyse et l'hypothèse est l'indice même que la Mort n'existe pas, que tout est tissu dans une sorte d'abstraction éternelle. Nous voyons, nos yeux voient partout des formes opaques et denses et innombrables là où, semble-t-il aux savants, il n'y a qu'un océan d'atomes eux-mêmes différents de ce que nous croyons, où jouent les hadrons et les leptons et, à un niveau plus mystérieux, plus essentiel, les idées que sont les quarks. Ou plutôt, pour le moment, ce sont des idées, des suppositions scientifiques, les symboles d'une insaisissable nécessité. Sans eux — que nous ne faisons qu'imaginer par inférence —, pas de Matière originelle, pas de boule de feu tournoyant et explosant, pas d'univers se créant dans des torrents d'étoiles. Pour le moment, ils sont à la racine de tout, matière si immatérielle qu'elle précède toute naissance et qu'elle est immortelle.

Or, intangibles et indéfinissables, les constituants fondamentaux de la Matière se retrouvent en nous, en chacune de nos cellules, ainsi qu'un graal d'immortalité. Comment parviendrons-nous à exhumer cette lumière primordiale qui gît en nous et autour de quoi l'univers s'articule ? Comment descellerons-nous les fontaines secrètes de la Matière apparente afin que cette lumière en nous s'unisse — et nous unisse

— à la lumière aujourd'hui invisible du cosmos entier ? Comment, quittant la matrice nocturne de notre mère-matière, naîtrons-nous à cette unité sidérale de l'être ? Et sous quelle forme ? Sous quel aspect rayonnant ? Avec quels pouvoirs de splendeur ? Quelles perceptions illuminées ? Que verrons-nous ? Que serons-nous en ce Jour éternel ?

Des flambeaux effrayants s'élèvent sur notre chemin, des colonnes de feu parlent d'une destruction définitive, des fournaies nous menacent, et l'éclat de mille soleils, comme un déluge de mort, s'allume partout sur notre Terre si modeste et si douce. Allons-nous donc disparaître ? Allons-nous donc annuler l'œuvre de nos mains et le labeur des millénaires avant nous ? Allons-nous donc rendre vaine l'évolution patiente qui, au fil des âges, nous a rêvés, appelés, façonnés jusqu'à nous donner cette apparence d'où, aujourd'hui, nous contemplons le monde ?

L'apocalypse dont nous nous menaçons et qui nous terrorise, n'est-elle que le terme infernal de nos souffrances ? Ou n'a-t-elle pas une autre valeur, plus profonde ?

Oui, c'est vrai, les armements se multiplient, et plus irrémédiables. Oui, c'est vrai, les politiques se durcissent, et plus totalitaires. Oui, c'est vrai, nous sommes à chaque instant traqués par des spectres dont le nombre s'accroît, et plus abominable.

Mais n'y a-t-il que cela ? N'y a-t-il que cette mort hideuse prête à tout engloutir si nous n'y prenons garde ? Ne sommes-nous que des apprentis sorciers toujours mal inspirés ? Ou, au contraire, d'inconscients grands-prêtres qui, depuis le début des temps, s'efforcent de dépasser la Mort et, la pistant jusqu'en son dernier repaire, jouent aujourd'hui leur va-tout, guidés par une voix divine ?

Ce qui nous a conduits jusqu'à notre naissance ne peut-il encore nous conduire jusqu'à la mort de la Mort que réclame notre être profond et dont les figures de feu nous épouvantent ? Ne sommes-nous donc plus capables d'espérer ? Au milieu du chaos où tout s'effondre à cette heure, ne sommes-nous pas capables de croire en l'inconnu, en l'impossible, en ce que nul n'a encore jamais vécu, en la géante et protéiforme aventure de vivre ? Ou bien croyons-nous pouvoir entrer ici-bas dans une autre dimension sans que la substance qui nous constitue, nous et le monde, soit effroyablement barattée, répandant, en nous et hors de nous, les miasmes de la guerre ?

Croyons-nous vraiment qu'il suffise que nous nous présentions aux portes de la Mort, un air dévot sur le visage ou un sourire contrit aux lèvres, pour que nous soit donnée la clef de tout le mystère universel ? Croyons-nous que les vertus prônées pour l'édification de notre vie soient le viatique de l'immortalité ? Croyons-nous que l'Éternité doive nous être livrée sans coup férir, ou plus exactement sans que nous soient portés, au besoin par nous-mêmes, les coups qui doivent briser la carapace où nous sommes enfermés et qui nous empêche de voir la Vérité ?

Il y a un effort colossal à fournir pour que tombe ce mur matériel derrière lequel nous sommes retenus captifs, pour qu'il s'évanouisse sans que nous disparaissions, pour qu'il meure sans que nous mourions. Et il n'est pas du tout sûr qu'en l'occurrence il appartienne aux seuls mystiques d'illuminer le monde.

Le combat qui s'est engagé pour arracher à la Matière son secret fondamental ne se livre pas que dans l'âme des voyants. Les étapes, l'une après l'autre, en sont décrites dans les laboratoires. Les hommes de Dieu peuvent, du haut de leur sérénité, énoncer que la Matière est Esprit, que le Verbe s'est fait chair, que l'univers est plus et mieux qu'une expression du Transcendant, qu'il est le Transcendant lui-même

qui, par magie, se manifeste à chaque instant. Les hommes de l'Homme, eux, le prouvent et en tirent des faits nouveaux pour notre vie. Et sans doute est-il, au fond, bien des sages qui ne se doutent pas des conséquences de leur vision, auxquelles, humblement, les savants, eux, donnent forme. Mais c'est, ici et là, une seule et même chose, de quelque nom qu'on la nomme.

Ce dont le sage fait l'expérience en sa plus haute extase, c'est l'infini et l'éternel, c'est le fait qu'il n'est jamais né, qu'il ne mourra jamais, qu'il est lui-même l'Être à l'état pur, sans commencement et sans fin, en ce moment précis, depuis toujours et à jamais. Ce que le savant, peu à peu, élabore aujourd'hui, c'est, dans le monde matériel où tout périt, la vision de l'Impérissable qui est à la racine de tout. Rien ne meurt. Tout est fait d'une substance immortelle et qui, toutefois, ne cesse de mourir.

Nous sommes arrivés au moment où, impossiblement, les parallèles vont se joindre. Où ce que, seuls, quelques hommes pouvaient connaître et devenir et où se pulvérisaient toutes les apparences du monde, les règles morales et les lois cosmiques, va pour chacun devenir connaissance spontanée. Où ce qui était la béatitude de quelques-uns pendant quelques instants va devenir l'état constant du monde.

Ni religieux, ni scientifique, ni théiste, ni athée, un nouveau mode de pensée se prépare où vont se fondre les deux tendances actuelles de notre esprit. Jusqu'à présent, elles se sont tenues à distance, se méprisant et s'estimant tour à tour, mais refusant de s'allier : d'un côté, le monde et, de l'autre, Dieu. Même pour ceux qui devinaient que le monde est Dieu sous un visage étranger, le monde n'en était pas moins inférieur, négligeable, ou vaguement maudit. Quant à ceux pour qui le monde était le seul souci, Dieu, s'il existait, leur semblait ne rien avoir à faire avec ce qu'enseignaient les religions : comment parler en termes de Bien et de Mal, de compassion, de rachat, quand il s'agit d'établir que la Terre tourne ou que l'effondrement gravitationnel d'une étoile peut aboutir à un autre univers, ou quand on veut enregistrer la mort d'un proton pour savoir si le monde se désintégrera ?

Cependant, les deux lignes se rapprochent, au point de sembler parfois n'être que le reflet l'une de l'autre. Le point sacré de leur tangente est-il illusion créée par la distance dans un Espace courbe et fermé ? Ou bien l'illusion n'est-elle pas dans ce dédoublement d'une seule ligne que notre pensée ne peut saisir qu'à condition d'en séparer les deux principes — de séparer l'Esprit de la Matière, le Jour de la Nuit, la Vie de la Mort, l'Éternité de l'Espace-Temps, et Dieu de son expression sidérale ?

En ces temps de frayeur où tout nous est arraché, où nos idéaux piétinés, et les moindres de nos pensées avilies, où notre Bien se corrompt et devient le Mal, où notre fortune est viciée et nos arts dégradés, où nos sentiments sont traînés dans la fange et où notre chair est rongée par toujours plus d'ignominies ; en ces temps où nous nous retournons sans fin contre nous-mêmes et transformons nos villes en charniers, où nous capturons et supplicions ceux que nous ne connaissons pas mais qui nous ressemblent et que dévore sans doute une même lèpre intérieure ; en ces temps où il n'est jusqu'au sol qui ne pourrisse et ne produise des fruits mortels tant nous l'étripons sous notre force nucléaire ; en ces temps où rien ne semble nous rester, que toujours plus d'horreur, avant l'ultime envol dans le Néant, il faut croire que se prépare autre chose et que tant de souffrances ne sont que le signe d'un enfantement qui, pour s'accomplir, entraîne la destruction des formes dont nous dépendons.

Ce qui nous épouvante est cela même qui nous annonce l'extase d'une autre façon d'être. Ce qui répand en nous la panique est cela même qui précède la béatitude. Ce qui nous brise et nous renverse, qui nous brûle et nous égorge est cela même qui nous délivre. Ce qu'en ce moment nous sommes en train de perdre dans la houle d'un carnage universel, c'est ce qui nous empêche d'atteindre à une plus haute

envergure de notre être.

Car en même temps que, sur les champs de bataille, nous expérimentons des foudres sans cesse plus destructrices et que, sur des graphiques, nous étudions la possibilité d'armes encore plus absolues, les mêmes calculs nous livrent un peu plus du secret primordial, comme si la destruction devait accompagner la création et que la destruction dût être d'autant plus formidable que la création à venir est plus sublime.

Sans doute avons-nous, d'une certaine manière, le choix de croire ou de ne pas croire : ou bien notre mort à tous, demain, sous le feu d'incontrôlables pouvoirs cosmiques, ou bien la mort de la Mort. Et à le formuler ainsi, il nous paraît que, des deux, notre mort est la plus probable, quand, en vérité, c'est vers la mort de la Mort que nous avançons en soulevant une tempête nucléaire.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Comment notre percée de la muraille spatio-temporelle se ferait-elle sans heurts ? Comment notre traversée du cœur de la Matière ne provoquerait-elle aucun remous ? Certains peuvent, au nom de l'occultisme ou de la morale, parler de résistance, évoquer des entités qui ne veulent pas lâcher si facilement les clefs de notre geôle. Mais ce dont il s'agit est sans doute beaucoup plus simple. Nous sommes en train de devenir autres, et l'œuvre se répercute à tous les niveaux du monde.

Ce qui est au bout, nous ne le savons pas, mais pouvons le prévoir. C'est une autre perception de l'univers, préfigurée par ce que les physiciens et les mystiques s'efforcent de formuler — et cette perception, pour être naturelle, nécessite des instruments physiques qui, peut-être latents dans notre corps, sont loin d'être la possession consciente de la race, car c'est physiquement qu'il nous faut devenir autres.

Et c'est à cela que nous travaillons, à nous forger un autre corps, non à nous anéantir comme nous le fait croire la terreur de ce siècle. Et pour cela, nous devons plonger au plus profond de la Matière et en déchiffrer le code qui, aussi bien, est celui de notre présence ici-bas. Si nous sommes sur le point de nous emparer du secret, il n'est que normal que nous n'ayons jamais été si près de notre disparition, puisque ce secret doit justement nous ouvrir les portes de notre apothéose.

Les heures qui viennent seront sans doute encore plus effroyables, car le mouvement qui nous fait ausculter le cœur intangible du monde et nous rapproche toujours plus fiévreusement du vide éblouissant de la Divinité ne peut, extérieurement, se traduire que par davantage de secousses — politiques et telluriques — qui ébranleront et renverseront bien des choses : nous ne pouvons toucher à un atome, que tous les atomes n'en soient atteints et ne réagissent.

Mais nous voudrions, pour la plupart, entraver la force qui semble nous lancer à notre perte, demeurer les hommes que nous sommes, menant une petite vie étroite et confortable dans la torpeur ensoleillée d'un « jardin » où se réfléchirait l'image de l'Éden culturel qui nous obsède sans avoir jamais existé. Nous nous contenterions de ces plaisirs fragiles et de cette tendresse fugace qui, parfois, nous enchantent le cœur. Puis, nous accepterions de mourir, ayant joui de ce bonheur où rien, pourtant, ne nous aurait été consenti qui nous ait fait comprendre le pourquoi de notre être.

Après avoir aimé les enfants, les oiseaux et les fleurs, nous fermerions les yeux et partirions doucement. Nous abandonnerions tous nos privilèges, croyons-nous, et nous nous satisferions de ce qui

nous est donné, ne demanderions pas davantage, ne chercherions pas à savoir. Surtout cela : nous ne chercherions pas à savoir — car, depuis le jardin d'Éden, le savoir est œuvre du diable. Et il semble que ce soit un mot d'ordre pour beaucoup et que, désespérément, par la révolution culturelle ou l'indigence intellectuelle, nous tentions de refréner l'élan qui nous emporte vers l'horizon en feu de notre avenir... « Mais tous, nous serons transformés [1]. »

Que nous le voulions ou non, parce qu'il ne peut en être autrement, les pauvres emblèmes de notre bonheur actuel nous seront un à un arrachés, notre façon de vouloir, dispenser, de sentir se modifiera. Notre regard sera autre. Et ce qui, aujourd'hui, fait notre orgueil, ou à quoi nous tenons comme à la marque de notre intégrité ou au signe de notre liberté n'aura, demain, plus aucun prix à nos yeux. Ce qui fait le bonheur intense et véritable d'un animal ne saurait faire le nôtre. Ce qui fait le nôtre à présent comment satisferait-il le maître de l'énigme cosmique que nous serons demain ?

1 Paul, Épître aux Corinthiens, 15, 51-55.

DEUXIÈME PARTIE

1. Les lendemains du Silence

Nous sommes nombreux à penser qu'en cas de guerre nucléaire, et à supposer que nous ne soyons pas tous détruits soit par les explosions soit par l'« hiver » qui leur succéderait, les survivants régresseraient jusqu'à la Préhistoire.

Cependant, quoi qu'il nous puisse arriver demain, et en plaçant les choses sous le jour le plus sombre, en imaginant non seulement la faillite de notre humanité, mais la disparition de ce qui, aujourd'hui, constitue sa gloire la plus certaine et la plus haute, de ses livres de science et de sagesse, de tout son savoir matériel et spirituel, les survivants n'en posséderaient pas moins en eux l'expérience multimillénaire de la race que, nécessairement, ne pouvaient posséder les hommes de la Préhistoire : le plus démuné ou le moins cultivé d'entre nous en sait à présent davantage que les néandertaliens ou que l'homme de Cro-Magnon, vit dans un monde où même les plus grands hommes de notre récent passé seraient perdus. Platon, Shakespeare ou Napoléon ne comprendraient rien à ce qu'un illettré peut voir tous les jours : un écran de télévision, par exemple, et, sur cet écran, les images envoyées par un satellite ou le film d'une bombe explosant dans le Pacifique.

Et justement, si nous devons jamais nous anéantir dans de telles explosions, les survivants qu'il pourrait y avoir, à quelque milieu que nous imaginions de les faire appartenir, même les plus déshérités, seraient en contact, même imparfaitement, avec ce à quoi le monde serait alors parvenu et que, bien sûr, aucun homme préhistorique n'a jamais connu. En sorte que, même si les conditions de la survie devaient plus ou moins reproduire celle de la vie d'autrefois, le résultat ne pourrait en aucun cas être le même.

On ne retourne pas à la Préhistoire. Nous pouvons un jour nous retrouver dans un état de sauvagerie précaire, nous n'en serons pas moins les rescapés d'un cataclysme où aura péri un monde qui savait ce que nous savons et ce que nous avons encore à apprendre.

Peut-être ce savoir se dégraderait-il extérieurement, faute d'hommes qui puissent en être les véhicules appropriés. Mais intérieurement, il demeurerait. Il passerait dans le subconscient. Il se muerait en un nouvel archéoconscient. Il serait aveuglément transmis par l'atavisme pour resurgir une fois les conditions favorables à nouveau réunies.

Certaines techniques pourraient être perdues, et leur produit devenir un objet de légende, d'horreur ou de culte. Mais ce ne seraient que les expressions de notre progrès qui seraient effacées. La courbe que nous aurions parcourue demeurerait — abstraite, sans doute, et sans plus d'illustrations pour l'élucider, mais puissante en notre architecture intérieure.

Pour pouvoir ce que nous pouvons, il faut en effet posséder une certaine lumière et une certaine énergie. Même si les images extérieures en étaient annulées, cette lumière et cette énergie ne s'évanouiraient pas, nous ne retournerions pas à l'état primitif qui, situé avant nous, a de quoi nous émerveiller, mais ne peut que nous horrifier s'il se profile dans notre avenir.

Non, nous ne serons plus jamais des hommes des cavernes. Même si nous utilisons un jour l'armement

que les Puissances politiques ne cessent de perfectionner et grâce auquel il est dit qu'en se dissuadant mutuellement d'y recourir elles protègent la paix ; même si nous rasons les cités et les nations ; même si, mû par nos propres mains, pleut sur nous un déluge de feu dont aucune arche ne saurait nous sauver tous ; même si la Terre, notre Terre dont chaque saison nous raconte une histoire, dont chaque jour nous chante une chanson, même si notre Terre si douce et bonne et qui, sans un mot, pourvoit à nos désirs, se retrouve brûlée et couverte d'ulcères, empoisonnée jusque dans ses entrailles, cancéreuse jusqu'au fond de ses eaux, enveloppée des voiles de l'hiver nucléaire ainsi que d'un suaire, sous un ciel obscur dont, sans fin, tomberait une neige de mort ; même si tout était détruit et que, pendant des mois, les survivants dussent ne pas quitter leurs abris, nous ne reviendrions pas encore en arrière, nous ne retournerions pas encore à l'hébertude de la Préhistoire, il y aurait encore un avenir pour nous, c'est encore devant nous que nous marcherions pour découvrir ce qui n'a encore jamais été vécu.

Notre fascination de la Mort et le goût qui nous est donné des génocides, les faims sorcières de dévastation qui, parfois, déferlent en nous, le plaisir que nous semblons prendre à faire retentir notre glas sur la Terre, la démence dont nous ne savons même pas qui ou quoi la suscite si facilement dans notre cœur, les pauvres slogans que nous scandons jusqu'à l'ivresse et pour lesquels nous sommes prêts à nous annuler les uns les autres, tout cela, il est vrai, peut un jour nous conduire à ce dont, pourtant, nous ne voulons à aucun prix, à cette fin du monde qui nous fanatise et nous terrifie et dont la prophétie est si ancienne, déjà, que, d'avance vaincus, nous croyons devoir courber le front et préparer nous-mêmes les armes de notre exécution.

La prophétie ? Quelle prophétie ? Et savons-nous la lire ? Il n'y est pas question d'anéantissement, ou pas seulement, mais de métamorphose, mais d'immortalité sur la Terre : « De mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. [...] De malédiction, il n'y en aura plus. [...] De nuit, il n'y en aura plus ; ils se passeront de lampe ou de soleil pour s'éclairer. » Et ces phrases de l'Apocalypse semblent bien évoquer un pouvoir de considérer différemment le monde, le passage (probablement très douloureux, ainsi que l'indiquent maints autres versets) à un nouveau stade de l'évolution terrestre, à un état de conscience où resplendit la gloire de Dieu.

Jusqu'à la Mort qui en est stupéfaite. *Mors stupebit et nature*, proclame le *Dies Irae*, évoquant la fin des temps, le moment où, toute mort s'annulant, nous devons ressusciter. Jusqu'à la Mort qui doit mourir. Cela est dans les Écritures de l'Occident, mais nous préférons nous attarder sur les images d'effroi et, notre morale étant fondée sur le sens du péché, imaginer un Jugement qui nous transit de crainte.

Dies Irae : Jour de Colère — nous croyons, depuis le début, que nos actes ne peuvent encourir que la colère divine et notre châtement. Avant même de savoir ce que les siècles nous donneraient à vivre, nous nous étions accusés nous-mêmes de fautes si terribles que Dieu, en les voyant, ne pourrait qu'abolir sa création.

Et ce sens de notre indignité dont nous sommes lestés, et qui est le plus grand obstacle à notre réalisation de nous-mêmes, sans doute a-t-il en effet son aboutissement dans la fièvre où, aujourd'hui, nous délirons et faisons fleurir les grands bûchers d'Hiroshima. Comme si nous nous efforcions de fidèlement mettre en images les versets écrits jadis, la Bête, les faux prophètes ou le tonnerre du Jugement dernier, tout peut ainsi magiquement prendre forme aujourd'hui, être en quelque sorte vérifié par l'expérience. Mais cela ferait-il réellement partie de la prédiction originelle, cela ne serait pas toute la prédiction. La fin du monde, la fin des temps, la douleur et la désolation, peut-être — et c'est très exactement ce que nous vivons à cette heure —, mais aussi, et surtout, un autre monde et d'autres

temps, ou plutôt l'Éternité, le Jour éternel, sans nuit, sans mal, sans ignorance et sans souffrance.

Et si nous tenons à illustrer une part de la prophétie, nous devons savoir que l'autre aussi peut se réaliser. Les forces les plus obscures, les plus secrètes, les plus souterraines peuvent nous faire accomplir le labeur de destruction. Il n'empêche, d'autres forces, simultanément, nous aident tout aussi secrètement dans notre œuvre de création.

De cette prophétie, les Occidentaux sont les dépositaires ; elle fait partie de leurs traditions les plus indiscutées, elle façonne leurs gestes, leurs sentiments, leurs idées. Elle leur a, au Moyen Âge, inspiré le rêve du Millénium égalitaire en même temps que les cauchemars eschatologiques, et nous en retrouvons aujourd'hui le prolongement dans les idéologies communautaires et les programmes atomiques.

D'autres cultures peuvent envisager un terme à la création — l'Inde, par exemple, considérer sereinement que la manifestation universelle se résorbe régulièrement au cours d'un pralaya —, c'est néanmoins à l'Occident qu'appartient, pour ainsi dire, la dynamique de la fin du monde. Dès lors, il peut paraître normal qu'il lui soit revenu de concrétiser la vision de l'Apocalypse, de donner un visage aux symboles religieux qui lui ont, dès l'origine, été inculqués et sur quoi repose tout l'édifice de sa civilisation.

D'un côté, le péché originel. De l'autre, à l'autre extrémité de l'histoire humaine, la fin du monde dans le hurvari infernal de l'effondrement du Ciel et de l'éventrement de la Terre. Notre histoire, ou plutôt l'histoire de l'Occident et de ses réalisations, suit la courbe implacable des tragédies. Condamnés à pécher, punis pour l'avoir fait, poussés à le faire encore et de plus en plus d'une façon de plus en plus criminelle, nous sommes d'avance promis à un Jugement sans pitié. Sans pitié, puisque, de toute façon, tout doit disparaître dans des cyclones de feu avant qu'au son de trompettes formidables Dieu ne puisse se manifester.

Que nous soyons bons ou mauvais, selon les termes d'une Loi qui ne saurait être celle de tous et qu'en d'autres pays ou à d'autres époques d'autres Lois peuvent même contredire, tout doit être anéanti. Le bien des uns ne compensera pas le mal des autres. Le monde entier périra — et l'on peut bien dire que c'est pour ressusciter à une Vie plus haute, il n'en est pas moins vrai que tout sera brusquement pétrifié devant l'effrayante splendeur de Dieu, Soleil étranger se levant devant nous et dévorant tout.

C'est après, seulement, qu'aura lieu le Jugement, lorsque tous seront passés de l'autre côté du monde, dans la sphère où les vivants ne se distinguent pas des morts. Du moins parlons-nous, à la suite des Écritures, d'un Jugement dernier où Dieu, ayant tout détruit, nous demandera des comptes sur ce qu'il aura lui-même accompli par notre intermédiaire.

Ou bien, si nous voulons nous tenir pour responsables de la fin du monde, alors il nous faut accepter de voir que c'est après, et comme pour la ratifier, que Dieu se manifeste, comme si elle représentait le moyen de le rendre visible — et en effet, pour notre mentalité incapable d'enregistrer deux phénomènes au même endroit et au même moment, il peut sembler que le seul moyen de faire apparaître Dieu est encore de faire disparaître le monde qui le cache.

Quelle plus haute et plus aberrante marque d'espérance, alors, quelle foi plus haute et plus téméraire que celles au nom desquelles nous préparerions l'holocauste et, en ce moment précis, sous couvert de

contradictions ethniques, nous nous apprêterions pour l'ultime odyssee dans inconnu?

Plus encore qu'une folie dévastatrice, ce qui nous possède est donc comme le désir d'offrir un sacrifice dont le déroulement suit la liturgie visionnaire d'autrefois. Et la vision étant d'annulation finale, nous obéissons, nous avançons docilement vers ce qui a été décrété par l'ange exterminateur et dont les brasiers crépitent déjà au bout de notre histoire.

Mais si tout disparaît demain, ce ne sera pas par notre faute, ni pour effacer jusqu'au souvenir de nos fautes, parce que Dieu aura été pris de dégoût devant notre abomination. Ce sera de la même façon qu'avant nous tant d'espèces ont déjà disparu, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la morale, qui ne concernent que le mouvement de la vie universelle vers un but dont nous ne savons rien encore, sinon qu'il est toujours plus élevé.

Car un but, sans doute, se poursuit à travers nous, à travers toutes les espèces terrestres, à travers toute la création cosmique. Nous ne sommes peut-être qu'une étape sur le chemin qui y mène. Libre à nous de le penser. Et de nous offrir à l'avenir mystérieux en espérant qu'un être y vivra, qui sera libre de toutes les entraves qui nous font aujourd'hui trébucher.

Il faut y insister, en effet : la prédiction n'est pas que de fin du monde. Et ce à quoi œuvrent aujourd'hui les savants, ce que pressentent les penseurs n'est pas non plus que de fin du monde. Une immense aurore se tisse à notre insu dans le ventre de la nuit. Et il leur est impossible de ne pas la sentir palpiter en eux tandis qu'ils se penchent sur leurs diagrammes et leurs équations, ou que l'intuition leur fait frôler l'idée d'un avenir qui ressemble assez peu à celui que nous offre un présent habitué à trembler.

Peu à peu, nous devons apprendre la confiance et, pour cela, d'abord et surtout perdre ce sens du péché qui nous obsède depuis des millénaires et, selon les cultures, a revêtu un aspect ou un autre sans être ici ou là plus justifiable. Ils nous faut peu à peu accepter de nous voir avec des yeux innocents, cesser de nous accuser nous-mêmes ou d'accuser les autres. Il nous faut peu à peu reconquérir l'état d'innocence où tout ce qui est fait échappe aux notions de Bien et de Mal. Telle est pour nous la plus grande urgence : nous défaire de cette manie de croire que nous sommes mauvais et que, mauvais, nous devons être punis et même que, notre mal étant irrémédiable et empirant sans cesse, nous devons être punis pour l'Éternité en disparaissant dans le raz de marée de la géhenne.

Nous devons accepter notre état d'innocence, d'absolue et naturelle et inaliénable innocence si nous voulons entrer dans le royaume de Dieu. Nous devons à tout prix rejeter cette tunique du péché que nous portons depuis des âges et consentir à nous présenter nus, innocents et parfaits, devant la Lumière dont nous sommes issus.

Nous n'avons jamais rien fait de mal, mais nous avons beaucoup souffert. Même en ce moment où nous nous entre-dévorons, nous ne faisons rien de mal, mais une torture nous est imposée où, amnésiques, nous vivons et tuons et mourons sans savoir qui nous sommes. Cependant, quelque chose, en nous, semble parfois recouvrer la mémoire et s'éveiller. Quelque chose semble repousser les images du rêve oppressant où nous nous débattons. Quelque chose semble émerger et nous haler vers la Lumière. Encore un peu de temps, semble-t-il. Encore un peu de temps...

Pour écarter les oracles trembleurs, il n'est donc, peut-être, que d'avoir, pour les êtres que nous sommes personnellement et pour l'être collectif que nous formons au gré des siècles, la tendresse et la

compassion que nous n'avons cessé de vouloir et de mériter. Il est essentiel que nous ayons foi en notre innocence et que nous consentions à oublier même ce qui nous paraît le plus impardonnable et dont le souvenir envenime nos rancunes et nous fait entonner des hymnes vengeurs alors même que nous voudrions enfin profiter de la douceur des jours.

Mais c'est justement le plus difficile. Et ce qui rend le pardon si difficile, ce n'est pas tant la faute sur laquelle nous devrions fermer les yeux que les mille éléments qui, en nous, refusent d'oublier. Nous déclarons que « ceci » ou cela », du moins, il ne faudra jamais en perdre le souvenir, que ce serait une lâcheté de tourner la page, que cela reviendrait à ouvrir la porte à des actes bien pires — et nous ouvrons la porte dans l'autre sens aux calamités annoncées, mais en nous estimant justifiés, et vengés.

Et ainsi d'âge en âge. Ainsi depuis toujours. Ainsi depuis que nous appartient la faculté de penser et que, fascinés par l'écoulement du Temps, nous relierons les événements les uns aux autres en attribuant à chacun une valeur qu'il ne possède pas en soi, qui est simplement un jugement que nous rendons au hasard, une appréciation terriblement variable et que nous croyons définitive.

Des voix sublimes ont essayé de nous faire entendre raison, de nous enseigner ce pardon impossible et cet amour de l'ennemi comme de l'ami. Mais un gouffre sépare à jamais notre intelligence de la vision des illuminés. Les moyens ne nous sont pas fournis d'accomplir ce qu'ils nous proposent. Cela n'est en rien notre faute. Nous ne sommes pas construits pour mettre en pratique ce qu'ils voudraient partager avec nous et qui soulève en nous des échos émerveillés.

Et ils le savent. Ils savent que nous ne pouvons pas réellement les suivre, quand bien même nous dirions les aimer plus que nous-mêmes. Ils n'attendent rien de nous. Ils savent qu'en vérité, serions-nous couverts d'abjection, nous sommes innocents, car il n'est qu'une vie et qu'un être dans tout l'univers. Ils ont l'expérience que tout est un, qu'il n'y a, essentiellement, que Cela, éternel, infini, que l'on peut appeler Dieu, et qu'en conséquence il est impossible qu'existent le Bien et le Mal : quel Bien ou quel Mal pourrait-il y avoir pour l'Être unique, et accompli par qui ?

D'avoir plongé les regards dans cette conscience suprême de l'Éternité, ils connaissent la vérité et, la connaissant, ils savent aussi que nous ne pouvons la comprendre, qu'il y a, en quelque sorte, et bien que tout soit un, une différence de nature entre elle et nous. Eux, se proposent comme les intermédiaires, les ponts devant nous permettre d'enjamber l'abîme qui sépare les deux plans. Et toutefois, ils savent que l'abîme ne s'enjambe pas comme ça — que ce qu'ils disent sera fatalement déformé, capté par le prisme de notre pensée, adapté à la sphère de nos jours que gouvernent, au contraire de la leur, les notions de Temps et d'Espace fini.

Comment ferions-nous fonctionner l'infini dans le fini et l'éternel dans le Temps ? Ils savent bien qu'il n'en est pas question. Mais du moins leurs paroles peuvent-elles nous aider à prendre confiance. Même si, à leur suite, nous bâtissons des légendes sur des paradis où se trouve contre-faite leur vision de l'absolu, même si nous édifions des codes où se caricature l'amour qu'à travers les siècles ils étendent à tous et à chacun, même si nous nous fourvoyons en leur nom, quelque chose d'eux reste en nous pour nous reconforter.

Le seul fait qu'ils existent, ou aient existé, suffit parfois à nous rassurer sur notre destinée. À moins que nous ne les ayons à ce point divinisés que nous croyons qu'ils séviront si nous ne faisons pas ce qu'attendent nos prêtres et qui ne ressemble guère à ce qu'ils ont voulu nous donner.

Or, leur expérience a toujours été de l'Éternité, et de rien d'autre. Du moins cette expérience-là, de la conscience suprême en laquelle, par-delà l'Espace et le Temps, s'immerge le voyant et à laquelle il s'identifie, est-elle seulement de l'Éternité. Il n'y est pas question de ce que, sans savoir, nous appelons Dieu. Il ne s'agit que de la transcendance de notre condition, que de l'abstraite contemplation par elle-même de la Lumière originelle. C'est tout. Il n'y a rien d'autre à dire. Aucun Dieu ne nous jugera jamais, ne nous récompensera ni ne nous punira. Nous n'avons rien à craindre et rien à adorer.

Il n'y a que cette Lumière immuable. Mais justement, peut-on demander, pourquoi toujours parler de Lumière, d'illumination, d'illuminés, lorsqu'il est question de la connaissance absolue, de l'Infini et de l'Éternité ? Fait-on donc réellement l'expérience d'une lumière qui, éternelle et infinie, serait toute connaissance ?

En ce plan de l'Être pur, nul objet n'apparaît. La moindre forme imposerait quelque part une limite, en sorte que, morcelé, l'Infini ne pourrait plus être. De même une durée, quelle qu'elle soit, bornerait le sens de l'Éternité. Pourtant, il ne s'agit en rien d'un évanouissement de l'âme. Le voyant ne sombre pas dans un coma où rien ne serait plus perceptible. Il n'atteint pas à un Néant où tout serait englouti dans la Ténèbre de l'Inconscient, à commencer par lui-même. Au contraire, il parvient à une Conscience qui, sans objet qu'elle-même, n'est recouverte par le voile d'aucune forme et se révèle donc lumineuse en soi. Éternelle, infinie, cette Conscience est fatalement la sienne propre, car s'il y avait encore dualité — d'un côté, son immensité à elle et, de l'autre, sa petitesse à lui —, elle serait limitée, ne serait pas éternelle et infinie.

Or, cette conscience suprême et unique du Rien qui est Tout, cette connaissance sans mots de l'Être informel qui rend invisibles ses myriades de formes alors même qu'elles le cachent, c'est cela qu'en sa splendeur écrasante et abstraite on appelle Dieu et à qui l'on prête tant d'attributs.

Pour le définir, des systèmes ont été édifiés, dont l'imposante architecture doit nous donner le sens d'un ailleurs, d'un être à l'état pur, d'un état suprême auxquels puisse aller notre révérence afin que nous espérions y accéder un jour.

Nous en avons fait le but de notre marche millénaire. Et cela est sans doute la vérité. Mais là où, sans doute aussi, nous nous trompons, c'est quand nous croyons que, seuls, certains d'entre nous y seront admis, que les autres, qui ne se conduisent pas comme nous voudrions, seront rejetés. Cela est en contradiction avec l'état même que, d'une façon ou d'une autre, toutes les religions du monde proposent à nos efforts.

Dans notre ignorance forcée, nous rabaissons Dieu à notre niveau lorsque nous le représentons comme un Juge. Nous nous méprenons sur l'état divin lorsque nous faisons campagne pour son paradis, lieu de délices à la portée de toutes les âmes de bonne volonté. Mais ce n'est pas notre faute. Ainsi nous conduit l'inconscience de notre nature. En sommes-nous affranchis, pour un instant ou davantage, qu'aussitôt cette obscure construction de notre esprit vole en éclats. L'expérience, qui dépasse tout langage, est irrécusable : Dieu ne juge pas, il ne récompense ni ne punit, car tout, sans nulle omission d'aucune sorte, est lui depuis toujours et à jamais.

Ainsi notre plus grand ennemi est-il Dieu, comme l'est notre ami le plus cher, et l'indifférent, et tous ceux que nous ne connaissons jamais, tous ceux qui ont vécu avant nous et tous ceux qui viendront

après. Et tout ce qui se passe dans l'univers est Dieu. Tous les événements du monde sont Dieu. Aussi bien la révolution des astres, l'éploiement des galaxies innombrables, que le mouvement des photons ou que le rire d'un enfant et l'étreinte d'un amant, ou que la mise à mort d'un peuple par un autre, que l'abjection des camps, que le sida dont les tentacules nous étouffent, que le napalm dont nous brûlons la face de nos soi-disant ennemis et que les bombes thermonucléaires que nous engrangeons en tremblant.

Tout est Dieu, et Dieu n'est rien. Depuis toujours, pour lui, il en sera ainsi. À jamais, il en sera ainsi. Le plus énorme nombre ne suffirait pas à définir sa durée, que la plus infime fraction contient aussi bien tout entière : n'importe quel instant, pour « cela », contient non seulement l'histoire de notre univers depuis sa naissance, il y a quinze milliards d'années, jusqu'à sa dissolution éventuelle, mais aussi la manifestation de tous les autres univers qui, pour une conscience temporelle, ont précédé le nôtre ou doivent lui succéder. Tout existe d'avance et à jamais. En Cela et pour Cela, toute vie, immensurablement grande ou incommensurablement petite, est une, est infinie, est éternelle, est à la fois radicalement illusoire et réelle. Rien n'existe vraiment. Et tout a toujours existé.

Comment, dès lors, parler de Bien, ou de Mal ? Comment, même, parler de Dieu ? Nous nous figurons une Personne qu'il nous faut prier pour nous la rendre propice et qui attendrait quelque chose de nous, qui voudrait quelque chose. Mais, nous l'avons déjà vu, cette volonté supposée est en contradiction avec le sens même de l'Éternité. Il ne peut y avoir de volonté dans ce qui est éternel, cela est en soi satisfait depuis toujours et à jamais. Cela ne peut être rendu propice, cela n'a pas besoin d'être prié, cela ne peut juger ni louer ni sévir. Cela est éternellement ce que cela doit être — et il n'y a que cela, ici et au-delà, en sorte que tout est d'avance accompli dans l'Éternité, que tout est immuable et parfait.

De cette vision unique et toujours semblable, nous avons noté que sont issues des religions si variées qu'elles semblent contradictoires. Un enseignement a d'abord été donné par le voyant primordial ou, comme dans le cas des rishis de l'Inde ou des prophètes d'Israël, par un collège d'illuminés. Et pour être plus facilement assimilable, l'expérience a été coulée dans le moule de formules réputées conduire à l'état divin, alors qu'au maximum elles ne pouvaient en être qu'un compte rendu.

La silhouette du maître s'est parée, aux yeux des foules, d'un prestige supérieur, alors que lui, sachant ce que Dieu est en vérité, pénétrait leur erreur tout en voyant qu'il était vain de vouloir les détromper.

L'exemple le plus manifeste est celui du Bouddha pour qui la perception de la Transcendance absolue aboutit à la négation de Dieu au sens où nous entendons le mot et à l'affirmation du Vide, mais dont on fit une divinité. Pour lui, tout se désintégra dans l'illumination : le monde devint une illusion et, dans ce monde, lui-même ne pouvait être qu'illusoire, et de même tout homme. Plus subtilement, l'expérience de l'Être suprême qu'il avait eue ne pouvait dès lors être qu'illusoire, puisqu'il n'y avait, en réalité, personne pour rien éprouver : rien n'est réel, pas même le Rien.

De sa vision, est issue la vertu essentielle du bouddhisme : la compassion étendue à toutes les créatures, toutes étant victimes de cette illusion que nous prenons pour la réalité.

Vécue et interprétée différemment, la même vision a donné le taoïsme en Chine pour la sagesse duquel le Tao pénètre, imprègne, soutient toutes les formes du monde. A donné les différents courants de la pensée indienne où, tantôt, tout est Dieu, comme dans les Oupanishads et, tantôt, rien n'existe vraiment, sauf Dieu, comme dans le védânta médiéval de Shankara.

C'est la même vision, encore, qui est à la racine des religions sémitiques : du monothéisme mosaïque où se réfléchit l'expérience de l'Un, de l'universalité chrétienne où cette unicité divine se mue en unité humaine, de l'islam et de son ivresse d'abstraction ineffable où se reproduit l'informel de la Transcendance.

C'est elle, enfin, qui inspire la prophétie de l'Apocalypse et annonce que cette splendeur divine qui enfante infiniment le monde et en est le support doit en être aussi le terme et se révéler aux yeux des hommes une fois franchies les portes de la Mort universelle et conquise l'immortalité non au-delà, mais ici-bas, sur cette Terre elle-même transfigurée par la descente de son archétype sacré, la Jérusalem céleste qui est, pour ainsi dire, l'âme de la planète ou sa divinité tutélaire.

Et il n'est sans doute pas de prophétie qui soit allée plus loin que celle-là, dont le déchiffrement est malaisé, car, suivant le canevas des apocalypses précédentes, Jean de Patmos s'y est servi d'un langage qui se reporte constamment aux codes et à l'iconographie judaïques. L'idée du Royaume appartient en propre à la pensée juive, et Jésus lui-même, en sa mission, ne fait pas autre chose qu'annoncer la victoire sur la Mort — thème que soulignent les diverses résurrections qu'il opère et que rapportent les Évangiles et que, pour finir, exalte la sienne. Il n'est donc pas étonnant que l'Apocalypse, sur quoi se clôt le Livre, promette sans ambiguïté l'immortalité terrestre.

Mais le langage a de quoi nous égarer. Tout comme les anciens Juifs, en lisant Isaïe ou Osée, pouvaient voir des races ennemies qu'il fallait abattre, nous voyons des images infernales quand il s'agit de la Bête. Nous imaginons le diable — sans savoir au juste ce qu'il est — là où, en réalité, il s'agit de nature inférieure, du règne animal auquel, par tant de traits, nous appartenons encore, mammifères que nous sommes en tenant de notre espèce vieille de deux cents millions d'années jusqu'à la façon de nous reproduire et de prendre soin les uns des autres — de nous aimer.

De cette espèce et de ses lois, nous ne cessons de percevoir les limites et de vouloir nous affranchir. Mais elle a mis sur nous son empreinte, et c'est elle la Bête qui est à l'origine de tant de nos faims et de nos impulsions, de nos violences et de nos hideurs, comme aussi de ces gestes où nous attirons à nous le corps auquel nous unir pour nous prolonger en un être dont nous entourerons la naissance de notre émerveillement d'âge en âge renouvelé.

Le diable que cette ombre atavique qui nous hante et dont rien ne nous débarrasse, même si les messies, au fil des millénaires, viennent nous apporter un peu de lumière pour nous éclairer sur notre vraie condition ? Le diable que tout ce passé préhumain dont nous sommes constitués ? Le diable que cette Bête dont nous sommes nés, qui est en quelque sorte notre mère et qu'il nous faut tuer ? Peut-être. Mais il y a plus, car ce diable, cette hérédité animale de l'homme, cet atavisme de la Nature en nous, cet archéoconscient, cela résiste, cela nous entrave à chaque pas, malgré que nous en ayons. Cela, depuis toujours, obscurcit la création, voile la conscience, empêche de connaître la vraie réalité du monde. Cependant, cela, depuis toujours, ne cesse de se dissiper. L'obscurité est, au fil des âges, moins épaisse. La conscience est de plus en plus grande. Elle est plus grande en nous qu'en l'animal. Plus grande en l'animal qu'en la plante. Plus grande en la plante qu'en la pierre. Depuis toujours, la victoire ne cesse d'être remportée. À quoi bon évoquer le diable et dire que de ténébreux pouvoirs veulent nous prendre à leurs rets ? Parlons-nous du diable qui, ayant interdit la Vie sur Terre pendant un milliard d'années, la retint encore captive des eaux primordiales pendant trois autres milliards d'années ? Parlons-nous du diable qui empêcha les fleurs et les oiseaux d'apparaître pendant d'incalculables millions d'années ?

Parlons-nous du diable qui, pendant des âges, obtura la matrice où nous devions nous former et ne nous permit d'apparaître que lorsque la Terre eut quatre milliards et demi d'années ? Alors, pourquoi, devant un aussi clair processus de la manifestation tellurique, devrions-nous aujourd'hui nous servir d'un vocabulaire aussi peu adéquat ?

Bien plutôt, nous devrions parler d'une mue. Nous rejetons en ce moment une peau très ancienne. Nous nous dépouillons d'une façon d'être qu'ont cimentée bien des cycles de la création, et un grand déchirement se fait qui, à la fois, nous libère et nous horrifie, mais dont l'issue est certaine.

Au lieu de nous accuser les uns les autres des plaies qui nous dévorent, nous devrions apprendre à y voir autre chose pour les accueillir différemment et ne plus mêler tant de haine à nos souffrances déjà si grandes. Si seulement nous pouvions reconnaître la pure innocence de notre condition. Si seulement nous pouvions cesser de penser en termes de Bien et de Mal, de péché, de jugement et de pénitence, et savourer la candeur inaltérable de notre âme. Si seulement nous pouvions comprendre que rien de ce que nous faisons n'est en vérité notre fait, que tout est depuis toujours accompli dès lors que nul Juge n'apparaîtra sur des nuées en feu pour nous ouvrir à jamais son royaume ou nous l'interdire à jamais.

Ou bien la vision des voyants doit-elle être reléguée au musée des anomalies de la Nature ? Ne sont-ils pas les hérauts qui nous annoncent comment, à notre tour, demain nous pouvons voir les choses ? L'Éternité ! L'Éternité ! Pourquoi serait-elle une récompense accordée à quelques êtres stupéfiés dans leur dévotion ou anesthésiés par leur catharsis et à ceux qui auraient obéi à des commandements qui n'ont rien à voir avec l'Infini ? Pourquoi le reste des hommes en serait-il privé ?

Dans un cas de guerre nucléaire où, en quelques instants, deux ou trois Puissances détruiraient toute la Terre, de quel côté croyons-nous donc que serait ce Dieu que nous sommes censés craindre et adorer ? À qui accorderait-il la palme de la vie éternelle ? Qui rejeterait-il dans l'océan de soufre ? Sommes-nous si sûrs d'appartenir au bon camp selon les termes de cette Loi que nous disons divine ? Évidemment : parce que nous sommes chrétiens, disent les chrétiens. Mais les communistes disent la même chose. Et les hindous aussi. Et les musulmans. Et tout le monde. Car tout le monde s' imagine détenir la Vérité. Nous le savons, et nous savons aussi que nous nous abusons tous. Alors ?

Alors, la Bête en son dernier repaire n'est probablement que notre perception du Temps et le sens de la causalité qu'elle entraîne, le concept de Bien et de Mal qui en est issu. Nous la représentons volontiers par un serpent, qui est aussi le symbole de l'Infini. De fait, c'est notre infini spatio-temporel qu'en ce moment même nous nous ingénions à dépasser sans savoir au juste comment nous y prendre. C'est ce serpent de l'infini cosmique que nous cherchons à vaincre en ce moment où nous fouillons la Matière et la désintégrons, rêvant de nous retrouver alors « de l'autre côté ». C'est ce Mal-là dont nous voulons enfin triompher et qui est simplement notre ignorance originelle, notre native incapacité de savoir vraiment qui nous sommes et ce qu'est l'univers.

Ce n'est pas de petits péchés ni même d'atrocités immenses que nous devons être victorieux, mais de la Nuit matérielle qui les engendre et où nous sommes modelés. Sans doute nous faut-il aussi l'emporter sur ce que nous nommons le Mal, mais non pas de la façon que nous croyons, sur la colonne des stylites ou dans les pénitenciers monastiques — simplement en en dépassant à jamais la notion, en nous ouvrant à notre propre innocence, à notre lumière, en épousant, en quelque sorte, cette forme solaire qui est au fond de nous. Et le jour où, vraiment, nous ne croirons plus au Mal, où notre pensée ne verra plus la Nuit en nous, nous ne la verrons plus hors de nous : alors, poindra le Jour éternel annoncé par

l'Apocalypse.

« Les gens comme nous qui croient en la physique savent que la distinction entre passé, présent et avenir n'est qu'une illusion tenace », écrivait Einstein à la fin de sa vie. Acte de foi où il réitérait implicitement son refus de croire à l'Indéterminisme de la physique quantique et, plus encore, de la mécanique ondulatoire. Pour lui, Dieu ne jouait pas aux dés. Et si le principe d'incertitude était, depuis Planck, l'un des mots d'ordre de la Science, si même on ne pouvait qu'évaluer la probabilité d'un événement, il n'en continuait pas moins, pour sa part, à envisager un rigoureux déterminisme de la Nature.

Non le Hasard mais la Nécessité. Non un Dieu joueur et désinvolte, une Divinité inconsciente et irresponsable, mais un Être en qui et par qui tout était harmonieusement ordonné depuis toujours et à jamais. Non le Dieu auquel sa création échappait depuis le tout début — ce qui, ontologiquement, rejoint la notion d'une créature rompant l'équilibre originel et se confond avec l'idée de péché —, mais la Personne suprême qui existait en soi et qui était de toute éternité cela même qui se reflétait dans le miroir du Temps — ce qui, ontologiquement, renvoie au sens d'une pureté inaliénable, d'une impossibilité de jamais commettre aucun mal.

Hasard ou Nécessité — Einstein pensait qu'avec la mécanique quantique on n'avait pas encore frappé à la bonne porte, qu'il y avait encore autre chose à découvrir [1]. Cette chose, l'avons-nous à présent découverte ? Toujours pas, semble-t-il. Et c'est peut-être qu'il nous faut concilier, pour les dépasser, les deux pôles de la contradiction où nous nous trouvons lorsque nous voulons expliquer le monde.

D'une certaine manière, on pourrait dire que, s'il y a quelque chose que l'on peut appeler Hasard, cette chose se situe dans la totalité : elle n'en est pas une définition, mais un aspect. Elle est valable à une certaine échelle — au niveau atomique —, mais pas à tous les degrés de l'étude. Elle est connaissance d'une partie, et non du tout. Le tout, lui, continue, de nous échapper. Nous ne parvenons pas encore à le saisir, et pour cette raison, sans doute, qu'il nous faudrait d'abord nous en extraire, en quelque sorte, afin de le regarder comme un objet.

En d'autres termes, il nous faut nous élever jusqu'à une conscience d'où l'univers puisse nous apparaître différemment — en nous, au lieu que nous soyons en lui. Et c'est en effet ce que signifierait sortir de l'univers. Cela voudrait dire en franchir psychologiquement les limites et, en nous retrouvant de l'autre côté, le contempler en nous-mêmes en sa réalité multidimensionnelle qui dépasse toutes nos notions d'Espace et de Temps.

L'histoire scientifique de ce siècle est justement celle d'un tel dépassement, dont la courbure de l'Espace fut la première grande étape. Peu à peu, au-delà de ce que nos sens perçoivent et de ce que déduit notre raison, notre esprit capture et conçoit une forme d'univers qui est plutôt une idée d'univers et découvre ainsi des lois qui gouvernent la Matière sans pouvoir être définies par rien de matériel.

De plus en plus, l'univers devient magique, se charge de pouvoirs immenses en ses moindres atomes, se crée et se décréé sans cesse en un chatoiement de galaxies dont l'étendue ne saurait se mesurer et qui, dans les spires du Temps, ne sont pas encore apparues ou ont déjà cessé d'être.

1 « La mécanique quantique en impose certainement, mais une voix intérieure me dit que ce n'est pas encore ça. La théorie nous apprend beaucoup, mais sans vraiment nous rapprocher du secret », Lettre à Max Born, 1926.

Les anciennes lois s'effondrent les unes après les autres. Copernic, Galilée et Newton nous semblent loin, à nous qui, si peu de siècles après leurs calculs, étudions les trous noirs. Et que sera demain ? Encore plus étonnantes, sans doute, seront nos investigations, encore plus vertigineuses nos conclusions où, toujours davantage, notre pensée dissoudra la substance de l'univers afin de trouver, au cœur éblouissant des choses, les clefs de notre propre énigme.

Car ce n'est pas extérieurement que nous désintégrerons forcément la monde. Cela n'a rien de sûr, ni de fatal. Nous pouvons en incendier l'apparence autrement qu'en y déchaînant une tempête thermonucléaire. Nous pouvons en toucher le secret fondamental par la puissance de notre pensée se dépassant elle-même. Nous pouvons fort bien cesser de poser demain un regard mental sur le monde, de vivre dans un monde mental, orchestré mentalement, tel que nos yeux d'êtres mentaux sont seuls à le contempler.

Nous pouvons fort bien le voir autrement, le vivre différemment et être nous-mêmes des êtres entièrement nouveaux. La recherche scientifique nous y entraîne aujourd'hui tout autant que l'ascèse yogiique. Nous apprenons méthodiquement, rationnellement à voir ce que nous ne pouvons pas voir normalement. Nous sommes toujours dans l'obscurité, mais nos yeux s'y étant faits nous scrutons le paysage encore indécis que, demain, la lumière nous révélera, et qui est incomparablement plus vaste et plus bouleversant que tout ce que nous pouvons augurer à cette heure.

Théorèmes et prophéties, tout porte à croire que c'est donc notre perception du Temps qui est en jeu, et que son altération s'accompagnera d'un changement de notre constitution même et d'une modification de l'univers perçu. Car l'univers ne peut que se transformer si nous nous transformons nous-mêmes. Ou, inversement, il ne peut nous livrer ses secrets les plus fondamentaux que si nous nous découvrons en notre essence la plus profonde — laquelle est la sienne aussi bien et, pour être vécue, doit se traduire par une mutation de notre nature physique.

Autrement dit, si notre corps et ses pouvoirs d'appréhender le monde sont transmués, nécessairement le monde sera, pour nous, de ce fait même, éclairé différemment, révélera ce qu'il est déjà de toute éternité, mais qui n'existe encore pour personne sur la Terre, personne n'ayant encore les moyens de contempler son visage supra-temporel : de même que l'animal ne sait pas qu'il est en vie, l'homme ne sait pas qu'il est immortel.

Pour l'heure, nous sommes ainsi constitués, physiquement, qu'il y a ce qui se trouve devant nous et ce qui se trouve derrière nous. Et de même, en notre psychologie des événements, y a-t-il ce qui se trouve avant et ce qui se trouve après. Mais tout comme, en réalité, il n'y a pas de « devant nous » et de « derrière nous » dans l'Espace, il n'y a, dans le Temps, ni d'avant ni d'après.

L'Espace est une impossible et fluide simultanéité de tous les lieux. Le Temps, une impossible et fluide simultanéité de tous les instants, et même de toutes les façons particulières de percevoir et de vivre chaque instant — et aussi de le vivre sans le percevoir, comme dans le cas d'une énorme partie de la manifestation universelle, que ce soit au degré atomique ou sidéral, qui ne le perçoit pas, mais le subit.

Tout est comme sphériquement donné, qui, pour nous, se présente d'une façon linéaire. Ce qui nous semble passer d'un état à un autre contient en réalité tous les états et les dépasse donc. Nous croyons glisser au fil d'un fleuve d'images dont la persistance même assure la forme physique, et il se peut que

nous soyons l'océan immuable où se jette le fleuve, émanation de notre âme magicienne. Une fois de plus, nous devons donc nous demander quel aspect définitif possède l'univers, et si même il y en a un qui soit l'ultime et le parfait, ou s'il n'y a pas, à la suite, une myriade de dimensions où nous plongeons depuis toujours et à jamais.

Penchés que nous sommes aujourd'hui sur l'infiniment grand et l'infiniment petit, regardant au ciel exploser des astres que séparent de nous des dizaines de milliers d'années-lumière et faisant de la même manière exploser, sous forme de bombes, les astres atomiques qu'ont su apprivoiser nos savants, nous approchons du seuil fatidique.

Les supernovæ du firmament et l'armement thermonucléaire des nations vont ensemble. Il n'est pas possible d'observer les uns sans qu'apparaissent les autres. C'est un même mouvement du génie humain qui, ici et là, se traduit — et qui exprime encore autre chose, de plus inattendu.

L'astrophysique et la balistique contemporaine ne sont que les symboles d'une réalité dont nous sommes le centre et l'objectif. Ce que nous étudions au télescope et au microscope, c'est le langage de notre propre substance. Ce que nous déchiffrons, c'est ce qui nous concerne le plus intimement. Ces astres du bout du monde qui se désintègrent dans un incendie sidéral nous renseignent sur nous-mêmes. Ces champignons atomiques qui érigent leur silhouette incandescente et destructrice à l'horizon de nos jours ne font pas qu'annoncer une possible fin du monde. Eux aussi nous renseignent sur nous-mêmes.

Si, en effet, nous avons pu capturer de tels secrets, c'est que quelque chose en nous avait suffisamment grandi pour y accéder — quelque chose qui était de la même famille, quelque chose qui, mystérieusement, leur ressemblait et pouvait d'instinct les reconnaître.

Cette explosion qui nous émerveille lorsqu'elle se produit dans le ciel et que, pour notre terreur, nous savons reproduire sur la Terre, c'est en réalité en nous que, d'une certaine manière, elle doit finalement avoir lieu. Des replis de notre être, nous devons apprendre à libérer l'énergie qui nous a jadis enfantés afin qu'à nouveau elle nous enfante et pour qu'elle nous éveille à tout ce qui nous échappe encore à l'heure actuelle, qu'elle nous délivre des limitations de cette enveloppe matérielle et nous en donne une neuve, lumineuse et plastique — vieux rêve caressé par les mystiques et les alchimistes et qui, bien sûr, est aujourd'hui parfaitement irréalisable. Mais le sera-t-il encore demain ?

Le barattage planétaire auquel notre espèce est constamment soumise et qui nous fait passer des affres de la plus grande horreur aux exaltations du génie le plus pur, ce brassage sans cesse plus intense de ce qui nous constitue sur tous les plans, ce déchirement de plus en plus irrémédiable de l'étoffe où nous sommes tissés, cet arrachement forcé à tout ce que nous croyons être, il semble que tout, en effet, nous propulse à une vitesse incontrôlable vers une mutation que l'histoire de la Terre aurait prévue depuis toujours.

Évolution — le mot est assez neuf pour nous séduire encore. Et nous sommes nombreux à imaginer sans plus nous troubler qu'une race plus qu'humaine nous supplantera dans l'avenir. Simplement, nous n'avons aucune idée du prix qu'il nous faudra payer pour assurer le passage.

En même temps, nous berçons dans nos cœurs la menace de fin du monde qui, pensons-nous, achèverait notre aventure et empêcherait que personne ne nous succède. À la veille du nouveau jour, les deux images se superposent, et ce n'est sans doute pas par hasard : la destruction de la race, l'apparition

d'une autre. Mais les deux termes ne sont pas nécessairement synonymes. Ils ne font qu'indiquer le degré où nous sommes parvenus — celui du plus grand mystère, où naissance et mort se confondent.

Plus profondément, il se peut qu'ils suggèrent par quoi il nous faudra passer pour atteindre le but que la Nature vise à travers nous. Il n'est pas du tout sûr qu'il y ait jamais d'affrontement thermonucléaire réduisant à néant tous les efforts réalisés depuis l'époque des cavernes et nous renvoyant, comme on l'a dit, à un nouvel Âge de Pierre. Si la Nature poursuit un but, si elle cherche à atteindre une nouvelle étape de son évolution et si nous sommes les acteurs de son dessein, les découvertes que nous faisons peuvent nous paraître mortelles, elles n'entraîneront cependant pas notre mort, mais nous dirigeront peu à peu vers une autre intelligence de nous-mêmes et du monde.

Il se peut même que ce qui nous terrifie le plus soit ce qui doit nous sauver, c'est-à-dire nous transporter dans la dimension où, autrement, nous ne saurions pénétrer. Mais sans doute, pour cela, nous faut-il d'abord comprendre que nos pouvoirs de connaissance du monde ne font que réfléchir le pouvoir de nous connaître au-delà de notre apparence. Nous ne pourrions aujourd'hui commencer de sonder l'Espace, ni libérer l'énergie enfermée dans les atomes si nous n'étions capables de mouvements voisins au-dedans de notre être.

Nos œuvres ne font que traduire ce que nous sommes. Derrière le formidable embrasement de nos explosions, c'est nous qui nous dressons. Derrière l'exploration du cosmos, c'est nous que nous allons trouver. Nous ne devons rien craindre, ni le silence de ces espaces infinis, ni les lendemains du silence qui se répand après que le tonnerre atomique a retenti : c'est nous, encore et toujours, qui sommes et devons être selon la grandiose beauté que préfigurent aujourd'hui nos découvertes et nos conquêtes.

2. Le mur de la Lumière

Toutefois, nous ne devons pas nous leurrer. Si, comme l'indiquent tant de présages, nous sommes à la veille d'un nouveau stade de l'évolution, il ne s'ensuit pas automatiquement que les choses arriveront demain matin et d'un seul coup.

Cette mutation, en effet, est d'abord celle de notre conscience. Elle doit nous permettre de vivre spontanément et constamment l'infinitude et l'éternité de l'univers et de chaque chose en l'univers aussi bien que de notre être. Pour le moment, il n'est que les sages et les savants qui, mentalement, sachent que le Temps est un océan sans cause où tout existe depuis toujours et à jamais. Et encore faut-il que les sages n'aient pas pris le chemin de l'illusionnisme, ou les savants celui de l'indéterminisme.

Ce n'est donc toujours qu'une idée. Si indubitable qu'elle puisse être, elle ne permet ni aux sages ni aux savants de percevoir différemment le monde. Intellectuellement, ils ne sont plus joués par les apparences du monde. Mais ces apparences n'en continuent pas moins de leur apparaître. Ils ne voient pas le monde autrement, même s'ils savent qu'il est autre. Leur pensée peut être affranchie du mirage, ils continuent cependant d'y vivre. Et d'y mourir.

Or, une mutation de la conscience impliquerait que l'univers cesse de se présenter à nous sous l'aspect qu'il revêt actuellement. Et cette mutation, à son tour, pourrait être suivie d'une seconde, physique, celle-là, et qui entraînerait ce que personne, à moins de charlatanisme, ne saurait prédire. À peine si, en suivant certains schémas de l'évolution dont nous sommes le fruit, on peut entrevoir l'idée de modifications corporelles, et ce n'est pas toujours pour arriver à des résultats très convaincants [1].

À plus forte raison, toute description du changement de notre substance même risque de relever de la supercherie ou des chimères. L'idée en soi est concevable et va bien dans le sens d'une vision évolutive complète : nous pouvons imaginer que, pour vivre intégralement dans une autre dimension, dont le sens de l'Infini et de l'Éternité serait le principe, il nous faille revêtir une enveloppe matérielle plus subtile qui échappe à tout ce qui entrave et aveugle notre corps actuel, le vieillit peu à peu et finit par le tuer. Nous pouvons rêver à une immortalité physique et l'estimer possible pourvu que nous, ou nos descendants, soyons faits d'un matériau immortel. Mais parler de l'acquérir comme s'il s'agissait d'une chose accessible à nos pouvoirs, fussent-ils thaumaturgiques, n'est probablement que s'abuser soi-même et fourvoyer les autres.

Bien des miracles ont eu lieu sur cette Terre, et chaque nouvelle espèce en représente un, plus éclatant que ceux qui l'ont précédé. Il n'est donc pas question de nier celui qui se prépare en ce moment, mais simplement de dire que sa réalisation prendra plus d'un siècle et plus d'un millénaire. Et c'est qu'il faut tout d'abord établir un changement dans les mécanismes de la conscience de façon que les perceptions soient définitivement différentes des nôtres. Et pour cette seule étape, il devrait être évident qu'un considérable espace de temps est nécessaire.

1 Ainsi le Pr Leroi-Gourhan, paléontologue réputé, imagine-t-il dans *Le Geste et la Parole* une espèce posthumaine qui n'aurait plus ni dents, ni mains, ni pieds et ramperait sur le ventre. Mais bien des éléments, encore inappréciables, doivent entrer en jeu, comme semblent l'indiquer ces modifications observées sur le corps des cosmonautes après un long séjour en apesanteur, rythme cardiaque, pouvoir visuel, ossature (élongation — provisoire — du squelette pour lequel la gravitation a cessé d'exister).

Un exemple nous aidera à mieux comprendre : si nous prenons Einstein comme représentation du génie le plus haut de notre siècle, nous voyons tout de suite en quoi il domine le monde et pressentons qu'il lui manque encore beaucoup pour vivre perpétuellement dans une conscience éclairée par la lumière de son intuition majeure : « Toute chose est reliée à toute autre dans un continuum espace-temps. » Il a pu supputer la courbure de l'Espace et la relativité, appliquer la théorie des quanta à l'analyse de la lumière, et ainsi découvrir les photons, mais le ciel, pour lui, n'a jamais cessé d'être le ciel que nous voyons, ses paysages ont été les mêmes que les nôtres, les visages des gens autour de lui ne différaient pas de ceux qui nous entourent, et de même ses sentiments étaient-ils identiques à ceux que nous éprouvons. Il pouvait concevoir différemment le monde, non le percevoir autrement. Or, cette nouvelle perception, c'est elle qui constituerait la première étape de notre métamorphose.

Posséder le concept scientifique ne suffit pas. Avoir l'expérience mystique, la réalisation yogique ne saurait suffire davantage. Il faut poser sur le monde des yeux qui, naturellement, l'envisagent selon d'autres lignes et un autre rythme que les nôtres. Idées, sentiments et sensations doivent être changés, non selon un code déjà promulgué par les gourous de jadis, mais en accord avec l'immense inconnu qui s'étend devant nous.

De plus grands génies qu'Einstein viendront avant que ce ne soit possible, de même qu'Einstein a succédé à des génies moindres que lui, mais qui, à leur époque, paraissaient aussi vastes et révolutionnaient autant le monde. Léonard de Vinci, par exemple, a pu rayonner sur son temps et être l'oracle de certaines inventions du nôtre, mais il n'a pas interrogé l'univers de la façon dont Einstein l'a interrogé et qui a bouleversé toutes nos idées scientifiques, influencé nos philosophies et donné un autre sens à la guerre. De même un nouveau génie peut apparaître demain, qui, sans ternir la gloire d'Einstein, nous entraînera d'un bond à des distances inouïes du point où nous sommes arrivés et que tous les travaux actuels ne font que préciser.

Dans quel sens ira la prochaine révolution scientifique ? Nul ne saurait le dire. En dépit de quoi nous pourrions annoncer sans erreur un changement plus important encore, la mutation de notre race en une espèce fabuleuse ? C'est peut-être trop de naïveté. Tout au plus pouvons-nous considérer qu'elle est possible et même nécessaire, qu'avec nous la création n'est sans doute pas parvenue au sommet de la Réalité.

Vouloir affirmer davantage ne peut que donner lieu à une nouvelle forme de religion — avec son cortège de dogmes, sa morale, son influence sur le plus grand nombre. Et il n'est pas impossible, en effet, qu'une nouvelle religion voie le jour dans un proche avenir. Les signes sont assez nombreux, en Occident comme en Orient, pour que l'on puisse même parier sur l'éclosion d'une mystique dont, une fois de plus, l'immortalité serait le but.

Mais l'humanité n'est qu'en partie théiste. Si elle doit être complètement transformée, ce n'est donc pas en se convertissant à un culte ou à un autre que ceux d'entre nous qui ne croient pas en Dieu prendront le chemin de cette transformation. C'est en s'ouvrant à ce que nul n'a encore vécu ni même imaginé. On peut être plus près de la vérité de l'univers dans un laboratoire matérialiste ou à la tribune d'un parti populaire que dans un temple ou dans un couvent. Dieu n'est pas la seule explication du monde. Ou plutôt le mot Dieu n'est pas l'unique sésame. Réduire l'homme à un comportement théologique, si sublime qu'il soit, c'est l'amputer d'une partie de ses pouvoirs d'accomplissement de soi.

C'est également réduire l'Infini, l'Éternel à une sorte de mendicité. Être l'origine de l'univers aux

myriades de constellations, en être le réceptacle insaisissable, en être aussi l'inconnaissable destination, et se voir relégué dans les tabernacles d'or et des pierres sacrées, n'en pouvoir pas sortir, n'avoir pas le droit d'être dans une centrale atomique, un studio de cinéma, un aéroport, ou n'importe quoi d'autre — l'exagération religieuse est peut-être l'une des premières choses que les temps nouveaux vont rendre impossible. Et peut-être une mystique d'un nouveau genre va-t-elle alors faire son apparition.

Peut-être sera-t-il possible de se figurer un Dieu sans religion, un Dieu qui, sans rites ni formules, sera comme une évidence répandue partout au lieu d'être un théorème indémontrable. Mais cela qui, sans doute, prendra beaucoup de temps, ne sera qu'un relais. L'avènement d'une religion de moins en moins religieuse ne sera que le début. Une manière de trouver Dieu sans passer par les églises, de ne plus le craindre ni de l'adorer, mais peut-être de le connaître un peu et de l'aimer, en sera l'expression.

Et ce ne sera là qu'un changement de mentalité, pas encore le passage à une autre conscience du monde, moins encore la transmutation rêvée par certains où nous devons revêtir le corps glorieux des traditions ésotériques, devenir les hommes de lumière dont parlent les soufis, les êtres gnostiques ou les surhommes pour lesquels se passionnent les lecteurs de Sri Aurobindo.

Toutes sortes de légendes courent déjà sur le compte de l'être à venir, tout un folklore se constitue, qui fait couler l'encre et l'argent, comme tant d'autres manifestations qui, aujourd'hui, se veulent spirituelles. Mais il est douteux que cette foire aux hommes-dieux donne une idée juste de l'évolution et du temps qu'il faudra pour que se manifeste une autre race. Ni les opaques dissertations des uns ni les slogans des autres n'apporteront beaucoup de lumière. Car il s'agit d'autre chose qui, au fond, ne prend aucun chemin précis, n'épouse aucune pensée particulière, ne se reconnaît aucun maître, aucun messie, aucune déesse, mais se donne entièrement à ce qui est devant nous et que l'esprit humain n'a jamais supposé et donc encore moins défini.

Ainsi parler de Dieu, et prétendre que nous marchons vers lui, ne veut-il pas dire grand-chose. De même vouloir mettre des noms sur les formes futures de la manifestation n'a-t-il guère de valeur. Ce qui doit se produire nous étant totalement inconnu, n'appartenant à aucune de nos catégories, comment voudrions-nous en faire le récit des siècles ou des millénaires avant que rien ne se soit effectivement passé ? Un australopithèque aurait-il pu prévoir Praxitèle ou Mozart ? Comment pourrions-nous décrire l'apparence et le comportement d'une future race hypothétique alors que nous sommes incapables de déterminer ce qui se passera dans dix ans et s'il n'est pas des inventions ou des systèmes de philosophie qui, dans un temps aussi court, ne mettront pas en question tout ce que nous tenons aujourd'hui pour normal ou pour essentiel ?

Cependant, il est des lignes que nous pouvons tenter de dégager en considérant la physionomie du passé qui s'étend derrière nous et dont nous sommes l'aboutissement provisoire. Au gré des mutations qui démontrent d'emblée que rien n'est impossible à l'Énergie créatrice (qu'elle soit purement mécanique, comme le veulent certains, ou qu'on l'appelle Dieu, comme d'autres le demandent), la Vie, d'abord absente pendant un milliard d'années, a proliféré lentement, puis de plus en plus vite : pendant plus de deux milliards et demi d'années, des algues unicellulaires et des bactéries ont constitué ses seuls vaisseaux — et aujourd'hui nous régnons, entourés d'un peuple d'animaux divers et environnés de forêts, de jardins et de champs. Tous nés d'une même matrice, et l'oubliant tous. Tous frères — non pas seulement entre nous, les hommes, mais entre les règnes variés, puisque issus d'une même substance originelle, enfantés par l'unique Magna Mater, et l'ayant oublié. Unité perdue ? Ou bien jamais connue encore, seulement pressentie et devant appartenir à la psyché de demain ?

À chaque pas, s'est accompli un miracle qu'aucun calcul des probabilités n'aurait évidemment pu prévoir, car un nouvel élément s'ajoutait, venu, semble-t-il, de nulle part et commandé, peut-être, par un déterminisme omniscient. En sorte que nous ne pouvons guère déduire ce que demain sera de ce que nous sommes et savons aujourd'hui. Ce qu'il y aura, nous le portons sans doute en nous, mais ce que cela sera nous ne saurions le dire, puisque cela sera différent de tout ce que nous offre le monde et que nous ne pouvons le déduire des apparences actuelles. Et même si nous pouvions d'avance en avoir la vision, nous ne saurions l'interpréter, car elle ne correspondrait à aucun de nos archétypes.

Nul langage au monde ne peut évoquer ce qui échappe à sa fonction. Nos mots désignent un ordre de réalité purement humaine. Depuis les sons les plus primitifs de l'homo erectus jusqu'aux équations des scientifiques, un même courant tend à décrire une réalité qui, pour être unique, n'en varie pas moins dans la façon qu'elle a de se proposer aux regards : toujours plus précise, elle devient aussi plus subtile, et il est clair que ce que nous voyons et nommons aujourd'hui aurait échappé à la vision de nos ancêtres génétiques.

D'une certaine manière, les premiers balbutiements des races d'avant l'homo sapiens correspondent, sur le plan de l'espèce, au langage imitatif et non réfléchi du petit enfant. Et de même que l'enfant grandit et devient conscient, de même l'espèce a-t-elle grandi, est-elle devenue consciente quand sont apparus les néandertaliens, avec qui, sans que nous puissions savoir comment, le langage a dû se charger d'un sens original, acquérir le pouvoir qu'il revêt chez l'enfant qui s'interroge d'une façon personnelle et commence d'organiser ses souvenirs et ses rêves. Âge qui n'est pas encore de raison, mais où se profile ce que la raison forgera plus tard, âge de l'intuition fulgurante et inexplicable qu'il faut ensuite une vie pour déchiffrer. Un choc, à ce moment-là, se produit, une secousse dans l'être, où est renversée l'enceinte de l'inconscience protectrice. Que ce soit pour l'enfant humain ou pour l'espèce humaine en son enfance, le choc a lieu comme un cataclysme libérateur.

Pour l'homme de Neandertal, on l'a vu, le choc a été la découverte de la Mort qui avait toujours existé autour de lui et dont, brusquement, la signification lui est apparue. Et de ce choc imparable, notre race est née peu à peu, comme l'adolescent naît de l'enfant, et l'homme de l'adolescent.

La Mort ! La Mort ! Ç'avait été comme un cri jeté au visage de nos ancêtres, qui vivaient sans se douter de rien. Et ce viol de leur conscience — ou cette fracture de leur inconscience —, c'est ce qu'ils nous ont transmis et qu'aveuglément nous tentons d'élucider. C'est ce qui nous aiguillonne à notre tour et que nous voulons à toute force dépasser. Cela qui a donné un sens à leurs grognements obscurs, c'est ce qui, aujourd'hui, illumine nos hymnes, fait parler nos ordinateurs et se volatilise en des abstractions où l'esprit se dépasse lui-même.

Toute notre histoire est en fait l'histoire de la Mort. Est l'histoire de sa découverte et de son dépassement par un être que métamorphosent les rapports qu'il entretient avec elle. L'éveil de l'intelligence entraîne la révélation stupéfiante de la Mort qui, à son tour, fournit l'aliment dont l'intelligence se nourrira. Parce que les perceptions se sont affinées chez l'homo erectus, un sens nouveau a été donné à ce qu'il n'avait jamais cessé de voir autour de lui, à ce à quoi il avait même participé dans la chasse et les crimes anthropophagiques. La Mort a brutalement pris un autre visage, plus subjectif, plus mystérieux, plus insondable. Jusque-là naturelle et non suspecte, elle n'entraînait aucune interrogation. Les moyens de s'interroger n'existaient pas encore. Mais à présent, la question était là, comme une blessure perpétuelle qui ne se refermerait qu'à la fin, sur un silence qui serait la

seule réponse.

La question nous ronge à notre tour, ayant traversé les dizaines de millénaires, en dessinant la généalogie de la douleur, homme après homme, dans l'éploiement de l'espace et du temps terrestres. Est-il vrai que moi aussi je vais mourir ? Mais pourquoi ? Pourquoi ? Et pourquoi suis-je seulement né ?

Intolérable question qui nous courbe vers le sol où nous devons nous écrouler demain, ou peut-être aujourd'hui. Intolérable, intolérable question greffée sur notre cœur et qui nous oblige, pour respirer un peu à redresser la tête et à regarder le ciel, à espérer, à croire, à affirmer qu'il y a autre chose. Oui, oui, là-bas, là-haut, plus loin, toujours plus loin — au-delà —, s'étend le pays où l'on ne meurt pas, le soleil y brille toujours, la nuit n'existe pas, le Temps n'existe pas, tout est éternel là-bas.

Et, bravant l'Âge de Glace qui les massacrait et les ensevelissait dans le silence immense de ses neiges et de son gel, les hommes de notre lointain passé, ces cannibales puants, hideux et stupides — Adam et Ève —, devenaient les habitacles du mystère, la matrice sacrée de l'espèce qui, seule d'entre toutes celles qui peuplent la Terre, se définit par son sens et son refus de la Mort et son pressentiment d'autre chose, là-bas, au fond des âges qui viennent.

Or, c'est « là-bas » que nous sommes. Nous sommes le fond des âges vers lequel avançaient à leur insu les néandertaliens. Et la question que, les premiers, ils se posèrent est demeurée en nous, plus brûlante d'être plus près de la réponse.

Nous en sommes à savoir non seulement que tout meurt autour de nous, sur cette Terre qui nous a enfantés, nous porte, nous sustente et recevra nos restes, mais que tout meurt aussi dans l'Espace aux myriades d'étoiles et que l'univers lui-même peut mourir.

L'univers, autrefois, n'existait pas ainsi, n'était pas un être comme nous qui, né dans le passé irrecensable, doit disparaître un jour de l'avenir indéchiffré. Il était comme une demeure éternelle où nous apparaissions, fugitives silhouettes bientôt anéanties par son immensité.

Mais à force de nous interroger, nous avons découvert l'unité de la Matière et que les particules dont sont constitués les atomes qui constituent les molécules dont nos cellules sont constituées sont identiques aux autres particules élémentaires. Et appris que les noyaux se forment dans les étoiles et les molécules dans l'espace interstellaire et que tout se trouvait à l'origine dans l'athanor embrasé où se préparait l'Infini sidéral.

Peu à peu, nous avons compris que nous sommes les enfants de l'univers, que, même organiquement, nous sommes faits de la même substance que ces soleils blancs et bleus et jaunes et rouges qui, par milliers de milliards, peuplent en scintillant le ciel autour de nous. Nous avons cerné l'unité matérielle. Mais ce n'est qu'un premier pas. Ce n'est qu'un avoir intellectuel. Ce n'est pas une sensation. Ce n'est pas une connaissance vécue spontanément.

C'est une vérité scientifique — et un credo spirituel, aussi bien. Mais ce n'est pas la perception immédiate que nous devons pouvoir avoir des choses. C'est le sommet de notre langage, le paroxysme de l'état de conscience autrefois découvert par les néandertaliens. Cette unité cellulaire et mystique avec tout le cosmos est ce que la découverte de la Mort a, pour le moment, suscité de plus sublime

comme pensée en nous. Mais nous devons aller encore plus loin. Car cette notion d'unité rompt fatalement celle de limite — de séparation autant que de fin, d'individualité égoïste autant que de Mort. Et, par là, elle doit déboucher sur l'immortalité.

S'il n'y a que l'Un, sous tous les visages du monde, à travers le Temps et l'Espace, il ne peut en effet y avoir de Mort. La Mort ne peut être que le processus d'autre chose, que, faute de le connaître, nous ne pouvons nommer. Et c'est précisément cela qu'il nous appartient de découvrir : de quoi la Mort est le mécanisme, quelle énigme elle dissimule, beaucoup plus formidable qu'aucun des mystères que nos religions, depuis tant de millénaires, ont inventoriés.

Nous l'avons traquée au fond des cavernes et au cœur des forêts. Clans et tribus d'êtres hirsutes, nous avons tenté de la circonvenir et de l'appriivoiser. Qu'elle nous livrât ne fût-ce que l'un de ses secrets. Mais rien à faire. Elle ne se montrait que plus impitoyable. Plus il nous semblait pouvoir la contourner, plus elle tranchait le fil de nos jours. Les sorciers nous chuchotaient à l'oreille des formules d'effroi, les chamans avaient des convulsions de douleur extatique, les prêtres nous initiaient à une seconde naissance au-delà du trépas, les prophètes nous enseignaient la vie éternelle. Des grottes, nous sommes passés aux temples — pour trouver quoi, au fil des âges ? Toujours moins de merci de son côté à elle, toujours plus de pitié de notre côté à nous, et de désir d'aimer, d'éclairer d'un peu de douceur le bref espace de nos jours.

Ainsi avons-nous trouvé en nous les dieux qui nous ont consolés sans pouvoir vraiment nous ouvrir la porte à laquelle se heurtait notre souffrance. En nous, les dieux, l'un après l'autre, se sont réveillés, et de nous ils sont nés, afin de nous révéler ce que nous pouvions comprendre alors. Issus de notre substance la plus intime, ils nous expliquaient à nous-mêmes.

Et nous grandissions grâce à leur enseignement où se reflétait cela même que nous étions au fond de nous. Et plus nous grandissions grâce à eux, plus eux-mêmes grandissaient — plus la divinité qui naissait de nous pouvait être grande et forte de nous illuminer. Plus les dieux qui étaient nous resplendissaient au-dessus de nous afin de nous guider et de nous apaiser.

Mais la Mort, elle, continuait de se soustraire à notre fièvre. Et nous mourions. Tous sans exception. Nous mourions, et peut-être allions-nous retrouver les dieux que nous avons découverts en notre tréfonds et qui, croyions-nous, nous attendaient au-delà afin de nous laver des maux endurés ici-bas, afin de nous bercer dans la lumière et l'harmonie de leurs demeures enchantées, eux, que nous avons fait naître de nous et que nous nous imaginions nous attendant comme des mères de l'autre côté pour nous faire oublier.

Tous sans exception, depuis que nous sommes apparus, nous avons disparu. Tous, tous ! Combien de millions ? Combien de milliards ? Nous n'osons pas compter. Nous savons simplement que nous sommes tous morts, et non seulement nous, les hommes, mais toutes les autres formes de la vie, sur cette Terre qui, elle-même, mourra un jour, et aussi toutes les formes de la vie cosmique. Tous les êtres et toutes les choses, toute la création — une, là encore, par son destin de mort.

Et non seulement nous mourons, mais nous le savons. Nous sommes les seuls, ici-bas, à savoir que nous mourrons un jour, que tout est condamné, que rien n'y échappera. Si nous ne nous en doutions pas, quelle importance ? Tout mourrait autour de nous, et nous nous acheminerions inconsciemment vers notre fin. Mais la Mort n'existerait pas. Et nous non plus, puisque, pour exister en tant qu'êtres

pensants, il nous a fallu découvrir son existence. Elle n'aurait pas la réalité qu'elle a maintenant pour nous et qui est précisément ce qui nous distingue des autres créatures terrestres. Car, encore une fois, ce qui fait que nous sommes des hommes, c'est que nous percevons la Mort. C'est que nous en avons le sens que nous en avons et dont le dépassement ferait de nous des surhommes.

C'est donc ce sens qu'il nous faut, par quelque moyen, dépasser. Et nulle œuvre ne nous est plus urgente, à laquelle, en vérité, nous sommes attelés depuis le commencement. À peine avons-nous enregistré le phénomène de la Mort qui, jusque-là, ne dérangeait aucun être terrestre et pourtant les détruisait tous, à peine en avons-nous mesuré l'inéluctable que nous avons tout fait pour nous en évader. Et c'est là notre grandeur. En notre reconnaissance et notre refus de la Mort, se trouvent les insignes de notre royauté, qui sont aussi les stigmates de notre malédiction.

Ce sont eux qui nous ont permis de nous développer, de projeter dans toutes les directions, extérieures et intérieures, des antennes par lesquelles découvrir, toujours plus loin devant nous, toujours plus profondément en nous, les impossibles clefs de notre délivrance.

Les sciences, les arts, les religions, nous avons tout essayé. Et toutes les réponses sont justes, que nous avons entendues. Toutes nous ont rapprochés du parvis où doit paraître la Vérité comme un soleil nouveau. Toutes nous ont enseigné la non-Mort, qui est notre condition véritable, mais aucune n'a encore pu nous livrer les moyens d'y atteindre, sinon en un au-delà dont nous n'avons aucune preuve et que nient beaucoup d'entre nous.

Nous descendons, aujourd'hui, au fond des particules élémentaires comme autrefois dans les cryptes et les cavernes souterraines de notre initiation. Un même élan nous y incite, qui ne retombera que nous n'ayons enfin abordé à l'autre rive. C'est le seul but de notre odyssée. Toutes nos civilisations ne se sont édifiées, les unes après les autres, avec ou contre les autres, que dans ce dessein unique. Nous l'oublions, nous n'y pensons même jamais. Et pourtant, rien d'autre ne nous fait avancer dans les ténèbres que le désir de dépasser la Mort, de pénétrer dans une dimension où elle ne compte pas, de posséder une conscience sur laquelle elle n'ait aucune emprise.

Tous les renseignements que nous recueillons en route, infimes comme des grains de pollen et pourtant mirifiques comme autant de Golcondes, forment un rébus dont nous assemblons les éléments à l'aveuglette. Comment saurions-nous ce qu'une fois parachevé nous y lirons demain, et que c'est peut-être notre visage que nous traçons ainsi dans la nuit ?

Le moindre de nos gestes, depuis des dizaines de milliers d'années, ne nous conduit que vers cette capture du secret primordial où, immobilisant le Temps, nous arrêterons la Mort. Depuis soixante mille ans que nous creusons des tombes afin d'y enfouir les corps, abattus sans raison, de ceux qui partagent nos jours, c'est en réalité une sape que nous creusons dans l'édifice de la Mort, de façon qu'elle s'écroule demain. Nous rongons du dedans l'insaisissable et omniprésent pouvoir qui nous dévore.

Nous ne faisons pas autre chose que de creuser et creuser encore les flancs qui nous enferment dans cette prison de douleur, que d'en forer chaque recoin, que d'en sonder chaque abîme. Et chaque fois que nous trouvons quelque chose, nous avançons d'un nouveau pas dans le domaine des techniques ou de la pensée, de l'art ou de la science, ou de ce que nous appelons Dieu.

Mais au fond, nous ne faisons que davantage envahir la sphinge colossale qu'est la Mort. Et tant pis si

elle semble grandir à mesure que nous nous rapprochons de son cœur. Ce n'est qu'une illusion d'optique. Lorsque nous la toucherons, en son centre, elle disparaîtra.

C'est comme si nous allions franchir le mur de la Lumière. Et au vrai, si nous ne devons y arriver un jour, notre histoire n'aurait aucun sens. Cela ne voudrait rien dire qu'ayant autrefois basculé dans cette sphère où la Mort règne en idole absolue nous ne passions demain dans un autre plan. Celui où nous nous mouvons actuellement a un début que nous pouvons approximativement fixer dans le Temps. Pour cela même, il doit avoir une fin.

Parce que, à une époque révolue, il y a eu un jour où nous avons pris conscience de la Mort, il est fatal que vienne un jour où nous nous déprendrons de cette conscience et entrerons en possession de celle de l'Éternité.

Il ne peut en aller autrement. Ce qui a commencé à un moment ne peut durer toujours. Le sens que, jadis, nous avons acquis de la Mort et de son empire ne peut que disparaître à l'avenir. La Mort telle que nous la concevons ne peut être qu'une étape. Elle ne saurait être perpétuelle et ultime. Sans doute renverse-t-elle toutes les formes de la manifestation. Sans doute marque-t-elle la fin de toute chose. Et pourtant, elle n'est pas le dernier stade possible. Il doit y avoir, ici même, quelque chose qui se réalise dans le futur. Et c'est cela que décrit notre histoire. C'est cela que même le plus humble de nos actes quotidiens proclame aussi nettement que nos hauts faits les plus notoires. C'est cela que tout notre être, individuel et collectif, exécute avec une minutie d'artisan.

Le fourmillement de nos foules au long des millénaires n'a de but que cela. Notre apparente incohérence est le brassage sans fin recommencé de notre matériau pour qu'il donne forme à cela. Il y aura autre chose, un jour, bientôt, demain. Et nous reprenons espoir au milieu de nos guerres et de nos carnages. Le voile peint de la vanité s'écarte sur une lueur que nous ne comprenons pas, mais qui nous suffit. Autre chose ! Autre chose va se produire. Nous avons parcouru une route si longue. Et nos gestes s'entrecroisent comme pour tresser l'image qui nous hante et, depuis le début du Temps, nous anime et nous fait avancer.

Nul n'en sait plus que nous sur cette image d'immortalité, sinon le mystique, qui, toutefois, ne sait pas plus que nous échapper à la Mort. Non, même le mystique le plus radieux, le plus pur illuminé, le messie le plus sublime n'en sait à ce sujet davantage que le plus démuné d'entre nous. Il peut avoir vu ce que nous appelons Dieu, l'avoir vécu, l'être devenu et avoir ainsi partagé son immortalité pendant un instant hors du Temps, il n'est pas plus que nous parvenu à l'immortalité. À la connaissance personnelle de l'immortalité, oui. Mais pas à sa réalisation matérielle. Il n'est pas un seul Dieu vivant au monde qui ne soit mort comme le plus obscur d'entre nous.

Il y a ce dont témoignent les Écritures du monde entier, l'extase éblouissante où se trouve franchi le mur de la Lumière, mais c'est toujours au point que la forme est rejetée et que, seule, l'essence de tout univers se révèle. Victoire suprême de la Mort qui a tout aboli ? Ou vision transcendante de l'être qui abolit la Mort ? Ou abolition de la Mort par elle-même en ce qu'aucune limite ne peut borner ?

Quelle est la vérité ? Ce dont l'âme fait alors l'expérience, elle sait que cela est vrai. Car cela est la Vérité qui se connaît elle-même. Il n'y a plus d'être humain, personnel, limité dans l'Espace-Temps pour rien demander ni rien savoir. Sois ce qui est, et non celui qui est. La personne est dissoute. Si elle ne l'était pas, il ne pourrait y avoir connaissance de l'Impersonnel. Ce qui la délimite est effacé. Autrement, il ne pourrait y avoir connaissance de l'Illimité. Il n'y a plus que la Lumière, depuis toujours et à jamais.

Or, depuis qu'il existe parmi nous des hommes capables de s'élever jusqu'à ce plan de conscience, les paradoxes s'accumulent, qui ne font que nous enfiévrer davantage. Toutes les possibilités que l'âme a de s'unir à Dieu, il semble que nous les ayons recensées sans pourtant avoir progressé sur le chemin de notre délivrance véritable. Simplement, il y a, dans la race, la confiance irrationnelle qu'il existe, ou existera un jour, ici ou au-delà, un état différent du nôtre, à l'avènement duquel charge nous est de travailler.

De l'intuition primitive de la Mort qui avait toujours existé mais que la créature ne percevait pas, nous sommes passés à l'intuition de la non-Mort qui, elle aussi, a peut-être toujours existé mais que nous ne percevons pas. De la perception de la Mort, nous sommes nés. De la perception de la non-Mort, une race naîtra, qui sera nous, dépouillés de nous-mêmes et rendus infinis.

À l'image du mystique qui, s'unissant à la Conscience suprême, jaillit soudain de lui-même en une explosion silencieuse où s'anéantit tout ce qu'il est personnellement, nous devons nous arracher à cette chrysalide de notre personnalité et nous propulser comme à travers le feu afin que tout soit consumé de ce que nous croyons être extérieurement aussi bien qu'intérieurement.

Franchir le mur de la Lumière revient à désagréger notre individualité dans le feu d'une connaissance plus haute. Mais l'éblouissement est si grand, sachons-le, que nombre de mystiques, qui avaient dissous leur individualité dans la Lumière, ont cru, pendant des siècles, qu'il n'y avait rien après — au-delà de l'au-delà lui-même —, et ils ont parlé de la béatitude absolue du Néant, du vide où rien ne peut exister et que rien ne peut transcender.

Or, il y a autre chose. De l'autre côté du Soleil, s'étend un autre monde, s'éploient les continents de l'Éternité, vogue la galaxie-Dieu qui est notre univers perçu et vécu en sa divinité.

Autre image, plus récente et plus riche, qui n'annule pas, mais complète celle du Soleil que le yogi sait devoir traverser : l'horizon cosmologique qui encercle notre univers d'une muraille illuminée. On le situe à quinze milliards d'années-lumière, ce qui correspond à l'âge présumé du cosmos. Il marque la frontière entre l'inconnaissable et le connu. À partir de cette ligne de feu et en vertu de la loi qui veut que, dans un univers en expansion (comme le nôtre), la vitesse des objets s'accroisse avec leur éloignement, les mondes, s'il y en a, se déplacent à la vitesse de la lumière et n'ont donc, pour nous, pas de forme. Impossible de dire qu'il n'y a rien. Impossible de penser ce qu'il y a. Or, c'est cela que nous avons entrepris de conquérir : ce dépassement de toute limite spatio-temporelle, cette accession à la lumière de l'Éternité.

Mais dire ce qu'il faudra mettre en œuvre pour y parvenir, pour traduire en un acte parfait le symbole effarant de notre apothéose relèverait de la supercherie. De l'Âge de Feu qui nous attend, nous ne pouvons rien prévoir, pas même sur quel plan il nous reviendra de le vivre, si le Déluge solaire dont certains parlent déjà sera physique, et de quelle manière, ou s'il sera purement spirituel. Simplement, à l'Âge de Glace qu'affrontèrent nos ancêtres et qui nous enfanta, semble devoir faire pendant cet Âge de Feu qui nous transfigurera.

Pour l'heure, nous ne pouvons finalement, et en toute modestie, que nous interroger — mais sans perdre de vue que toute question porte en soi sa réponse, qu'en tout cas elle peut être l'indice d'une prémonition et nous ouvrir à de nouveaux émerveillements.

Que faut-il faire, alors, pour accomplir cette traversée du Soleil, cette poursuite de l'horizon cosmologique, cette dissolution de nous-mêmes en notre origine, cette résurrection à notre réalité primordiale? Par quelle épreuves — ni seulement physiques ni seulement spirituelles — nous faut-il passer ? À quelle démente sainte, à quelle ivresse de savoir nous faut-il nous abandonner ? En quels termes érémetiques ou hermétiques nous faut-il exprimer notre quête ? Science ou yoga ? Ou les deux à la fois ?

Sur le plan du yoga, les premiers pas ont été faits vers une transmutation de notre corps afin de lui faire vaincre sa temporalité. Sur le plan de la Science également, où l'on s'efforce d'inverser le Temps et de le dépasser. Projet auquel les physiciens d'aujourd'hui consacrent des études de plus en plus nombreuses, dans le domaine subatomique autant que dans les étendues galactiques. Le Temps est-il réversible ? S'écoule-t-il seulement ? D'où à où ? De quoi en quoi ? Dire que l'univers naquit il y a quinze milliards d'années a-t-il le moindre sens ? Avec quoi mesurer ces années, et par rapport à quelle conscience, et constituée comment, fonctionnant de quelle manière?

Savants et chercheurs se penchent sur les graphiques et les équations pour trouver une réponse qui, la majorité profane ne s'en doute guère, doit demain révolutionner la vie humaine. Le comportement des particules élémentaires, l'hypothèse des trous blancs, répliques parfaites des trous noirs, tout est passé en revue, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, pour capturer les flèches du Temps, pour nous donner la maîtrise de cette dimension découverte jadis par les néandertaliens et qui, rappelons-le une fois de plus, entraîne le sens de la causalité, en ce que les événements s'y succèdent et semblent s'y engendrer les uns les autres, et qui est liée, aussi, à la reconnaissance de la Mort et à la révélation de Dieu.

Dans les laboratoires ou dans les bureaux, s'accomplit donc en ce moment le passage — le franchissement du mur de la Lumière — auquel œuvrent les voyants et les sages. Mais ce n'en est qu'un aspect. Il en est d'autres, beaucoup d'autres, et dans d'autres domaines : ceux des arts, des techniques, des sports, des sentiments, en réalité dans toutes les activités de l'homme. Car c'est l'homme tout entier, anonyme et immense, qui s'offre à la métamorphose et, pour ainsi dire, avançant vers l'avenir, remonte simultanément le Temps jusqu'à pouvoir un jour retrouver, sans se désintégrer, l'époque où tout était Lumière, où le cosmos n'était pas cette sombre transparence peuplée d'astres que nous connaissons et où, par une chaleur de plus d'un milliard de degrés rendant impossible même la formation des noyaux d'hélium, la Lumière seule existait.

Traquant ainsi notre origine, nous ne pouvons que frôler constamment notre mort. Et sans doute est-il fatal qu'au moment où nous aurons trouvé ce qui nous a fait naître, la Mort, aussitôt, se retire.

Nous savons maintenant ce que cela signifie sur le plan spirituel : en cherchant, par des calculs qui peuvent paraître fous, à inverser le Temps (à annuler la causalité), en analysant le matériau où nous sommes modelés, nous et l'univers (et le dater revient aussi à remonter le Temps), nous entreprenons l'œuvre sacrée entre toutes, qui est d'effacer le Mal et de voir Dieu face à face.

Qu'importe, si nous ne croyons pas en lui et si nous tenons que la conscience est née de la Matière, et non celle-ci de celle-là, ce que nous faisons en ce moment, lorsque nous jonglons avec les plus subtiles abstractions de la physique théorique, n'a pas d'autre sens. Expliquer l'univers, c'est remonter à sa source. Remonter à sa source, c'est nous réenfanter en cela même qui nous a émanés. C'est nous faire

renaître en la Mère ineffable qui a manifesté le monde. Et renaître en Elle, c'est nous placer par-delà la Vie et la Mort. C'est devenir immortels.

Tout ce que nous faisons aujourd'hui va dans cette direction. Mais nous ne voyons que la fin du monde.

Ou plutôt, aveuglés par le nirvâna nucléaire de nos bombes, nous ne savons distinguer, au-delà, le nouvel univers qui nous attend, l'immense déploiement de l'immortalité où il n'y a plus de différence entre le monde et Dieu.

3. La croisée des plans parallèles

La fin du monde n'est donc que la fin d'une manière d'exister dans le monde, et la fin des temps que l'abolition de la notion d'un Temps linéaire au profit d'une totalité perpétuelle. Clef de cette éternité vivante et de cette unité, l'annulation de la personnalité, si elle peut nous donner le vertige, ne nous est pourtant pas étrangère : elle est ce à quoi nous entraînent les religions en prônant le sacrifice, et les politiques totalitaires en fondant l'individu dans la collectivité.

Si haute et accomplie qu'elle soit, la personnalité est toujours un obstacle, en effet, une limite, la frontière qui sépare le fini de l'Infini. Enfermé dans une idée de soi, physique, émotive et mentale, dans le cadre d'une époque et d'un pays, on ne peut évidemment connaître ce qui dépasse toute forme, tout sentiment, toute pensée, tout âge et tout lieu. Par conséquent, il faut que s'efface l'enceinte où nous sommes retenus, si nous voulons être libres ; que tombe la limite qui nous donne apparence, si nous devons être illimités.

Dès lors, si, vraiment, l'évolution doit nous conduire demain à cette nouvelle étape de la création terrestre, l'être qui apparaîtra se distinguera fatalement de nous par l'absence de ce qui nous qualifie. S'il doit posséder le sens de l'immortalité, de l'éternel et de l'infini, il est impossible qu'il mette partout des limites, disant : « Ceci est moi ou est à moi, cela ne m'appartient pas ou ne me concerne pas. » Nécessairement, tout sera lui, ou en lui. Et nulle personnalité n'aura lieu d'être pour le différencier de cela qu'il saura être lui.

Ainsi, dès à présent, du yogi : tant qu'il conserve la moindre parcelle de sa personnalité, il ne peut connaître Dieu, s'identifier avec l'immensurable et omnisciente Lumière de l'Éternité. Quelle qu'elle soit, son ascèse n'a d'autre but que l'élimination de la personne qu'il s'imagine être.

Mais le profane ne se doute guère, en général, que les ermites, en leurs macérations, ne font que s'évertuer jour après jour à effacer toute trace de ce qui dit je, afin que puisse se manifester, sans nom ni âge, le Moi infini qui est le même pour tous les êtres. Nous ne nous attarderons pas sur ce lent suicide mystique, qui nous effraierait, ni sur cette résurrection divine, que nous ne comprendrions pas. Ce meurtre rituel de l'homme amenant la naissance du dieu est une chose si contraire à notre nature qu'elle nous paraîtrait diabolique.

À vrai dire, nous voulons bien d'un Dieu imaginaire, idole cruelle ou idée apaisante, mais préférons éviter le contact d'un Être que nous pourrions devenir à condition de renoncer aux petites douleurs, aux petites joies, aux petites ambitions dont la vie est faite d'habitude.

Cette immensité vampirique et lumineuse qui rampe autour de nous, mais dans une autre dimension, qui ne se laisse jamais saisir et qui, lorsqu'on s'y attend le moins, engloutit l'être — comment n'en aurions-nous pas peur ? Et peut-être est-ce là l'origine de nos dieux terrifiants tout autant que la vision des catastrophes naturelles qu'il nous a fallu jadis expliquer.

Aussi ne sommes-nous guère enclins à renoncer à nous-mêmes pour que, seule, soit cette vastitude invisible et mortelle. Ce serait vouloir que, seule, existe la Mort. Elle prendrait notre place. Nous continuerions d'être vivants, mais nous n'existerions plus. Nous serions entièrement possédés par le Néant.

Depuis le tout début de notre histoire, nous nous ingénions à dévêtir les ténèbres de leur divine monstruosité, à faire naître un peu de lumière au sein de ce qui nous dévore. À peine avons-nous pressenti que quelque chose d'innommable nous entourait que nous avons tenté d'en éloigner l'ignominie. Nous ne saurions imaginer, aujourd'hui, cet éveil de la conscience soudain tirée de sa stupeur et confrontée par une poigne sans pitié à l'anéantissement de la Mort. Mais l'homme des premiers temps a été comme un enfant se réveillant près d'un cadavre et hurlant dans le monde désert.

Pour ne plus être ce dont se repaît la créature de l'abîme que, dans le ventre glacé des cavernes, nous pouvions sentir à presque la toucher, pour ne plus être sa victime forcée, innombrablement immolée au long des millénaires, nous avons tout entrepris. Et à notre appel, des dieux sauvages ont surgi des forêts primitives et jailli dans notre conscience vierge, et ils ont envahi le monde. Mais ils étaient les alliés de la Mort.

De l'instinct d'une espèce en son enfance, nous avons glissé à l'intuition d'une race romantique et ardente et nous avons progressivement quitté la sorcellerie où nous n'étions guère distincts de la Nature pour pénétrer dans le domaine où la pensée peut nommer les choses et créer, d'elles à nous, la distance nécessaire à leur étude. L'horreur viscérale de la Mort s'est muée en une plus profonde anxiété dès lors que nous avons pu la définir clairement. Nous avons accueilli en nous l'influx des religions et des philosophies, ne posant, derrière l'artifice des mots, qu'une même question : en mourant, devenons-nous la Mort?

Le sacrifice qui nous avale sans relâche, aussi intraitablement qu'il nous a mis au monde, quel en est le sens? En nous vidant de nous-mêmes, ne nous rend-il pas semblables au Vide qu'est la Mort primordiale ? Ou dans la Mort, continuons-nous d'être nous-mêmes ? Et alors, cela ne revient-il pas à dire que nous ne sommes pas morts et que la Mort n'existe pas?

Mais si nous ne sommes pas morts, ne hantons-nous pas les lieux et les êtres ? Et comment les vivants peuvent-ils se défendre de nous ? Il est possible qu'au commencement la peur des revenants l'ait emporté sur la peur de la Mort elle-même, dont l'abstraction est plus difficile à saisir. D'abord les morts, puis la Mort — en tacticien de l'effroi, un Pouvoir nous a ainsi encerclés et possédés, nous obligeant à trouver en nous-mêmes les moyens de nous protéger. Il nous a fallu grandir et mettre au point en nous-mêmes les moyens de nous protéger. Il nous a fallu grandir et mettre au point l'équivalent de la carapace qui recouvre les animaux, ou l'équivalent des griffes et des crocs que nous n'avions pas et dont eux se servent pour combattre dans la nature matérielle où ils sont assaillis.

Or, c'est sur un autre plan que nous étions attaqués, et c'est sur ce plan-là que nous devons nous armer. Visés psychologiquement, nous devons psychologiquement nous aguerrir. Ainsi est lentement née notre individualité, tégument invisible et qui nous retranche de tout ce qui n'est pas nous-mêmes.

Entre le moment où nous sommes nés à la pensée par la constatation de la Mort et le moment où nous avons édifié autour de nous la silhouette héréditaire et inexpugnable de l'ego, combien de temps s'est écoulé ? Nul ne saurait le dire. Nul ne saurait bien sûr calculer le cheminement de la conscience créant ses instruments intérieurs pour débouter l'abomination qu'elle sent partout. Simplement, nous pouvons, sans grand risque d'erreur, considérer que l'être s'est durci — individualisé — pour lutter contre l'ennemi sans visage qui voulait le dissoudre, que la personnalité est l'armure que nous opposons aux Ténèbres ici et au-delà.

Car non seulement notre personnalité est ce qui, en nous mettant au centre du monde, nous confère l'illusion de posséder tous les pouvoirs tant que nous sommes en vie, mais aussi elle nous donne autorité sur la Mort dans la mesure où nous imaginons, après notre trépas, la survie de quelque chose qui est nous.

Cependant, cette chose, comment survivrait-elle sans une Déesse favorable ? Ce qui donne la vie est également ce qui la protège. Le Dieu qui, sous un aspect, nous a créés mortels devient, au-delà, et sous un autre visage, le maître de l'immortalité — qui, jusqu'à présent, ne se conçoit qu'après la mort. Et la Mort, notre unique ennemi, se change de ce fait en son adversaire à lui.

Voici donc jetées les grandes lignes du drame. L'épopée terrestre a pour sujet le duel des Puissances de la Vie et de la Mort, de la Lumière et des Ténèbres, de Dieu et du Diable. Ainsi nous représentons-nous les choses dans le lyrisme de nos religions, afin d'éclaircir l'énigme qui nous obsède. Et ainsi grandit notre personnalité : sans cesse déchirée entre les deux pôles de ce qui n'est qu'une seule chose.

Que le drame soit en train de se dénouer, bien des signes le laissent aujourd'hui présager, sans toutefois nous faire deviner comment. Tout au plus pouvons-nous déduire de nos sciences et de nos mystiques, pointées vers une même cible, que c'est en nous que se livre la lutte géante de la Vie et de la Mort, et en nous qu'elle aura son issue.

Apprenant à sonder de notre pensée les espaces stellaires, nous grandissons à la mesure du cosmos tout entier, nous l'envahissons, nous l'enveloppons. Et cela est notre personnalité actuelle, l'ego humain en sa dernière efflorescence, contenant le monde consciemment et, pour cela même, le dépassant, contrôlant ses rouages, arbitrant ou annulant le duel de Dieu et de son rival, fondant les deux entités en une seule qui transcende aussi bien l'idée de création que celle de destruction.

Nos religions, quelles qu'elles soient, et chacune à sa façon, ne font pas autre chose que nous initier au vertige de cette spéculation métaphysique, laquelle n'est pas plus hasardeuse que les modernes rêveries de la physique théorique. Ici comme là, c'est le même miracle de la pensée qui, sans preuves et à l'encontre même de l'évidence, fait le siège de l'immensité, afin de saisir le secret qui nous constitue et nous annule, et que nous ne soyons plus cette chair à sacrifice offerte sans raison parmi la splendeur indéchiffrable du cosmos.

Sur un aussi lancinant espoir, nous avons tout édifié. Depuis l'époque néandertalienne où nous glissions des offrandes dans la fosse de nos semblables, depuis ce clair-obscur de la raison humaine, elle est là, la question que nous n'avons pas cessé de poser : la Mort existe-t-elle ? Elle est là, dans tous nos rites maladroits et grandioses, l'incroyable réponse : non, la Mort n'existe pas, nous ne mourons pas, et ceux-là sur la dépouille de qui nous pleurons ne sont pas morts.

Nulle pensée matérialiste n'y pourra rien changer. Cela est en nous, comme un axe indestructible. Qui que nous soyons, à quelque tendance sociale que nous appartenions, et quoi qu'il nous arrive de prétendre, nous avons tous sans exception cette foi indéracinable en nous, qui est l'assise même de nos civilisations.

Car il n'est de foi qu'en la non-existence de la Mort. Ce qui se profile derrière nos révélations sacrées et nos découvertes profanes, ce qui nous lance sans fin à l'aventure et nous arme d'un courage jamais épuisé, c'est cela, et rien d'autre, c'est la folle certitude de démontrer un jour que la Mort n'existe pas.

Et cette non-Mort, c'est finalement cela que nous appelons Dieu. Le refus de mourir définitivement, d'être à jamais absorbés dans la nuit, c'est cela que nous appelons Dieu. Le rêve que cette vie ne s'achèvera pas dans le ténébreux engloutissement de la Mort, l'impérieux, l'absurde, le sublime désir de ne pas être totalement effacés, nous, créatures microscopiques dérivant dans la formidable étendue galactique, c'est cela, et rien d'autre, que nous appelons Dieu.

Pas même l'assouvissement de ce désir, la réalisation de ce rêve, la reconnaissance de ce refus, car nous ne pouvons savoir ce qui se passe de l'autre côté des choses, ni même si elles ont un autre côté. Non, ce qui est Dieu, depuis le début, pour notre mentalité, c'est l'hypothèse que la Mort n'existe pas. Nous n'avons jamais adoré d'autre Divinité que cette idée d'une non-Mort née de notre incompréhension devant des êtres qui nous parlaient l'instant d'avant et, soudain, se pétrifiaient dans un mutisme hermétique, dont le corps souple et tiède devenait dur et froid entre nos bras incroyables et dont le regard cessait de luire, se vitrifiait et ne nous voyait plus.

Ainsi, au fil des millénaires incalculables, aiguillonnés par les chamans, les prophètes et les messies, au nom d'une vision ou d'une autre, avons-nous avancé, confiants que quelque chose nous attendait au-delà, qui était plus grand que la Mort, qui la détruisait, qui la rendait impossible.

Et ainsi, petit à petit, cette chose en est-elle venue à être ce qu'il y avait pour nous de plus grand, Dieu, le Seigneur, le Maître, le Juge, l'Être suprême. Et ainsi, finalement, a-t-il fallu que ce Dieu se présente à nous sous l'aspect de Sauveur. Il était inéluctable que, de notre aspiration désespérée, naisse un jour une image de la Divinité qui, parmi nous, avec nous, comme nous, joue le rôle de la victime et nous montre, en ressuscitant, que la Mort est une illusion qui nous voile la vraie réalité du monde.

Mais il nous a d'abord fallu passer par toute une série de dieux en qui et par qui expliquer le monde et ses lois. Situés au-delà, leurs royaumes étaient semblables aux images de nos rêves. L'existence même des dieux avait quelque chose d'onirique. D'où les légendes et les mythes sans nombre partout sur la Terre : non pas une exploration des strates occultes de l'univers, mais des récits naïfs sur ce qui peut s'y passer, un imaginaire qui est celui-là même où vit, encore aujourd'hui, une nation comme l'Inde, entretenant avec les personnages de ses fables sacrées des relations qui vont jusqu'à l'extase.

En fait, comme on l'a souvent dit, les divinités incarnent en les magnifiant nos propres qualités ou représentent les pouvoirs de la Nature qu'avec nos faibles moyens humains nous avons pu découvrir — et c'est pourquoi elles ont fatalement un aspect et un comportement humains : nous ne pouvons imaginer que ce que nous pouvons percevoir.

Nous avons donc nommé le monde de noms divins qui n'étaient que des mots de notre langage. Ne correspondaient-ils à aucune réalité objective ? C'est encore à démontrer. En tout cas, pendant de nombreux millénaires, ils nous ont aidés à vivre en nous inspirant l'idée d'un échange : ils nous prodiguaient ce à quoi ils présidaient, nous leur offrions l'œuvre de nos jours. Sacrifice qui nous donnait un sens dans l'énormité, autrement indifférente, du cosmos et que ce qui nous paraissait supérieur devait célébrer autant que nous-mêmes.

Jumelage de l'homme et des dieux, alliance native et fatidique du haut et du bas (qui aboutira à l'alliance de Yahvé et des Juifs), unité de tout ce qui existe, identité des plus grandes formes de vie et des plus petites — nos religions ont été tout cela. Barbares ou raffinées, elles n'ont cessé de nous

proposer l'image d'un double holocauste où le monde s'accomplissait en l'interdépendance de tous ses éléments.

Cela, donc, pour les dieux : une image grossie de la vie telle que nous, créatures mentales terrestres, la connaissons et la vivons. En effet, bien que nous les ayons projetés à travers l'Infini, nos dieux ne symbolisent que les rouages de l'existence d'êtres pensants résidant sur la Terre. Et il y a beaucoup à parier que cet univers aux milliards de galaxies peut être vu sous d'autres angles, que l'idée de panthéons correspond à une certaine saisie des choses et qu'ailleurs, en d'autres systèmes, dans l'infini grouillement des astres qui nous entourent et qui nous bercent, les dieux ne sont pas plus concevables et pas plus nécessaires que ne le seraient ici les modes de pensée propres à ces mondes.

Nos plus grandes divinités ne font que représenter notre idée la plus grande de l'univers et de son fonctionnement. Elles ne gouvernent pas l'univers. À supposer qu'elles aient une existence indépendante de notre pensée, elles correspondent au monde terrestre, non aux quelque cent milliards d'étoiles de la seule Voie lactée, non à ses cent mille années-lumière de diamètre, non à son éclat qui est dix milliards de fois celui de notre Soleil, non aux douze milliards d'années qu'elle a déjà vécues.

Elles figurent ce que l'homme primitif a pu découvrir autrefois et qu'en sa terreur et son émerveillement il a placé au-dessus de lui sur un autel qu'aujourd'hui semblent avoir remplacé nos centrales atomiques et nos rampes de lancement. Elles circonscrivent la Vie, elles l'illustrent, la magnétisent, lui confèrent une valeur qu'autrement elle n'aurait pas, celle du dépassement de soi, de l'élévation et de l'évolution. Mais elles ne font que cela. Elles ne débordent pas le cadre de notre vie. Elles n'ont pas accès à l'au-delà.

Car, au-delà, c'est la Mort. Et c'est Dieu, qui doit nous sauver de la Mort.

Telle est, en fait, la ligne frontière entre le polythéisme et le monothéisme. Mais le tracé en est si flou qu'un certain monothéisme semble souvent contenu dans les anciennes religions polythéistes — comme l'hindouisme, où la Guitâ présente Krishna, l'Être suprême qui contient en lui tous les dieux et tous les démons — et que des éléments polythéistes — comme les séphiroths de la pensée juive — semblent toujours couvrir dans les récentes religions monothéistes.

À la cohorte des dieux, nous attribuons les rôles de gardiens (protecteurs ou geôliers) de nos jours. Ce sont les pouvoirs cosmiques. Ils peuvent, comme en Asie, être innombrables, se reproduire, se combiner, et il nous est loisible d'en adorer un à l'exclusion des autres, de préférer un aspect de la Vie à tous les autres.

À Dieu, est par nous dévolu le rôle suprême, que rien ne peut définir et qui est sans visage, parce qu'il transcende nécessairement tous les visages de l'univers. Nous sommes dès lors tentés, comme en Occident, d'en faire une Puissance extra-cosmique. Et c'est qu'en réalité il gouverne tout ce que nous ne pouvons voir. Il est celui que nous ne connaissons que dans la Mort et qui nous sauvera de la Mort. Celui qui, mystère ultime, est peut-être la Mort elle-même que nous avons voulu fuir et à laquelle tout nous a inéluctablement menés.

Ainsi les images de notre vie et la grande Image de la Mort, les dieux et Dieu, nous soutiennent-ils au long des millénaires sans que réponse soit vraiment donnée à la question que nous posons. Pourtant, l'expérience a été tentée par les sorciers primitifs et les mages lumineux, par les voyants, les saints et

les sages, nous léguant un patrimoine où sont énumérées les étapes de l'aventure intérieure. Occultisme ou spiritualité, il existe toute une série d'ascèses qui permettent d'entrer en contact avec les divers plans des dieux ou avec Dieu lui-même. Encore aujourd'hui, l'Orient, dans ses monastères, ses forêts et ses cavernes, suit la multiple voie où le paysage du monde change sans fin comme en un kaléidoscope jusqu'à disparaître totalement. Les images où il se présente autrement, selon des éclairages inconnus ici-bas, sont les demeures des dieux, avec qui l'adepte se fait fort de nouer des relations personnelles, tandis que, lorsque toute image est dissoute, et que respandit la Lumière de l'Être pur, c'est Dieu [1].

Or, cette Lumière est en soi la Conscience et la Joie de l'Infini et de l'Éternité. Elle est l'Immortalité, l'état parfait, depuis toujours et à jamais inaccessible à la Mort. C'est en ce sens que les voyants ont pu l'appeler Dieu et qu'ils ont pu dire que Dieu sauve de la Mort, bien qu'en réalité il soit beaucoup plus que cela : il n'est pas la négation de la Mort, il en est l'absence et, plus précisément, il est l'absence de Vie autant que de Mort. Il est l'Éternité. Je ne vis ni ne suis mort, car je suis l'Être pur : l'Imaginaire inimaginé.

Mais le mystère est ici trop ineffable pour être transmis à l'ensemble des hommes — d'autant que ce que Moïse, par exemple, va présenter comme Celui qui est, le Bouddha en parlera comme du Vide, et tous les deux auront raison, car l'essence de l'Être pur est vide de toute qualification, de toute forme, de tout mode spatio-temporel.

De son côté, la pensée indienne distinguera le nirgouna Brahman, l'Être sans (nir) qualités (gouna), du sagouna Brahman ou Être avec (sa) qualités (gouna). Évoquant ainsi le Transcendant, l'Absolu face au Devenir du monde et employant dans les deux cas le terme Brahman, elle marquera qu'il y a, pour elle, identité entre l'Immuable et le Muable, Dieu et l'univers, le Créateur et sa création.

C'est justement cette intuition que développe et incarne la figure du Christ. Ce qui n'était que connaissance spirituelle inaccessible à l'humanité devient soudain modèle de vie. Les deux plans, jusqu'alors parallèles, de l'Espace-Temps et de l'Éternel et Infini se croisent miraculeusement — forment une croix au centre de laquelle rayonne celui qui naît de leur fusion.

Plus tragique que la mentalité orientale, l'esprit sémitique, étayé par l'âme grecque, au moment de forger le symbole, fait de Jésus l'homme de douleurs là où, peut-être, un Asiatique rapporterait son sacrifice en termes de joie. Pour nous, l'idée de sacrifice s'accompagne de l'idée de passion et de martyre, et nous voyons en la croix le signe d'un supplice au lieu d'y reconnaître la signature divine d'une extase où sont fondus en l'homme l'intemporel et le temporel, l'immatériel et le matériel, l'immortel et le mortel.

En cette coalescence — qui dépasse, et de beaucoup, les mythes d'immortalité d'Osiris, d'Adonis ou d'Orphée —, réside l'originalité du christianisme, que gouverne tout entier l'ordre de vaincre la Mort par l'amour du Créateur dans la création. Par cet amour qui permet de reconnaître Dieu en tout être et toute chose, nous rendons le monde sacré, nous le divinisons, nous en faisons le temple de l'Éternité, au lieu qu'il nous paraît d'habitude être l'antichambre de la Mort.

Il a fallu des millénaires incalculables pour arriver à cette image radieuse de la divinité rédemptrice,

1 La différence est très nette en sanskrit où diva désigne n'importe quelle déité et où le mot Brahman est réservé à l'Être.

pour extraire de l'obscurité qui aveugle notre âme le soleil dont lui rendre la vue et grâce auquel nous devons contempler l'Éternité. Chacune des figures divines qui s'étaient relayées sur la route de notre histoire nous sauvait sans doute, elle aussi, mais plutôt d'une erreur ou d'une ignorance dans le cadre de la Vie — la plus grande erreur ou la plus grande ignorance étant, à l'étape illustrée par le Bouddha, de croire à la réalité de l'univers et le salut consistant alors à s'anéantir.

En revanche, au moment où paraît le Christ, six siècles plus tard, et dans cette partie du monde d'où se répandra son enseignement, l'illusion de la vie cosmique n'a pas cours, et il s'agit de sauver l'homme de l'illusion de la Mort.

Nul, avant l'humble Nazaréen, n'avait déclaré avec autant de force l'irréalité de cet évanouissement dans une autre dimension. Son Père et lui étant un, et lui étant Frère des hommes, tous les hommes cessent brusquement d'être mortels et, à son exemple, sont promis à une résurrection physique. Syllogisme qui est l'essence même de la Bonne Nouvelle qu'il apporte et qui ne fait que confirmer ce qu'avant lui les prophètes d'Israël avaient déjà annoncé.

Quand? Comment? Cela n'est pas dit tout de suite. Il faut attendre les épîtres apostoliques et la vision de Jean de Patmos pour que soit livré tout le corps de l'enseignement christique : la Mort sera vaincue, un jour viendra où la Terre sera transformée en le monde de la Vie éternelle. Et de cet avenir, l'unité humaine est la force motrice, l'amour d'autrui est le levier.

Mais pour nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés, il n'est d'autre moyen que de devenir semblables au Christ, et même que de le devenir, que d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait, ainsi qu'il le prêchait. De nouveau, est donc affirmée, et plus que jamais rendue nécessaire, l'identité de l'homme et de son Origine. Car si nous ne sommes semblables à notre Origine, comment vaincrons-nous jamais la Mort ? Il nous faut être Dieu pour accomplir ce que nous prêtons à Dieu, pour triompher comme lui de la Mort que, seule, sa nature dépasse.

Et à cette fin, il nous faut renoncer à la personnalité que nous avons patiemment bâtie pour nous protéger et qui, maintenant, nous limite et même nous mutile. Grâce à elle, nous avons vécu ici-bas et rêvé de survivre au-delà. Mais il nous faut l'abandonner, car elle est devenue une arme tournée contre nous-mêmes.

Pour comprendre jadis ce qui se passait autour de nous, nous avons dû la créer, la cultiver, la fortifier. Pour comprendre la raison des cadavres auxquels nous nous heurtions, nous avons dû mettre en œuvre les mécanismes d'une pensée qui a abouti à la découverte que nous allions mourir un jour. Pour comprendre que nous étions personnellement mortels, nous avons dû travailler sans relâche à cette effigie de nous-mêmes, nous avons dû sécréter cette notion d'une personnalité à la perte de laquelle tout concourait. Et nous avons dû la nourrir pendant des siècles et des millénaires pour comprendre comment déjouer cette coalition. Et maintenant, pour comprendre davantage, nous devons sacrifier cette armure de notre personnalité et apparaître nus afin d'être infinis.

L'expérience de toutes les générations qui nous ont précédés montre que c'est la seule issue. Sous le dur revêtement de l'ego, quelque chose d'ineffable a grandi, qui, maintenant, demande à naître. Quelque chose qui, jadis, a été pressenti par ceux-là, justement, qui ont regardé derrière le voile de l'individualité, les ascètes, les yogis qui ont aboli en eux toute personnalité. Car ultime sacrifice, ou paradoxe ultime : il faut mourir à soi pour que meure la Mort. Cette personnalité dont nous espérons la

survie au-delà doit au contraire se dissoudre si nous voulons conquérir l'immortalité.

Du moins est-ce ce qu'ont fait les voyants et ce que, retour du plan de l'Éternel où ils ont accédé, ils n'ont cessé d'enseigner. Le seul moyen de savoir ce qui nous hante est de passer de l'autre côté, de reproduire volontairement l'état de la Mort, de tout immobiliser, de pétrifier le flot du monde, de paralyser la conscience que nous avons de l'univers et, dans cet arrêt de la Vie, de regarder dans la gueule du Néant.

Traversée terrifiante, et que très peu achèvent, des dimensions de l'être, où il faut à chaque instant affronter la houle de pensées ou de sensations colossales, diaboliques ou divines, où il faut apprendre à calmer la tempête et à supporter l'écrasement de l'extase, où il faut s'y reprendre mille fois avant d'obtenir le moindre résultat. Il s'agit de se fasciner soi-même et de tout réduire au silence. Plus une seule pensée, fût-elle sublime, plus un seul sentiment, fût-il de dévotion, plus une sensation et à peine de souffle, une respiration embryonnaire, lointaine, qui s'accomplit comme en un autre corps et réveille un autre être, qui est nous mieux que nous et dont le regard met en déroute ce qui nous harcèle et enflamme la dernière enveloppe qui nous retient.

La dernière, car notre personnalité se compose de diverses strates, établies au fil du Temps, à mesure que se constituait la pensée et que s'affinait la sensibilité de la race. Et il faut franchir les souvenirs immémoriaux et les tendances des plans divers avant de parvenir au dernier fourreau, qui retient le vrai cœur de notre être.

Alors seulement, il est possible de jaillir dans l'infini et de devenir Dieu. Au moment où l'on s'y attend le moins. Où l'on n'attend plus rien. Où tout se tait et se tend, mais sans aucun espoir. Où l'être est comme une statue vide qui, brusquement, bascule et se transforme en ciel, une source des firmaments, en impossible semence de tous les univers, en inconcevable éploiement de l'Être sans début et sans fin.

Et cette Mort traquée jusqu'en son gîte, voilà qu'elle s'éclaire et, instantanément, s'annule. Et ce Dieu deviné, craint, célébré, renié d'âge en âge, voilà qu'il s'illumine pour s'annuler lui aussi et découvrir autre chose : l'au-delà de Dieu où rien n'existe et où tout est. Je suis ce que je vois. L'âme est un océan de silence, l'incendie perpétuel d'une Conscience absolue et sans objet qu'elle-même, l'immensité d'une Joie que rien ne suscite ni ne peut altérer. C'était ça, c'était donc ça que je poursuivais ! Même cette phrase ne peut venir à l'esprit figé dans son mutisme omniscient. Moi, c'est moi ! Si une idée pouvait s'exprimer, ce serait celle-là. Dieu, moi, ça — une seule chose, en vérité, désignée par ces trois mots.

Rien de ce qui est d'ordinaire ne peut plus exister. En ce plan de l'Être, en ce mode suprême de la Conscience, il n'y a rien, il ne peut rien y avoir, fût-ce à l'état latent, de ce qui constitue notre vie quotidienne, celle de notre époque ou de notre race, de notre planète ou du cosmos entier. Les quinze milliards d'années de l'univers sont effacés. L'univers n'a jamais existé ni n'existera jamais. Comment la Mort existerait-elle ? Cela seul que je vois, et que je suis, est réel, ce vide resplendissant de l'Éternité. Je ne mourrai jamais, car je ne suis jamais né.

Jamais né ? Nous qui, depuis toujours, refusons de mourir, nous oublions trop facilement que, pour être immortel, il faut commencer par échapper à la naissance.

Avoir erré, souffert, douté, cru, apostasié, cru encore, et selon d'autres préceptes, pour arriver, au bout des millénaires, à un tel résultat ! La sagesse a un sourire d'ironie autant que de compassion. Où elle

éclate de rire comme un enfant. N'être jamais né? Mais puisque je vis ! À moins que... Le sourire devient plus subtil. Le rire retentit plus fort. À moins que je n'existe pas.

Le voyant peut revenir à sa conscience extérieure, réendosser l'habit du corps et des coutumes, avoir de nouveau une histoire commencée à une certaine époque et devant se terminer un jour, il possède désormais cette connaissance absurde, inutilisable et véritablement divine : il n'existe pas, il est imaginaire. Et en même temps, il est l'Être pur sans début et sans fin, unique et multiplié partout autour de lui, sous tous les visages possibles, amis, ennemis, indifférents et inconnus, et répandu, aussi bien, à travers les myriades galactiques à des milliers d'années-lumière du lieu où il se trouve, souriant comme un dieu ou riant comme un enfant.

D'où un amour amené à sa quintessence et en lequel il éprouve que tout est égal à tout. Mansuétude amusée du bouddhiste, bienveillance de l'hindou, charité fraternelle du chrétien ont leur source en cette conscience que nous appelons divine. Et comment ne pas avoir pitié, comme le bouddhiste, de ces foules qui ne savent pas qu'elles n'existent pas vraiment ? Comment, à l'instar de l'hindou, ne pas voir en le monde une magie et un jeu où Dieu se transforme en un enfant pour les frasques de qui on ne peut avoir qu'indulgence ? Comment ne pas vivre, en chrétien, la vérité que nous sommes tous frères, et non seulement les uns des autres mais de l'univers entier ?

Chacune de ces trois religions peut avoir pris sa voie particulière, mettant l'accent sur une chose ou l'autre, reniant Dieu, le mêlant à la Nature ou l'en détachant pour le placer sur un trône, toutes les trois — ainsi que le judaïsme et l'islam — parlent d'amour à l'homme, aucune, sans doute, avec la force passionnée du christianisme, mais toutes au nom d'un pouvoir supérieur, émané de Dieu ou issu des hommes illuminés.

Car nous avons besoin de croire qu'un Être plus grand que nous, plus fort que nous, plus pur et plus conscient, nous aime et nous protège en dépit de nos trébuchements. Autrement, ce serait trop atroce. S'il n'y avait rien ni personne pour nous prendre jamais en pitié, pour nous entendre pleurer dans la nuit et nous consoler, cet être fût-il le même qui fait couler nos larmes, la vie serait encore plus sinistre qu'elle ne nous paraît déjà.

Il était donc nécessaire et fatal que nous en arrivions à concevoir un Dieu d'amour, même si nos souffrances ne cessent de nous démentir. Voulant que Dieu soit amour, nous pouvons, métaphysiquement, nous risquer à le prouver envers et contre l'adversité qu'à chaque pas nous combattons. Nous pouvons diviser le monde en deux royaumes et affirmer que tout le Mal vient de celui des ténèbres, tandis que tout le Bien Dieu seul le répand sur nous, ce qui est une façon de dire qu'il n'est pas tout-puissant.

Ou avec moins de sagesse et plus de science, nous pouvons déclarer que, si nous éprouvons de l'amour, c'est que, par notre intermédiaire, quelque chose se manifeste dans la création sous le nom d'amour et que cette chose, cet amour existait avant nous, n'a fait que se préciser d'espèce en espèce avant de s'épanouir en nous, et qu'encore avant, sous une forme inconcevable à notre esprit, cela était et cela a créé l'univers — nous pouvons dire que, s'il n'y avait pas eu cet amour avant le commencement des choses, il n'aurait jamais pu se manifester en nous et que la preuve que Dieu est amour c'est que nous sommes capables d'aimer.

Nous pouvons même ajouter que notre amour ne cesse de se raffiner et qu'un jour viendra où il quittera

le déchirant clair-obscur où nous le vivons et où il rayonnera d'une manière divine.

Mais au fond, de cet amour de Dieu, nous n'avons pas la moindre preuve. Celui qu'éprouve le mystique après qu'il a bu à la source infinie de l'Être et celui que, par réaction, pour ainsi dire, il trouve en lui et qui est comme le très lointain écho de la Joie indescriptible où se complaît la Conscience absolue en son existence infinie.

Il ne peut s'empêcher d'aimer le monde, alors que, dans la Conscience suprême, il ne saurait y avoir d'amour, puisqu'il n'y a rien ni personne à aimer. Il y a l'extase éternelle de Dieu, oui, la Félicité d'exister depuis toujours et à jamais, l'Ivresse d'être la Conscience infinie, bornée par nulle forme, enfermée dans aucun atome ni aucun univers. Il y a cette Béatitude du Vide pur que l'on peut appeler Dieu, mais il n'y a pas le moindre amour.

C'est de cela que le voyant a fait l'expérience. Toute son aspiration s'est pulvérisée : il ne sera pas aimé, il ne sera pas sauvé par l'amour de Dieu, et quelle importance, puisqu'il goûte à cette béatitude infinie et sans objet de la Divinité qu'il a cherchée partout et qui n'est rien — rien que cet abîme illuminé de la Joie d'être ?

Cherchant l'amour, il a été comblé par ce que la langue humaine est impuissante à décrire et qui n'a rien à voir avec l'amour. Et cela, il veut à présent le transmettre d'une façon ou d'une autre, le partager avec la poignée de disciples que son exemple attire ou le répandre sur le monde. Et c'est en son geste à lui que se trouve l'amour en l'homme, — non en Dieu —, qu'il y a ce sens d'un don à offrir aux êtres qu'aveugle la Nature, afin qu'en leur cécité ils perçoivent la présence d'un être qui prend soin d'eux.

Ainsi, par la seule entreprise humaine, est née — combien lentement et avec quelles peines — la notion d'un Dieu aimant les hommes au point de se donner à eux, de s'immoler pour les sauver, de mourir pour qu'ils ne meurent plus.

Ainsi a pris corps la plus grande histoire d'amour que nous soyons capables de rêver et de vivre. Les dieux d'antan nous avaient enseigné le rite de l'oblation, l'échange sacrificiel de ce que nous possédions et de ce qu'ils possédaient et que nous voulions avoir. Nous leur faisons dédicace de nos jours, et ils nous sustentaient de leurs énergies physiques ou subtiles en l'osmose cosmique où, depuis toujours, nous dépendons des incontrôlables forces, peut-être seulement mécaniques, peut-être conscientes, de la grande Nature.

Les divinités plus spirituelles nous avaient ensuite découvert les chemins éthérés d'un au-delà toujours plus divin : le Dieu unique de Moïse, l'absence de Dieu du Bouddha, le Dieu omniprésent, omnixistant de la pensée oupanishadique [1].

Chacun ayant apporté sa pierre à l'érection de l'autel, il ne restait plus qu'à coucher la victime du sacrifice d'amour imaginé par notre âme enfiévrée. Et Jésus s'étendit à la croisée des plans, au centre

1 Les Oupanishads sont des textes très brefs (parfois quelques versets seulement) destinés à révéler la Réalité fondamentale. Chronologiquement, elles viennent après les hymnes du véda qui, eux, de caractère cosmogonique, constituent la plus ancienne Écriture de l'Inde et peut-être du monde. Victor Hugo a partiellement adapté l'une des plus connues — la Kéna Oupanishad — sous le titre « Suprématie » dans *La Légende des siècles*.

géométrique de la Vie et de la Mort, afin de nous montrer que nul ne mourait vraiment et qu'ici même, sur cette Terre de la peine et du deuil constants, se manifesterait demain la Vie éternelle.

Ainsi étions-nous sauvés par l'amour de Dieu. Ainsi un être qui, en l'au-delà de Lumière, avait dissous son individualité, qui avait traqué la Mort jusqu'à la transcendance, qui s'était anéanti en sa propre éternité, était-il revenu pour nous aimer et partager avec nous sa connaissance, par nous invérifiable et pour lui indubitable, que la Mort n'existe pas. Ne craignez pas, vous ne mourrez jamais, car je ne puis mourir moi-même et, en chacun de vous, je me reconnais.

Ainsi l'Amour, ainsi la Mort, en l'idée que nous nous en faisons, se complètent et nous donnent à voir un paysage qui n'est pas encore apparu : la Mort nous y entraîne inéluctablement, et l'Amour nous y fait exister en notre âme éternelle. La Mort nous le fait deviner. Sans la Mort, sans la perception que nous avons de la Mort, nous ne nous douterions jamais d'un au-delà de nous-mêmes et du monde, nous ne chercherions jamais à nous affranchir des limites que, seule, justement, la Mort dresse à chacun de nos pas en nous rendant conscients du Temps. Sans le choc que la Mort nous fait subir, nous n'imaginerions jamais rien de plus grand que la ronde insensible des jours, nous n'aurions pas besoin de Dieu pour nous empêcher de mourir et nous donner asile en lui, nous n'inventerions pas que son Amour doit nous sauver, nous n'établirions pas cette folle alliance avec l'Invisible, le Transcendant, l'Être pur, le Vide, le Néant.

Nous ne voudrions pas à ce point que son amour nous transfigure, nous dépouille, au-delà, de l'humble robe de chair et d'os dont nous sommes ici-bas revêtus et nous fasse apparaître en une splendeur illimitée, enfin à son image, fondus en lui, parfaits comme lui, indistincts de lui. Car en quoi croyons-nous depuis des temps et des temps ? En quoi nos prières et nos plaintes disent-elles que nous croyons à l'aveuglette, sinon en notre propre divinité?

4. Évolution et révolution

Le plus grand obstacle au sens de l'unité — au sentiment que nous sommes un avec tout ce qui est — réside sans doute dans notre notion du péché, qui nous divise intérieurement, nous oppose les uns aux autres et nous isole dans le Temps.

Il importe donc ici de revenir au monde des mythes qui, relatant notre chute prétendue, nous font voir l'origine du Mal en nous-mêmes quand le Mal est partout dans le monde. À côté de la parabole d'Adam et Eve, nous trouvons en effet, dans les autres cultures, des images tout aussi curieuses.

Par exemple, les Indiens, comme les anciens Grecs, parlent de quatre Âges de l'humanité : d'or, d'argent, de bronze et de fer. Le premier est de perfection absolue. Chacun des trois autres ne fait qu'inverser de plus en plus les choses jusqu'à l'imperfection absolue de l'Âge de Fer, ou Âge des Ténèbres, qui est celui où nous vivons.

Mais les Indiens, non plus que les Grecs, n'expliquent pas comment la perfection peut engendrer une perfection moindre qui, à son tour, est amoindrie jusqu'à tant qu'apparaisse l'imperfection de notre race.

En châtement de quoi cette dégradation ? Pourquoi le Mal récompenserait-il le Bien ? Et de quelle précaire perfection pouvait-il s'agir autrefois, qui, d'ère en ère, s'est davantage corrompue ? Et pourquoi, toujours et partout, faudrait-il considérer que les choses étaient mieux avant et qu'il a dû exister un état irréprochable, mais qu'un être a un jour occulté la Lumière et la Vérité du monde, étant sous-entendu que cet être c'est nous ?

Hommes, nous avons découvert Dieu, la Mort et le Temps, et nous nous accusons d'avoir établi le Mal qui injurie Dieu, nous condamne à mort et, en attendant, nous fait vivre dans le flux insaisissable du Temps au lieu qu'auparavant nous existions dans une conscience atemporelle dont l'idiotie nous fait aujourd'hui l'effet d'une innocence perdue. Et de regretter cette stupeur d'antan où nous ne savions rien et nous laissions animer par la Nature. D'affirmer qu'à présent nous sommes dénaturés, que, n'agissant plus comme des animaux dans cette simplicité en deçà du Bien et du Mal, nous sommes déçus, que nous sommes pervers, ou avons autrefois accepté d'être pervertis, et que les pleurs d'un nourrisson ou le tourment d'un martyr en sont la preuve irréfutable.

Comment expliquer autrement la souffrance dont nous sommes quotidiennement abreuvés ? Où serait sa justification si elle n'était un châtement ? Qui oserait nous torturer de la sorte, si nous n'étions pas coupables ? Il a, en vérité, fallu que nous ayons commis un bien grand crime pour que chaque jour nous soyons tous fustigés jusqu'au sang. Et sans doute ne peut-il être de crime plus grand que celui qui va contre Dieu et sa volonté.

Avec le temps, l'idée s'est donc fait jour en nous, de notre chute et de sa punition — qui, à vrai dire, plus encore qu'elle ne nous accuse, essaie désespérément de justifier le sort qui nous échoit, veut donner raison à Dieu de nous affliger lors même qu'à notre connaissance nous n'avons rien fait de mal.

Inventons une histoire où nous aurons commis le pire des forfaits, et tout deviendra peut-être supportable. Pas besoin de preuves. Notre calvaire suffit à établir notre culpabilité. Quelle Puissance serait assez démente pour nous déchirer sans raison et se repaître de nous depuis le premier jour ? Et d'ailleurs, comment pourrions-nous seulement supporter la pensée d'être créés pour assouvir le sadisme

d'un démiurge jamais las de notre viol ? Même encore aujourd'hui où nous nous voulons si naïvement matérialistes, comment ne tremblerions-nous pas d'effroi en découvrant que nous ne naissons que pour être servis au cours de l'orgie sacrificielle où une ignoble déité se goberge des formes de la vie ? Comment ne vomirions-nous pas cet univers dont nous ne pouvons nous échapper, si nous venions à apprendre que la seule raison de notre existence est de fournir un aliment à la voracité d'une goule éternelle qui s'embusque derrière chaque chose et chaque être?

Non, non, ce n'est pas possible, nous ne voulons à aucun prix d'une Divinité aussi vicieuse. Nous voulons un Dieu admirable. Ou rien. Un Dieu qui nous punit. Ou l'absurde. Mais surtout pas une Idole bâfreuse qui jouit de nos larmes. Surtout pas un Pouvoir créateur qui engendre froidement la souffrance et s'empiffre des cadavres que sa volonté sème à travers l'Espace et le Temps. Surtout pas un Seigneur indigne ou une Mère monstrueuse qui enfantent pour blesser, pour tromper, pour tuer, et pour rien d'autre — car, au fond, il n'y a rien d'autre.

Reprenons maintenant ce que nous disions plus haut : le sens du Mal n'est en réalité que la perception du Temps par une conscience encore obscure. Il correspond à un stade de la manifestation. Le Mal n'existe pas en soi. Ou plus exactement, s'il existe, il n'est pas notre, nous n'en sommes pas les auteurs, mais les proies. Il nous précède ici-bas et ne se limite pas à cette Terre. Il est probablement répandu dans tout l'univers, sans que, bien sûr, nous y soyons pour rien.

Nous n'avons jamais commis les meurtres innombrables du festin des animaux. Au contraire, nous en sommes les héritiers. Nous poursuivons sous notre forme humaine le drame aveugle des bêtes qui s'entre-déchiraient jadis et continuent à le faire.

Nous n'avons jamais fait disparaître les forêts devenues aujourd'hui gisements carbonifères.

Nous n'avons jamais englouti sous nos flots écumants ou empoigné sous notre gel ou enseveli sous nos fleuves de lave notre Terre bien-aimée. Mais de cela, au contraire, nous sommes les lointains descendants. De ces affres planétaires, nous sommes nés peu à peu. De cette souffrance cosmique, nous sommes les enfants incrédules, effarés, éperdus — nés de la souffrance, porteurs de la souffrance et la communiquant, mais sans en être les auteurs. Nous sommes coulés en elle, nous en sommes le matériau, ainsi que tout ce qui existe, mais elle n'est pas, elle ne peut pas être notre création, ou l'anti-création jetée comme un crachat, par notre âme envenimée, à la face de Dieu.

Croyons-nous donc, d'ailleurs, que, du Mal et de la Mort, les innombrables milliards de soleils et leurs probables systèmes soient exempts, à travers l'immensité spatiale ? Comment pourrions-nous nous tenir pour responsables de l'extinction des astres dont la lumière qui nous parvient témoigne de mondes révolus avant notre naissance ? À quel moment avons-nous troublé l'harmonie du monde, falsifié l'ordre cosmique, attenté à la perfection divine?

Nous sommes si jeunes et encore si fragiles. Et il nous faudrait payer pour les milliards d'années de douleur sidérale ? Il faudrait que, courbant le front, nous consentions à avoir introduit le Mal dans l'univers, à y avoir dégradé tout ce qui, avant même que notre Terre n'apparût, avait été défloré, plongé dans la géhenne, à jamais rejeté ?

Répétons-le encore : même si nous n'existions pas, le Mal existerait sur cette Terre et partout dans les cieux. Nous n'avons rien fait, jamais, qui méritât d'être châtié sans relâche, de génération en génération,

au fil des milliers d'années, pour aboutir à Auschwitz et à Hiroshima. Notre souffrance n'est pas châtement, mais condition de la Vie.

Assez de temps s'est écoulé pour que nous n'ajoutions plus foi aux symboles caducs des prêtres de jadis. Nous ne croyons plus à l'astronomie de Ptolémée. Pourquoi suivrions-nous encore ce vieil onirisme sacré qui n'explique plus le monde ? La succession des Âges ne correspond pas plus à une réalité historique ou préhistorique que ne le fait le mythe du jardin d'Éden rapporté dans la Genèse. Mais dans les deux cas, se trouve exposée poétiquement l'idée du divorce d'avec un état naturel obligatoirement parfait et du mal croissant qui en découle.

Or, nous n'étions pas des hommes, loin de là, quand, pour la première fois, nous avons taillé des pierres pour les manier contre nos proies. Nous n'étions toujours pas des hommes quand nous avons conquis le feu et, par là, changé la face du monde. C'est la Nature qui, en ces êtres du lointain passé, a taillé des silex et apprivoisé des flammes, et s'est ainsi frayé un chemin dans les brouillards de la conscience terrestre.

Jamais plus, nous ne pourrions revenir à cette torpide enfance de l'humanité. Notre mère ne nous prendra plus dans ses bras. Et nous croyons qu'elle nous a reniés, parce que nous la rejetions. Mais justement, une mère ne chasse pas son fils parce qu'il a fait le mal. Autre chose, en vérité, se passe. Elle cesse de le porter parce qu'il a grandi. Mais elle l'aide encore et se penche vers lui afin de le guider, lui découvre un monde dont il ne se doutait pas quand il était contre son sein. Disons-nous qu'en cette découverte toujours plus grande, il l'offense et la rejette chaque jour davantage ? Que le stade confus où, petite larve, il se blottissait dans la chaleur maternelle était le paradis et que l'éveil de l'intelligence est une chute, et une punition sa grandissante indépendance ?

C'est en tout cas ce que nous affirmons, lorsque nous nous accusons du vieux crime édénique. Nous avons apostasié la Nature en harmonie avec laquelle nous vivions. (Mais pourquoi, étant différents du reste de la Nature, serions-nous moins naturels ? Nous le sommes différemment. C'est tout.) Nous avons renié l'animalité où, sans nous interroger, nous nous abandonnions jadis à la volonté de Dieu. Nous avons défié cette volonté en devenant capables d'inventions qui transforment notre milieu à notre fantaisie. Nous avons de cette manière osé porter la main sur l'œuvre du Seigneur. Maudits soyons-nous à jamais.

Au fil des siècles et des millénaires, retentit la plaidoirie des diacres jetant l'anathème et hissant, comme le drapeau du plus haut idéal, la nostalgie d'une époque mythique où l'évolution était impossible. Le philosophe ou le tribun succèdent à l'hiérophante, mais c'est toujours de la même faute ancestrale que nous sommes accusés. Toujours, nous crions que nous courons à la catastrophe à cause du progrès qui nous dévore et nous cache la vérité du monde. Et toujours, nous disons que cela n'arriverait pas si, autrefois, nous n'avions franchi le seuil interdit, cueilli le fruit de la connaissance, mis en branle l'incontrôlable machine de notre développement.

Comme nous la regrettons, cette innocence révolue ! Comme nous en rêvons, de cette soumission impossible à la Providence ! L'une des paroles de Jésus auxquelles nous trouvons le plus de saveur n'est-elle pas l'image, rapportée par Matthieu [1], des oiseaux du ciel et des lys des champs ? Est-il plus belle comparaison pour décrire cet état de grâce qui nous fait si douloureusement défaut ?

1 6, 26-34.

Et pourtant, tous les oiseaux du ciel sont-ils si beaux ? Faut-il ne compter pour rien les rapaces et les charognards ? Et toutes les plantes de la terre ne sont-elles que lys des champs ? N'y a-t-il pas la dionée ou la ciguë ? Tout est-il donc innocence dans les règnes qui nous précèdent ? Tout est-il donc irréprochable parce que tout s'y conforme sans réfléchir à la loi de la Nature et surtout — c'est la raison des paroles du Christ — ne s'occupe pas d'argent ?

Mais encore une fois, si notre nature est différente, pourquoi épouserions-nous celle d'autres espèces ? La plus haute sagesse devrait-elle consister à nous détourner des voies humaines que balisent en effet les images de Mammon et, faisant vœu de pauvreté universelle, à nous réfugier dans la crasse et la laideur ? Car il est évident qu'une humanité qui se voudrait à la ressemblance des oiseaux et des lys sombrerait dans la misère la plus sordide et tarirait les sources de son devenir.

Un pays comme l'Inde, qui, depuis des millénaires, a préféré le culte des dieux à la culture de ses forces physiques, a du mal, aujourd'hui, à se relever d'un tel choix et, couvert de chancres du Nord au Sud, n'aura peut-être jamais l'énergie de transmettre son fabuleux héritage spirituel. Ou bien, à se complaire dans sa fange, son archaïsme et son anti-matérialisme et à les déclarer seuls divins, l'Inde risque de décourager ceux qui sont prêts à le recueillir et à le défendre.

Tout n'est pas qu'esprit, en effet. Un archange de conquête matérielle nous habite qui, pour toujours, nous empêche de nous identifier aux oiseaux du ciel et aux lys des champs si nous voulons vivre et nous développer. Le progrès est inéluctable et ne peut se réduire à quelques secteurs, à l'exclusion de toutes nos autres activités. C'est le même péril où nous jettent certaines de nos inventions qui nous permet d'avancer encore et de découvrir autre chose de plus sûr, de plus complet, mais dont la nécessaire insuffisance nous entraînera demain à chercher de nouvelles perspectives.

Notre nature est d'évolution constante — non seulement notre nature à nous, humains, mais en réalité celle de toute créature terrestre. Simplement, cela est moins évident dans les autres règnes. Mais cela y est sans doute impérieux, puisque nous en sommes le produit. Si certains singes n'avaient pas peu à peu cessé d'être des singes, nous n'existerions pas. S'ils n'avaient enfreint les commandements de leur espèce et sabordé le moule où ils étaient coulés, s'ils n'avaient nié leur appartenance à telle famille simiesque et renié jusqu'à l'instinct de préservation afin de se muer en autre chose, nul homme, jamais, n'aurait vu le jour sur cette Terre.

Peut-être, diront certains, n'aurait-ce pas été plus mal. Cependant, nous l'avons dit, à quoi aurait servi cette création planétaire florissante mais inachevée, si nul n'avait dû y prendre conscience du monde déployé tout autour en la scintillante profusion des galaxies ? À quoi bon l'univers, si rien ni personne ne doit, du dedans, le découvrir et l'aimer et en connaître un jour l'origine ?

La force créatrice devrait-elle être à jamais inconnaissable ? Hypothèse irrecevable. Il est trop tard. Notre présence suffit à prouver le contraire. Il y a une évolution, et qui, de plus en plus, nous permet de soulever le voile du mystère primordial.

Cependant, ce progrès auquel la Nature nous astreint ne va pas sans heurts ni secousses. C'est vrai. Et comme on l'a vu, les catastrophes qu'a entraînées la fin de l'Âge de Glace ont pu laisser dans la mémoire des survivants les séquelles d'une terreur sans bornes. Ces inondations colossales qui, sous leurs yeux, engloutissaient à jamais des pays entiers et leurs habitants, ces énormes séismes qui

éventraient le sol et en arrachaient les régions à conquérir plus tard, telles de lointaines terres promises, comment ne pas y voir le courroux de la Nature et le châtement de Dieu lancés contre une faute d'une égale envergure ?

Et les épouvantes qui avaient régné auparavant et fait disparaître d'autres peuples, on comprend que, de la même manière, elles aient imprégné le subconscient de l'idée de punitions ou de chutes successives. Ainsi s'expliquerait celle, autrement inexplicable, d'âges de moins en moins parfaits et aurions-nous confusément souvenir d'une époque, au-delà des cataclysmes, où la vie n'était pas menacée.

C'est cette époque qu'ingénument nous appellerions Âge d'Or ou paradis terrestre. Puis, la Terre aurait été ébranlée, ou prise par les glaces, ou inondée. Les animaux et les plantes seraient morts. Luttant pour subsister, l'homme se serait développé d'une manière de plus en plus différente, pénétrant à chaque fois plus bas dans ce qui nous apparaît comme des ténèbres et qui n'est pas que le labeur ardu de notre propre découverte.

Néanmoins, le mythe nous gouvernant lorsque la connaissance nous manque, nous persistons à regretter l'époque perdue de la plus ancienne Préhistoire où, nus, hébétés, nous vivions parmi les animaux qui nous chassaient autant que nous les chassions. Et de proclamer que c'est là l'état naturel, le statut de l'innocence parfaite dont nous nous sommes rendus indignes.

Bien des penseurs y insistent et multiplient les gloses, tandis que d'autres prennent un autre chemin, guère plus scientifique mais dont la pente éclaire les choses d'un jour radicalement différent.

Pour eux, loin d'être création divine, cette Terre est l'œuvre du diable. Au début du II^e siècle, l'hérésiarque Marcion, que combattit Tertullien, présente Yahvé comme l'éon subalterne et mauvais qui a voulu s'égaliser à Dieu, a été rejeté du monde spirituel et, par dépit, a créé le monde matériel qui porte les stigmates de sa faute. Selon sa prédication, le Christ est un éon de bonté venu corriger l'œuvre du premier.

Chez les Grecs, c'est un Titan qui montre de la bonté aux hommes et en est puni par le roi des dieux. Prométhée est le guide de l'humanité, qu'il plaint et qu'il éveille à de plus hautes réalités que celles consenties — ou imposées — par l'Olympe. « Écoutez en revanche les misères des mortels et comment des enfants qu'ils étaient j'ai fait des êtres de raison, doués de pensée. Je veux le conter ici, non pour dénigrer les humains, mais pour vous montrer la bonté dont leur ont témoigné mes dons. Au début, ils voyaient sans voir, ils écoutaient sans entendre, et, pareils aux formes des songes, ils vivaient leur longue existence dans le désordre et la confusion [1]. » Puis, il énumère les dons qu'il nous a octroyés : l'astronomie, l'écriture, la navigation, la médecine, les arts divinatoires — la liste rompant d'ailleurs avec la tradition et devant tout à la vision d'Eschyle qui, il y a vingt-cinq siècles, citait sans se tromper les plus grandes conquêtes d'une Préhistoire alors inconnue.

En Perse, il était par ailleurs question de quatre pouvoirs cosmiques du Mal — dont la Mort. Leurs noms : Satan, Bélial, Mastéma, Azazel. Leur rôle : s'opposer au progrès humain, nous séparer de notre vérité. Leur fin : ils devaient disparaître, vaincus par la Divinité, afin que pût s'établir une nouvelle création, ce que les chrétiens appellent l'âge messianique.

1 Eschyle, *Prométhée enchaîné*.

De leur côté, les ébionites, que combattit saint Irénée, expliquaient tout par la lutte des deux « parties de Dieu », le Christ et le diable.

Plus tard, et reprenant le chemin tracé par Marcion, les bogomiles, secte manichéenne qui influença les cathares, croyaient que le monde était l'œuvre de Satan.

On pourrait relever, avant ou après, bien d'autres courants de pensée schismatique s'efforçant d'expliquer la souffrance qui nous obsède : nous ne souffrons pas en châtement d'une faute en vérité jamais commise, mais parce que le monde est foncièrement mauvais, ayant été créé ou étant possédé par les Puissances des Ténèbres, dont l'Esprit de Lumière doit nous délivrer.

Ou bien, d'une façon encore plus symbolique, comme dans l'orphisme, nous avons été créés à partir d'un matériau diabolique, mais possédons une âme lumineuse qui, de vie en vie, apprend à s'élever jusqu'à sa réalité divine. Pour ce courant-là de la pensée grecque, nous n'avons pas été modelés dans l'argile, bien sûr, mais dans les restes — de la suie — des Titans foudroyés par Zeus. Peut-on mieux évoquer, poétiquement, l'héritage de douleur et d'obscurité à nous transmis par les mondes inférieurs qui régnaient avant nous ? Quant à l'élévation de l'âme jusqu'à un statut de lumière, n'est-elle pas promesse universelle, faite et répétée dans toutes les parties du monde et par tant de voix différentes ? Mais elle est d'autant plus forte, ici, qu'elle émane de celui qui, avant le Christ, pénètre dans la Mort et en serait tout à fait victorieux s'il savait s'oublier, transmuier son amour personnel en une chose impersonnelle et véritablement divine.

Toutefois, ce ne sont là que des explications ésotériques auxquelles nous sommes libres, aujourd'hui, de ne pas croire. Les dieux et les démons, diront beaucoup d'entre nous, sont une représentation lyrique du monde qui ne saurait plus valoir à notre époque d'éblouissement scientifique. La Science elle-même, il arrive que nous en doutions, n'est à son tour qu'une représentation rationnelle du même univers. Mais qu'à l'âge des religions ait succédé celui de la Science, malgré qu'en aient certains, ne change guère le problème que nous vivons.

Notre origine demeure un mystère. Que nous cherchions à la cerner matériellement ou que nous la disions divine ou diabolique, ne nous donne aucun pouvoir sur la souffrance attachée à notre condition. Simplement, si nous avons encore besoin d'entités supérieures à craindre ou à adorer, il est peut-être plus facile de souscrire à une cosmogonie où l'Esprit du Mal crée l'univers et où celui du Bien le sauve et l'illumine.

Certes, cacher le diable derrière le Big Bang peut faire sourire. Mais l'idée se tient métaphysiquement. Qu'est le Mal, en effet, sinon ce qui obscurcit, ce qui limite et, pour cela, enferme dans la forme ? Et qu'est la forme, sinon la création — du moins après que la température initiale de la « purée cosmique » fut tombée au-dessous du milliard de degrés ? Mais bornée dans l'Espace, elle l'est aussi dans le Temps : il ne peut être de création sans Mort. Ce qui crée est donc aussi ce qui tue. Dieu est donc aussi la Mort. Ou plutôt l'aspect créateur de la Divinité est en réalité la Mort qui engendre et absorbe toutes les formes, de la plus petite particule au cosmos le plus gigantesque.

Sur cette ligne, on peut également concevoir une autre Puissance, qui, celle-ci, renverse la Mort et manifeste l'aspect suprême de la Divinité. De cette Puissance, seraient issus les êtres qui, baume pour nos blessures, ont apporté la lueur de leur vision, ont répandu des paroles de miel ou de feu dont vibrent encore la plupart des civilisations de cette Terre. En termes de science contemporaine, un tel

mouvement d'illumination progressive de la conscience porte le nom d'évolution.

Inéluctablement, malgré la pression accrue des Forces de la Nuit, la Lumière du Jour grandit. Et nous nous rendons mieux compte de notre destinée et acquérons le pouvoir de la réaliser davantage. Ce qui était hier prophétie poétique d'anachorètes en extase est devenu évident, possible et nécessaire. Et il nous semble bien, à regarder les siècles déferler depuis la Préhistoire, que tout cela a un sens et s'accorde avec la vision fugitive et impérissable de ses chantres de la folie d'au-delà — au point même que, parfois, ce qui était paroles liturgiques qu'il fallait répéter sans chercher à les comprendre se mue en les termes profanes et facilement compréhensibles de nos soucis actuels.

D'abord et surtout, c'est l'unité de toute la manifestation qui, après avoir été l'assise des grandes religions, est à présent celle de la Science — cette unité qui nie la division, ou vision pragmatique de la multiplicité et qui, la limite n'y existant pas, est synonyme d'immortalité, vain mot, encore, pour notre raison. Et pourtant, si, des sphères de la théologie, l'idée est descendue dans celles de la pensée pratique, c'est le signe que nous approchons du but.

Sans doute ne pouvons-nous y croire, ne pouvant imaginer un si fabuleux changement de notre condition, en deviner les modalités ni le résultat. Mais le mouvement qui nous y mène est indéniable, dont les phases nous sont séparément essentielles sans que l'ordonnance et la continuité nous en soient toujours sensibles.

L'une des étapes les plus importantes est l'intuition judaïque du monothéisme, la conception d'un Être qui est en même temps non-être et que l'on ne peut définir parce qu'il échappe à toutes les données du mental humain : je ne vis ni ne suis mort, je suis l'Être pur. Les Chinois l'appelleront Tao, les Indiens Brahman, les bouddhistes shounyata, les musulmans Allah, rattachant à ces noms des notions culturelles d'absolu, de vide ou d'unité. Certains conserveront leur panthéon antérieur et en feront une strate enluminée de la manifestation de ce Transcendant. Les Sémites, et à leur suite tout l'Occident, balayeront idoles et autels afin que rien ne se dresse entre la Divinité suprême et son adorateur. Car dans la forme la plus exotérique du culte, ainsi que dans son contenu le plus ésotérique, c'est l'unité de Dieu qui doit être soulignée.

Révélation bouleversante, pour la pensée humaine : si incommensurables qu'elle se figure l'Espace ou le Temps, ils sont morcelés et finis, tandis que l'Être, les dépassant, est unique et infini, n'a de commencement ni dans le Temps ni dans l'Espace et ne peut non plus y avoir de fin.

Or, de la race qui a pressenti et prôné le monothéisme, l'unité de Dieu, naît celui qui doit enseigner l'unité humaine. Jésus qui, au nom de cette double unité — un seul Dieu, un seul Homme —, efface les péchés du monde pour cette simple raison qu'en sa conscience illuminée le Mal n'existe pas, Jésus est nécessairement le fils de cette race qui a vidé les régions intermédiaires de leurs anciennes entités afin de contempler la face unique du Divin. Et parallèlement à l'Un transcendant, il va dévoiler l'humanité une en la fraternité universelle à laquelle il est venu l'initier.

Reste la troisième étape, qu'il préfigure déjà et où l'Un transcendant et Sa création se révèlent à leur tour n'être qu'un en un monisme absolu comme celui dont, en Inde, les Oupanishads font état ou que, en Occident, Théophraste, résumant l'enseignement de Parménide, a décrit d'une phrase : « Le tout est un, et l'un est Dieu. »

Or, du mot de vérité, il a fallu passer au dogme ecclésiastique, puis à la réflexion sociopolitique et philosophique pour rendre possible l'unité humaine et en faire potentiellement le reflet de l'unité divine.

Il a fallu des bouleversements qui ont changé la face du monde et où nous avons rejeté une peau après l'autre afin de nous découvrir. Il a fallu que tombe Rome qui avait écrasé la patrie du Christ et opprimé les premiers chrétiens et que son empire d'Occident soit, pendant mille ans, plongé dans l'obscurité d'une ignorance telle qu'un empereur — Charlemagne — n'y savait même plus ce qu'autrefois savait un commerçant — lire et écrire. Il a fallu que, dans cette longue nuit du Moyen Âge, soient semées les graines d'un autre monde et qu'elles germent sous ce qui était le mieux fait pour les étouffer — l'organisation féodale, négation du républicanisme romain. Il a fallu qu'au nom de la justice céleste l'injustice terrestre se donne libre cours et que l'inégalité soit tenue pour indispensable à l'unité. Il a fallu que la fraternité devienne le privilège des classes supérieures écrasant la masse confuse et indifférenciée du peuple pour que les philosophes, au XVIIIe siècle, s'interrogent sur la meilleure politique et, depuis le pays le plus mal gouverné de l'époque — la France de Louis XV —, gouvernent le reste de l'Europe où règnent les grands souverains : Frédéric en Prusse, Catherine en Russie.

Les philosophes s'appellent Montesquieu, Voltaire et surtout Rousseau qui, avec son innocence coutumière, se réclame du Christ pour jeter les bases de la Révolution. Mais, occidental, il ne fait pas que s'interroger sur le contrat social où les démocraties puiseront à sa suite leurs principes les plus sûrs, il part d'une idée qui donne à la Révolution française toute son ampleur et tout son sens. Il évoque l'état de nature auquel nous nous sommes mystérieusement soustraits.

Du retour à cet état qu'il ne peut bien sûr situer dans le temps, puisqu'il est mythique, puisqu'il est en fait l'état édénique, il va faire le moteur de la Révolution — laquelle, dès lors, se présente comme une destruction de la société mensongère pour regagner la vérité originelle d'avant la faute de nos premiers parents.

Sans doute la Révolution française a-t-elle d'autres implications. Mais il est vain de vouloir la dévier de sa source première, qui est la nostalgie du paradis terrestre, et tout aussi vain de chercher à maquiller son objectif, qui est de créer un nouveau paradis où sera vécu l'évangile de la fraternité, une fois dénoncée et détruite l'imposture d'une classe « diabolique » qui asservissait le monde en invoquant l'amour de Dieu.

Déjà, l'an mil avait suscité de grands désordres et de grands rêves, mais le peuple n'avait pas encore ses chefs pour lui ouvrir les portes du monde égalitaire d'ailleurs jumeau, dans la pensée de l'époque, d'une terrible fin du monde, le combat de l'Apocalypse ayant alors été imaginé avec autant de force qu'aujourd'hui face à nos arsenaux atomiques. Déçue, l'espérance médiévale n'en est pas morte pour autant et, souterrainement, a germé pour produire, huit siècles plus tard, la naissance du peuple par la Révolution.

Cependant, plus encore que cette naissance du peuple, que la création d'une nation libre égale et fraternelle, image de l'unité humaine plus concrète que la communion des fidèles, le véritable résultat de la Révolution française est l'apparition de l'individu — jusqu'alors interdit de séjour par le féodalisme régnant.

Désormais, chacun existe personnellement, à quelque caste qu'il appartienne. Qu'il soit nanti ou paria, la société entière lui est accessible, et il peut y exprimer ses talents, partir du degré le plus bas et

s'élever aux plus hautes distinctions. Le monde appartient au travailleur, sans pour autant être un monde de travailleurs. Il n'est pas question de niveler la société, d'en faire une immense classe populaire unique. Il s'agit de l'élever, et de s'élever avec elle.

Le peuple n'est plus une masse aveugle d'esclaves maltraités. Reconnu par la société et faisant un avec elle, il marque la première étape vers l'unité mondiale, où nul peuple ne doit plus être asservi ni tenu pour inférieur. Il est le creuset de la multitude vivante, la matrice des individus qui, tous, ont également le droit de s'affirmer, de s'opposer, de s'exalter. Tout homme, soudain, est un héros dont le dieu sera Napoléon. Tout homme est le créateur de son destin et le forgeron de l'Histoire qui, sous ses coups, bascule alors dans toute l'Europe.

On s'imagine parfois que la Révolution française a échoué faute d'avoir établi un état totalitaire aux citoyens volontairement anonymes, une sorte de super-féodalité où, sans en porter le titre, le seigneur ou une assemblée de seigneurs aurait réasservi le peuple en le berçant de grands mots humanitaires et en lui donnant des simulacres de droits.

Mais au contraire, la Révolution française a réussi pour cette raison même qu'au lieu d'instituer un état uniforme, elle a enfanté une nation de conquérants dont le champ d'activité était double : à l'extérieur, la guerre pour répandre les nouvelles valeurs et se couvrir de gloire, d'où que l'on vînt ; à l'intérieur, le tumulte des passions, l'amour, la recherche de Dieu en dehors de l'Église, ainsi qu'en attestera le romantisme.

Il faut insister : l'individu n'existe guère en Occident avant la Révolution française qui, rousseauiste et non marxiste, veut engendrer l'être d'exception et, en tout cas, donner à chacun le sens de son importance, au lieu que le but poursuivi plus tard en Russie, puis en Chine sera la victoire d'une classe, l'hégémonie d'un type humain réduit à l'état de matricule.

Et c'est qu'avant Marx, Engels et Proudhon, Hegel se sera levé pour évoquer non seulement le sens de l'Histoire et la destinée des nations, mais aussi une forme de conscience où chacun participe de tous et où la totalité se vit en chaque partie. « Tout est dans tout », disaient les Anciens. Cela aboutira à la phrase de Sartre, qui aurait pu être prononcée aussi bien par un ascète chrétien ou un moine bouddhique que par le philosophe de l'existentialisme : « J'ai mal à l'humanité. Conscience, dès lors, d'une individualité plus vaste, plus complexe que l'ego auquel nous nous référons en parlant de nous, quelque chose se fait jour en l'homme, qui n'est ni moi ni toi, qui est les deux ensemble et autre chose encore : le monde en moi non tel que je le perçois, ou tel que je le projette, mais tel qu'il est réellement tissé dans ma substance, que je le veuille ou non.

Cet individu collectif, c'est celui auquel ont fait allusion Zola, dont les héros exécutent à leur insu et contre leur désir les actes semés en eux par les autres à qui ils sont génétiquement liés [1], et Dostoïevski qui, dans *Les Frères Karamazov*, découvre la complicité inconsciente, l'impossibilité de séparer un acte, s'agit-il d'un meurtre et même d'un parricide, de l'action générale d'un groupe. Le meurtrier, chez Dostoïevski comme chez Zola, n'est que la main brandie par la déesse Foule.

Cellule de la collectivité, l'individu contient celle-ci tout entière, est agi par elle, la représente et s'y

1 L'exemple le plus frappant en est sans doute le meurtre dans *La Bête humaine*, que Zola analyse non pas tant sur le plan des passions que sur celui des forces aveugles qui animent l'homme à leur fantaisie.

abolit. Octobre 1917 peut désormais venir.

Renouant avec l'humanisme athénien — l'a-t-on assez dit et répété? —, reprenant l'idéal républicain de Rome, la France et, du fait de Napoléon, l'Europe à sa suite ont mué tandis que se constituaient les États-Unis : le bloc occidental se formait et, en dépit de contradictions internes (l'esclavage en Amérique), se faisait le défenseur de l'individu dans une communauté libre.

C'était le XIXe siècle, que l'on considère comme celui du matérialisme terre à terre et de l'agnosticisme. À tort : le siècle qui a réveillé (ou inventé ?) politiquement la classe ouvrière et, avec son aide, multiplié les industries en vue d'un nouveau paradis terrestre où tout le monde aurait droit au confort, le siècle qui a sculpté le peuple-héros — dans *Les Misérables* et, plus encore, plus authentiquement, dans *Germinal* —, ce siècle-là est aussi celui qui a engendré le héros national — Napoléon —, quasi-surhomme sur qui chacun pouvait rêver de s'aligner, et le héros métaphysique des romantiques — Lorenzaccio, en qui confluent le sublime shakespearien et l'absurde du siècle suivant.

C'est également le siècle qui fait éclater les limites où l'homme, enfin défini comme individu et comme société, est encore enfermé : Darwin lui donne ascendance dans une Préhistoire qui, brusquement, remplace les reliquats mythologiques dont la conscience était encore encombrée ; Dostoïevski, dans *Les Possédés*, puis Nietzsche annoncent sa descendance surhumaine en ce que l'on pourrait appeler une « posthistoire » où, pour Dostoïevski, apparaîtra l'homme-dieu, qu'il oppose au dieu-homme des religions : ce n'est plus un messie qui doit illuminer la Terre, c'est toute l'humanité qui doit devenir messianique.

Dire d'un tel siècle qu'il est celui de l'industrialisation n'est sans doute pas faux. Mais c'est faire bon marché de certaines de ses lignes de force découlant elles aussi de la Révolution qui a vu Robespierre mener la Terreur, sans doute, mais créer également le culte de l'Être suprême et faire voter l'immortalité de l'âme et, dans son sillage, Saint-Just déclarer que les premiers jours du mois seraient consacrés à l'Éternel [1].

C'est ne pas voir à quoi correspondent la naissance de l'individu et la reconnaissance du peuple qu'elle entraîne : cette conception planétaire d'un Homme qui, dans le passé comme dans l'avenir, dépasse toute notion d'Histoire et dont, cependant, nous participons.

De cet Homme, dans les temps qui ont suivi, la silhouette n'a cessé de se préciser : la paléontologie, la politique, la téléologie ont décrit ses racines, son comportement et jusqu'à son avenir. Et il n'est pas sûr que ce que certains redoutent le plus arrive jamais. Il n'est pas dit qu'apparaisse un jour une société internationale de type prolétarien et policier ne laissant place à aucune autre option sur la planète. Il n'est pas évident que le communisme soit le dernier mot de l'humanité, ni aucune forme de totalitarisme le nec plus ultra des civilisations.

Il s'agit là plutôt d'une des phases de notre mue, et non de l'objectif final. Il reste encore trop de lignes d'accomplissement que nous n'avons pas réalisées, trop de semences dont nous sommes porteurs et qui n'ont pas produit leurs fruits et trop de dimensions nous constituent, auxquelles nous n'avons guère eu le temps de prêter attention pour que, là, prenne fin notre effort, le résultat fût-il grandiose en soi.

1 « Le peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Les premiers jours du mois seront consacrés à l'Éternel », *Œuvres posthumes*.

Des promesses nous ont été faites, qui doivent être tenues. Des visions nous ont été révélées, qui ne peuvent être aujourd'hui écartées comme hallucinations. Des images nous hantent, et des faims nous assiègent, que rien n'a jusqu'à présent conjurées ni assouvies. Le nier reviendrait à nous amputer, non à nous accomplir. Tout au plus ce ne serait d'ailleurs que partie remise. Quelque chose, inexorablement, se produirait dans la race, pour empêcher que soit ainsi étouffée la flamme qui, depuis l'aube des temps, nous brûle et nous éclaire.

5. De l'autre côté du Soleil

Ce à quoi, mondialement, nous sommes parvenus pour le moment, c'est une idée de l'homme individuel et collectif qui diffère de l'homme physique apparent.

Nous avons définitivement cessé de nous apparenter aux divers ordres animaux dont une formule brève et immuable résume l'activité. Nous avons pu, jadis, paraître ne pas devoir changer de statut et constituer, après tant d'autres, un genre d'êtres fixes. Mais nous avons évolué. Et non seulement nous avons évolué de Neandertal à Cro-Magnon et de Cro-Magnon à l'humanité actuelle, mais, à l'intérieur de celle-ci, guidés par des voix visionnaires, nous n'avons cessé de nous modifier.

Par milliers d'années, le Temps a coulé sur nous et nous a polis. Des prophètes, des docteurs, des mages, des prêtres, des hommes possédés de Dieu ou « descendus de lui » nous ont enseignés. Ils nous ont dit de ne pas nous limiter aux apparences et même, parfois, de ne pas nous y fier. Au début, leur voix était sans doute confuse, mais à mesure que ses injonctions ouvraient en nous d'autres yeux et que nous devenions désireux et capables de l'écouter elle se faisait plus précise et elle avait aussi quelque chose d'intime où nous pouvions déchiffrer l'amour dont nous recherchions depuis toujours la consolation sur cette Terre sauvage où nous étions apparus sans savoir ni comment ni pourquoi et dont nous disparaissions de la même façon.

Depuis le début, nous n'avons cessé de fouiller de nos regards l'invisible au-delà. Comment cela ne nous aurait-il pas lentement modifiés, érodant l'un après l'autre les basaltes où était ensevelie notre conscience ? D'une certaine manière, il importerait peu que, dans cette quête, nous nous soyons sans cesse trompés, qu'il n'y ait rien d'autre, comme l'affirment certains sans la moindre preuve — mais comment prouver ce qui n'est pas ? demanderont-ils, usant du vieil argument judiciaire —, que nos religions et philosophies soient des chimères et que les illuminés, les yogis, Jésus et le Bouddha soient des songes creux, des Narcisses ou des charlatans qui ont fait resplendir des mirages pour mieux nous égarer.

Après tout, quelle importance, vraiment, puisque c'est cela qui nous a le plus profondément changés ? Vrai ou faux, c'est à cela que nous devons d'être sortis des ténèbres préhistoriques et parvenus à ce stade où la pensée souple et libre crée des formes concrètes et manipule des abstractions. Allons-nous cracher sur cette souplesse et cette liberté ? Condamner ce qui nous les a octroyées ? L'agnosticisme dont certains se vantent aujourd'hui n'est-il pas simplement de l'ingratitude pour tous ceux qui, avec leurs étranges moyens tombés en désuétude (mais ce n'est pas si sûr), nous ont patiemment nourris, révélés à nous-mêmes et délivrés des mornes apparences du monde ?

Dieu peut ne pas exister. Est-ce une raison pour renier ceux qui, parlant en son nom, d'âge en âge, n'ont fait que nous aider à grandir ? Leurs paroles nous ont ciselés au fil des générations et font en quelque sorte partie de notre code génétique. Nous pouvons bien, alors, hausser les épaules, bouder ou blasphémer, ils sont en nous, ces messies dont nous ne voulons plus, et il ne nous est plus possible de les arracher de nous — de supprimer leur initiation de la mémoire humaine — que d'empêcher les enfants de naître avec un corps semblable au nôtre.

Ainsi, opium des peuples ou pas, Jésus a parlé. Et sa vision, de siècle en siècle, a pris corps dans notre humanité. Elle est descendue des cimes célestes où il l'avait reçue et elle s'est incarnée en nous. Divine, elle est devenue humaine — faut-il en ce cas s'étonner qu'au moment où elle se réalise le plus l'idée de

Dieu soit repoussée ? Il ne peut en être autrement. Toute matérialisation se paie par le voilement de son origine. L'essence d'une chose est toujours dissimulée par l'existence même de cette chose.

Résultat de la vision de Dieu par un être qui se disait notre frère, la société actuelle ne peut que faire disparaître le Dieu dont elle est issue. Si nous voyions encore Dieu, si nous croyions encore en lui comme aux premiers temps et non par habitude comme aujourd'hui, cela voudrait dire que nous n'avons pas encore incarné le visage sous lequel il est apparu à l'un des plus grands voyants de l'Histoire.

L'athéisme contemporain est dès lors la preuve, non de l'inexistence de Dieu, mais de son assimilation par le monde. Nous avons absorbé Dieu sous cet aspect au point de ne plus être conscients de lui, au point qu'il nous semble tout naturel de vivre comme nous vivons, selon cet idéal collectif dont nous sommes si fiers, dont la notion n'existait pas avant le Christ et où, dans un avenir prochain, il nous sera donné, espérons-nous, d'être individuellement nous-mêmes tout en éprouvant en notre cœur l'entière du monde — ainsi que le Christ lui-même, car c'est à cela que tend son enseignement, et c'est ce qui le couronne.

Lorsque nous imaginons l'avenir, nous nous contentons de projeter des grossissements de nos techniques actuelles, de nous figurer de nouvelles découvertes, des voyages interstellaires, des sociétés enfin pacifiées. Mais nous n'envisageons qu'à peine cette mutation de la conscience.

Nous-mêmes pourtant produits d'un changement analogue, nous oublions de tenir compte des probables métamorphoses qui se préparent et dont il n'est pas malaisé de dessiner la courbe si les anciens labours nous livrent leur vrai sens. La logique des étapes précédentes est si claire, leur enchaînement si rigoureux, pour peu que l'on prenne suffisamment de recul ou de hauteur, que les conclusions s'imposent : notre aventure ne saurait s'arrêter au simple parachèvement de nos meilleures conquêtes.

D'ailleurs, même pour que cela soit possible dans l'optique futuriste que nous avons encore, pour que cette étroite perfection s'établisse, pour qu'elle soit vivable et ne ressemble en rien au paradis concentrationnaire du Meilleur des mondes, un changement de conscience, que nous ne saurions trop évaluer, est déjà nécessaire. Il est, répétons-le, des étapes dans l'odyssée spatiale que nous ne pourrions entreprendre sans avoir au préalable accompli une révolution de notre psychisme.

Pour vraiment conquérir cet univers qui est sans doute encore plus fabuleux que nous ne l'imaginons, pour le connaître et en jouir vraiment, et non pour y planter de petits drapeaux de planète en planète, ou pour nous y poursuivre et y guerroyer de système en système, pour avoir les clefs de l'immensité, des changements sociaux ne sauraient suffire. La paix antonyme de la guerre et toujours plus ou moins à la merci de quelque disruption politique ne nous mènerait pas loin. Les panacées des partis, des églises et des philosophies ne nous affranchiraient pas des limites cyclopéennes auxquelles nous nous heurterons une fois renversés les obstacles de la vie purement terrestre.

Aussi nous faut-il, dès maintenant, rêver autre chose, une autre humanité, un homme que n'entrave rien de ce qui nous arrête. Non un homme en qui s'accomplisse ce dont, civiquement, nous nous languissons et à qui soient, de naissance, accordés les avantages que nous n'avons pas, mais un homme qui soit totalement différent de nous, qui ne vive pas pour les mêmes objectifs, que ne concerne pas ce que nous recherchons, qui nous déchire et se dérobe et pour quoi nous nous battons.

Vouloir un être bénéficiant de toutes les libertés républicaines, vivant en harmonie avec ses semblables

dans des villes lumineuses, cela est sans doute juste et nécessaire, mais n'est rien en comparaison de ce que nous devons apprendre à vouloir et qui, si nous ne l'avons pas, nous fermera les portes de l'aventure sidérale à laquelle nous aspirons si fort : nous le savons déjà, elle est irréalisable avec nos seuls moyens, si perfectionnés soient-ils. Comment pourrions-nous en effet avoir la maîtrise de l'infini sans être infinis nous-mêmes ? La conquête de l'Espace ne peut s'accomplir que parallèlement — ou corollairement — à une transformation terrestre.

Certes, un temps viendra où la paix s'établira sur la Terre, ainsi que nous le rêvons tous et sans qu'il soit davantage besoin de préparer des armes. La loi de l'évolution qui, depuis le début, impose à toutes les espèces de s'entre-détruire afin que gagne la meilleure d'entre elles et que ne subsistent que les spécimens les mieux trempés de la création, cette loi que nous n'avons jamais édictée, et qui nous fait à toute force passer par le feu des conflits pour tester notre résistance et créer quelque chose dont nous n'avons pas idée, cette loi ne pourra plus avoir cours dès lors que nous aurons atteint le palier incroyable et prédéterminé de notre infinitude — que nous pouvons tout aussi bien appeler immortalité sur la Terre pour reprendre la constante des enseignements religieux judéo-chrétiens qui nous ont formés et auxquels, vaille que vaille, nous ne cessons d'obéir.

Le bouddhisme a lancé le plus grand défi possible à la raison humaine en affirmant que rien n'existe, ni ici ni au-delà. L'hindouisme a exactement dit le contraire — ou la même chose à l'envers — en affirmant que tout est Dieu, ici et au-delà. Les religions judéo-chrétiennes, elles, ont insisté sur la mort de la Mort. C'est le leitmotiv de la Bible, des prophètes à saint Paul, de l'Apocalypse d'Isaïe à celle de saint Jean : le monde sera recréé, il y aura un nouveau ciel et une nouvelle Terre, et nous serons immortels.

« Et je les délivrerais de la puissance du shéol ! Je les sauverais de la Mort ! Où est ta peste, ô Mort ? Shéol, où sont tes fléaux [1] ? »

« Il enlèvera sur cette montagne [Sion] le voile de deuil qui voilait tous les peuples et le suaire qui ensevelissait toutes les nations. Il fera disparaître pour toujours la Mort [2]. »

« Car je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle et on ne se souviendra plus du passé, qui ne remontera plus au cœur [3]. »

« Tous, nous serons transformés [4]. »

Prophéties de névropathes, crieront les rationalistes d'aujourd'hui sans trop se soucier de tenter un examen de ces absurdités qui, tout de même, ont, au cours des siècles, modelé la face de notre monde. D'ailleurs, il est vrai que ceux qui y croient, n'ayant qu'une foi aveugle, aiment mieux ne pas se prononcer.

Mais ni les uns ni les autres ne peuvent faire que ne soit écrit — dans le Livre et dans nos cellules — ce qui y est écrit. Que nous le voulions ou non, toute la civilisation du monde occidental repose sur la

1 Osée, 13,14.

2 Apocalypse d'Isaïe.

3 Ibid.

4 Paul, Épître aux Corinthiens, 15, 51-55.

notion du monothéisme et sur la prémonition de notre immortalité physique sur la Terre.

Il ne sert donc pas à grand-chose de le nier ou de pieusement baisser le front devant un tel mystère. C'est toute notre attitude devant notre origine et devant notre fin qui se trouve imprégnée de cette idée : nous venons de l'Un et devons être nous-mêmes cet Un multiplement, innombrablement, dans un avenir encore indéterminé, mais irrévocable.

Et à cet effet, ce que, par diverses bouches, la Bible ne cesse d'enseigner, c'est une recreation du ciel et de la Terre, qu'elle appelle royaume de Dieu, le thème qui soude l'Ancien Testament au nouveau étant le passage du premier homme au dernier, la lente et douloureuse évolution humaine jusqu'au moment où « de malédiction, il n'y en aura plus ^[1] ». Alors, poursuit l'Apocalypse, nous ne verrons plus que Dieu et, portant son nom sur le front, nous serons nous-mêmes des dieux : « Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts ^[2]. »

Or, ce nouveau ciel et cette Terre nouvelle sur quoi reviennent sans fin les prophètes, nous comprenons bien, aujourd'hui, qu'ils ne doivent pas naître d'un formidable cataclysme cosmique où tout serait englouti puis recréé, qu'ils n'apparaîtront pas dans un nouvel univers encore inexistant où, prenant de nouveaux corps, nous pourrions enfin jouir d'une vie longue et heureuse. Un tel univers serait en effet soumis à des lois plus ou moins semblables à celles du nôtre et, dès lors, nous y connaîtrions des maux similaires.

Nécessairement, il est question d'autre chose, que suggère l'Apocalypse : « De nuit, il n'y en aura plus », jouant sur l'ambivalence du mot qui désigne les ténèbres de l'ignorance comme celles du firmament nocturne, celles-ci étant d'ailleurs perçues à cause de celles-là. Ce qu'il faut entendre, dès lors, par cette nouvelle création matérielle, c'est bien une autre perception de l'univers et de notre rôle en lui : voyants de Dieu et dieux nous-mêmes, nous serons éternels ainsi que Dieu. L'ancienne parole hébraïque sera ainsi réalisée : *olam ha zé*, « cette durée-ci », « la durée de ce monde-ci » révolue, ce sera *olam ha bah*, « la durée qui vient » ou « le monde qui vient », autrement dit l'éternité sur Terre ou, en tout cas, la perception de l'éternité sur Terre.

Un seul moyen d'y parvenir, selon l'Église chrétienne : suivre la voie tracée par Jésus — et c'est ce que, depuis vingt siècles, nous ne cessons de faire jusqu'en ce moment même où tout semble pourtant se contredire et s'inverser. Mais quoi que nous puissions prétendre, nous avons construit notre monde selon ce qu'il nous a enseigné. Les trahisons et les déformations sont nombreuses, et pourtant c'est son Évangile qu'avec nos très pauvres moyens nous nous sommes efforcés de suivre.

Si nous avions mieux compris de quoi il retournait, nous aurions sans doute été plus fidèles. Mais justement, notre faiblesse aussi entrainait dans sa vision. Il ne parlait pas à des êtres parfaits, ne pouvait escompter une perfection humaine — qui, d'ailleurs, nous aurait empêchés d'avancer vers le but assigné, car nous nous en serions contentés —, et d'avance il nous pardonnait tout.

Sans doute ne pouvait-il exactement prévoir l'Inquisition, la conversion forcée des peuples conquis, les camps de la mort, ou la bombe atomique. Mais si loin que puisse encore s'étendre le Mal, si abjecte que la Mort puisse encore se montrer à nous par le moyen des guerres et des fléaux de toutes sortes, il nous

1 Apocalypse de Jean, 22, 3-5.

2 Ibid.

prenait en son cœur et nous rendait d'avance immortels.

S'il ne l'avait fait, il ne serait qu'un bateleur qui paya de sa vie les balivernes qu'il débitait devant un ramassis de mendiants, de lépreux et de putains crédules. Au contraire, l'être réalisé qu'il fut et à l'image de qui il rêvait que nous devenions au terme de notre histoire marquée par la fraternité — cet être entièrement libre, conscient de son origine comme de la source de tout ce qui est, et de la pérennité de cette origine qui fait qu'elle ne se situe pas avant, mais en ce moment précis et aussi en l'avenir, qu'elle est tout le temps et partout —, cet être, en s'unissant à ce que nous appelons Dieu, contenait fatalement tout ce que Dieu contient et donc nous contenait jusqu'au dernier avec nos crimes, nos erreurs et nos souffrances — et d'avance, en Dieu, les effaçait pour cette très simple raison qu'en Dieu il n'existe que leur contraire : la joie pure, l'infinie béatitude de l'Être.

Or, Jésus est pour ainsi dire un prototype. Ce à quoi semble œuvrer la Nature évolutive, c'est en effet à créer un type d'êtres qui, ayant finalement réalisé l'idéal de fraternité qu'il avait enseigné, deviendront, comme lui, universels et divins.

Considérée sous cet angle, toute l'Histoire de l'Occident prend une autre valeur. Le matérialisme même que maints peuples d'Asie lui reprochent s'éclaire d'un sens nouveau, car il ne s'agit pas, comme dans les disciplines orientales, de s'évanouir au-delà pour accomplir ce que l'on a de plus essentiel. Il ne s'agit pas de se dissoudre en l'Esprit suprême comme les hindous, ni de se volatiliser dans le Néant comme les bouddhistes. Il ne s'agit pas de rejeter ce monde, ni même de le juger inférieur. Il s'agit au contraire de le connaître sous son aspect à venir et de se préparer y vivre.

Une telle divergence dans les conceptions et les buts de la vie terrestre explique sans doute bien des malentendus dans les rapports entre les peuples des deux parties du monde. Et le célèbre détachement des Orientaux, leur indifférence que l'on prend trop aisément pour de la sérénité s'élucide autant que l'esprit conquérant des Occidentaux, leur don d'eux-mêmes que ceux qui se réservent — et se préservent — jugent impudique et insincère.

Bon gré, mal gré, l'homme d'Occident croit à la parole du Christ. Et tous ceux qu'il a convertis à ses vues font de même. Toute une partie du monde baigne dans cette lumière qui, tournée vers la Terre, au lieu d'indiquer l'au-delà, en fait le vrai but de notre marche et en évoque à l'avance la transfiguration. D'où, probablement, le caractère muable de l'Histoire occidentale et, au contraire, l'aspect longtemps statique des nations d'Orient.

Pour nous, le monde existe vraiment et sera un jour rendu parfait. Pour les Asiatiques, il n'existe guère ou pas du tout. Il faut s'en détacher, ne rien faire pour en entretenir l'illusion, l'idéal étant de s'en effacer à jamais.

Tandis qu'il leur est difficile de concevoir un changement, il nous est impossible de ne pas rêver d'en apporter sans cesse de nouveaux. Nous avançons, nous avançons, nous ne nous préoccupons que d'avancer, enfiévrés d'espérance, toujours déçus peut-être, mais ne nous arrêtant jamais, dépassant les uns après les autres les paliers de notre ascension vers un Dieu que, depuis longtemps, nous avons pourtant cessé d'adorer.

D'où la communauté fraternelle de tous les citoyens et la naissance de chacun à son individualité. D'où la Révolution. D'où ses abus, ses erreurs, mais aussi son pouvoir. D'où un nouvel homme sauvé de la

féodalité, mais encore inféodé à des partis. D'où de futurs changements à prévoir : une nouvelle conscience de soi et des autres où soit serrée de plus près la vérité depuis toujours poursuivie, une nouvelle étape et son programme à réaliser nous ne savons en combien de décennies — ou de siècles — mais que rien ne nous empêchera de mener à bien, la découverte en nous d'une vastitude impersonnelle qui, illimitable dans le Temps comme dans l'Espace, est notre vraie personnalité.

Cette découverte, c'est l'expérience des grands mystiques, mais qui ne serait d'aucun prix si elle les constituait en une caste, non seulement supérieure à notre humanité, mais sans commune mesure avec elle. Loin, cependant, d'être des seigneurs et des maîtres en dépit des titres que nous leur donnons, ils ne sont que des pionniers sur le chemin où nous-mêmes sommes engagés à notre insu. Précurseurs de notre propre accomplissement, ils ne font que nous en suggérer la lointaine et indubitable réalité. Et chacun à sa manière, selon sa culture et son époque, nous renseigne sur les moyens de façonner notre personnalité, puis de la dépasser.

Car, toujours, il faut apprendre à transcender cela même que l'on a tant de mal à fonder : d'abord se soumettre à une foi qui dessinera l'être selon une éthique aussi haute que possible, puis s'affranchir de cette loi pour se lancer dans la Lumière dont elle n'est qu'une image restreinte — envol aussi inconcevable que si l'on devait traverser le Soleil.

L'ascèse n'a pas d'autre but. Et l'on peut dire que le yoga enseigne à ne plus exister. Ignorant la réalité du but qu'ils poursuivent, les gens croient qu'il s'agit de ne plus exister pour soi, de vivre d'une manière désintéressée. Mais cela n'est que la première étape et ne concerne que la morale. Ce qu'il faut, c'est bel et bien ne plus exister du tout. Et ce n'est que lorsque l'on y parvient que l'on comprend ce que cela veut dire : ne plus exister en tant que soi pour être ce qui est.

En effet, aussi longtemps que j'existe, l'Un ne peut se manifester. Il y a dualité. Il faut donc que je disparaisse pour qu'apparaisse cela que je ne posséderai jamais autrement qu'en m'y annulant. Telle est la connaissance du voyant, et qu'il n'a pu acquérir qu'en la vivant. Au moment où je disparaissais, l'Un apparaît sans que je cesse d'être. Car, en réalité, je suis moi-même l'Un.

Mais encore une fois, nous ne devons pas croire que les voyants aient droit à une chose que nous ne connaissons jamais, que leur béatitude nous est à jamais interdite, ou que nous n'en aurons que des miettes sous forme d'aphorismes éblouissants mais incapables de nous faire vivre ce qu'ils décrivent.

Au vrai, s'il ne devait y avoir, dans toute l'Histoire de l'humanité, que quelques poignées d'hommes qui accèdent à cet état dont ils affirment qu'il représente la plus haute vérité, cette vérité, ne concernant qu'eux, serait relative et, par là, mensongère, alors même qu'ils la disent et la savent universelle et absolue.

Qu'eux — combien de dizaines ou de centaines au cours des dix mille dernières années ? —, qu'eux seuls sachent et vivent que tout est Dieu et que d'innombrables milliards d'êtres ne puissent ni le savoir ni le vivre, la farce serait trop ignoble. Du dégoût qu'elle inspirerait, nous avons parfois une faible idée devant la révolte ricanante et hargneuse de certains d'entre nous, peuples ou individus. Mais cela serait sans doute encore pire si, au fond de nous, il ne demeurait quelque espoir en une autre possibilité. Les matérialistes les plus draconiens peuvent abjurer toute notion spirituelle, et n'avoir que pitié méprisante pour les soi-disant illuminés, surtout s'ils se proclament fils de Dieu (ce qui est une manière poétique de dire les choses), ils n'imagineraient pas que les yogis et les messies nous narguent depuis leur

imperturbable béatitude.

En fait, nous préférons nier l'expérience mystique plutôt que d'imaginer qu'il pourrait vraiment y avoir des êtres dont chaque instant serait de joie pure, que la pire affliction ne toucherait pas, qui souriraient également au babil d'un enfant et à l'extermination d'autres enfants dans des chambres à gaz, ou à l'hécatombe des races sous les bombes et les fléaux naturels, voyant en tout cela une seule et unique manifestation de Dieu.

Posons-nous une seule fois la question : il y aurait des êtres rares, des âmes supérieures, qui connaîtraient cet état, et nous devrions trimer dans les larmes et le sang non pas même pour eux, qui disent nous aimer et ne rien désirer, mais pour rien ni personne, simplement parce que la Loi cosmique l'a voulu ? Non, non, cela, nous préférons ne pas y penser en ces termes et, répudiant les illuminés, continuer notre route de maudits, invectivant le ciel et creusant la terre avec nos ongles pour en arracher un secret qui nous transforme ou nous anéantisse.

Mais en même temps, quelque chose, en nous, continue de croire à la folie des sages. Et des rêves indécis nous traversent parfois. Leurs paroles nous ont trop marqués, sans doute, pour ne pas créer un lien entre eux et nous. Et même si nous repoussons l'idée qu'ils aient personnellement vécu ce qu'ils disent, même si, sans les traiter d'imposteurs, nous doutons qu'un être humain puisse jamais entrer en contact avec son origine, s'y englober, y dissoudre pour un instant ou à jamais les limites de sa personnalité et devenir alors impersonnel et illimité, redevenir le Dieu éternel et infini que nous cherchons partout ou renouons à chercher davantage ; même si nous trouvons le projet sacrilège ou stupide, qui est pourtant l'assise même de toutes les civilisations du monde, il en demeure en nous une invincible nostalgie.

Et c'est qu'en vérité ces êtres nous parlent de nous-mêmes : ni usurpateurs des trônes de l'Absolu ni naufrageurs doucereux de notre conscience, ils tracent devant nous les signes de notre avenir et ne demandent rien en échange. Ce qui leur est arrivé d'une manière quasi accidentelle est ce qui nous attend. Cette entrée dans une autre dimension dont ils ramènent, passés au tamis du langage, d'étincelants souvenirs n'est que préambule à la nôtre.

Semblables à nous, constitués des mêmes éléments que nous, appartenant comme nous à cette Terre, ils font l'expérience de notre futur, préparent les voies, répandent les symboles avant-coureurs de notre apothéose. Et même ceux qui ne croient pas à la réalité du monde, et même ceux qui réfutent jusqu'à l'existence d'un Transcendant, même ceux-là, d'entre les voyants, œuvrent à l'accomplissement des choses de cette Terre, car il n'y a qu'un but.

Peu importe comment le définissent les diverses ethnies et la manière dont elles disent que l'on y parvient. Ce but se profile à l'horizon de nos jours. Et du moins savons-nous que s'y désagrège la perception fragmentaire du monde, que nulle limite n'y subsiste, ni en nous ni au-dehors, et, folie suprême, que nous y existons sans plus être personne.

Loi d'amour, ou enseignement de l'illusion, il nous faut renoncer à notre personnalité qui, justement, est le fondement de l'illusion et nous empêche de nous aimer. La réalité est une, dont nous sommes inséparables, et il n'est d'amour véritable que si nulle préférence ne l'entache, lors même que nos préférences — et nos dégoûts — nous semblent être la juste et nécessaire expression de notre être. D'où la question qu'à travers l'Espace et le Temps les ascètes ne cessent de se poser : « Qui suis-je, puisque je

ne suis pas ce que je crois être et que tout le monde connaît de moi? Qui suis-je, si ce corps n'est pas moi, non plus que ces sensations, ni ces sentiments, non plus que ces pensées ? Qui suis-je, si je n'existe pas ? »

Est-il démence plus aiguë que de douter de sa propre vie ? C'est pourtant la base même de tous les yogas de l'Orient, et les catharsis occidentales qui abaissent celui qui s'y livre n'ont évidemment pas d'autre but ; désavouer l'être apparent.

Peu importe le temps qu'il y faut consacrer. Une force s'est dressée dans l'être, qui le fait avancer sur « le fil du rasoir [1] ». Rien d'autre, dorénavant, n'a d'intérêt. Savoir qui je suis. Polir mon esprit, le décrasser minutieusement, le purifier de toutes ses habitudes, des notions acquises, des vieux rêves confus, des vagues envies qui l'occupent, lui et les autres sièges de ma conscience. Devenir transparent, afin de savoir vraiment, de savoir sans erreur qui je suis et donc qui je dois être.

Sur le chemin, différent pour chacun, aucun point de repère. Est-on encore loin du but ? Avance-t-on seulement ? Y a-t-il même une réponse aux questions que l'on se pose ? Tout n'est-il pas néant ? Mais la force qui s'est emparée de l'être continue de le chevaucher comme un coursier qui ne connaîtrait pas sa puissance, et elle l'oblige à traverser des déserts et à passer par le feu, elle l'épuise et le crève et, semble-t-il aussi, elle l'aime, lui rendant son énergie, prononçant de muettes paroles de réconfort.

De nouveau, le cheval se lance à la poursuite de la chimère, l'ascète éperdu se jette dans une autre étape de sa recherche de lui-même. Qui suis-je ? Il ne se pose même plus la question, peut-être. Ou bien il est devenu la question. Qui suis-je? C'est son nom, désormais, comme une prière insensée, comme une flamme brûlant dans la nuit, refusant de s'incliner devant les ténèbres et finissant même par les dissiper.

Jusqu'à tant que lui apparaisse en son entier le paysage du monde qu'il contient et où il est tissé. D'un homme et d'une femme, je suis né, possédant, pour me définir, ce qu'ils m'ont transmis. Dès le moment de la conception, dès l'orgasme dans les flancs de ma mère, dès l'instant où la semence de mon père a fécondé un œuf dans les flancs de ma mère, tout a été décidé — qui aurait été différent, si un autre œuf avait reçu le sperme, ou si une autre goutte de sperme, et contenant d'autres caractères physiques et moraux, avait agi sur lui. Accident matériel ? Volonté divine? Cela sur quoi je n'ai pu avoir la moindre prise, cela qui n'est moi en rien, c'est cela, pourtant, que je suis d'abord.

Par-delà les mots, apportée par un flot d'images déchirantes, la connaissance, d'abord indéchiffrable, se précise et investit l'esprit.

Après une longue période où m'ont imprégné du dedans et du dehors d'irrecensables influences, je suis né, j'ai quitté les eaux primordiales et, pareil aux animaux d'antan, ai soudain fait surface en un monde entièrement nouveau où le souffle était autre. Et cela qui ne dépendait non plus de moi en rien m'a également défini. Cette loi de la vie purement terrestre avec ses processus et ce qu'ils impliquent de besoins et de désirs, cette loi a donné à mon être une pente dont je ne suis pas responsable.

Tant qu'il est plongé dans la contemplation des images intérieures, le voyant ne sait pas intellectuellement à quoi elles correspondent. Ce n'est que plus tard que lui en vient la traduction. Elles font alors office de stimuli et, en leur étrangeté, composent pour son cerveau le théorème de son destin.

1 Katha Oupanishad.

Que je naisse dans un pays ou un autre, dans un milieu ou un autre, à une époque ou à une autre, et tout s'agence différemment, bien sûr. L'atmosphère où je serai élevé, les goûts et les humeurs des uns et des autres, autant que la nourriture que l'on me donnera, j'absorberai tout sans m'en rendre compte, et c'est tout cela qui constituera ma personnalité. C'est au nom de tout cela que j'affirmerai aimer ou ne pas aimer, que je croirai en ceci ou en cela, que je vivrai et qu'au besoin je serai prêt à mourir. Si, par exemple, je nais pour vivre selon l'idéal de la liberté, je ne le vivrai pas de la même manière en Union soviétique, aux États-Unis ou dans un pays comme l'Inde où il n'est de vraie liberté que spirituelle.

Or, cela ne sera qu'un masque, le rôle familial, social, culturel, religieux, spatio-temporel que j'aurai à tenir dans l'immense comédie du monde. Mais moi — moi, l'interprète de ce rôle —, qui suis-je en vérité?

C'est là que commence réellement la quête : dans cette interrogation où, ayant déjà distancé l'idée d'individualité extérieure, on pressent une plus grande énigme.

Si ce qui me constitue et que j'appelle moi n'est au fond que le composé chimique de ce qui m'entoure et de ce qui m'a été transmis par mes parents, il en est de même pour eux. Mon père et ma mère, en cela, me ressemblent aussi : ils ne sont que des acteurs, ou plutôt je ne connais d'eux que les personnages qu'incarnent les mystérieux acteurs qu'ils sont en réalité. Et de même étaient leurs propres parents. On peut remonter ainsi jusqu'à l'origine, on s'aperçoit toujours que l'homme est le revêtement d'autre chose et que ce revêtement lui a été fourni par ce qui le précède et par ce qui l'entoure — et aussi par une volonté dans la Nature qui, aveuglément, de corps en corps, de génération en génération, de monde en monde, se précise l'image de l'avenir et la rend active sous forme de songes et d'aspirations au progrès.

Nouvelle étape dans la remontée du Temps qui m'a fait naître, nouvelle couche du matériau où j'ai été pétri, mémoire d'un plus ancien héritage, encore moins conscient, mais tout aussi irréfutable : soudain, le seuil s'efface, qui sépare l'homme du préhumain, la zone devient floue, où un geste que je croyais simiesque se prolonge en mon propre geste.

On a depuis longtemps dépassé les grottes de Cro-Magnon et les tombes de Neandertal. Et défilent en grimaçant des êtres hideux qui, à leur insu, conditionnent tous ceux dont les noms sont la gloire de notre race. Des demi-singes maîtrisent le feu et, avant cela, cassent des silex d'un air stupide, suivant les premiers l'élan créateur de techniques.

Puis, il n'y a plus que des primates -- des singes en qui se retrouve ce qu'ils nous ont transmis au hasard des mues anthropoïdes et que l'on peut toujours voir aujourd'hui : un sens du clan, de la famille, de la protection de la femelle et des petits et jusqu'à des mouvements pour nourrir et embrasser.

Puis, il n'y a même plus de singes, mais il y a encore des primates, à l'ordre desquels nous savons que nous appartenons, avec qui, fatalement, nous partageons donc certains traits dont avaient hérité les singes, mais qui remontent plus haut.

Puis, il n'y a plus de primates, mais encore des mammifères dont nous tenons la façon de nous reproduire et, par là, de nous aimer et même de nous sacrifier : depuis quelque deux cents millions d'années, des espèces, dont la nôtre n'est que la plus récente, enfantent comme nous enfantons, la

femelle portant en elle et nourrissant du dedans l'embryon de son petit, puis une fois celui-ci développé l'expulsant de ses flancs et le nourrissant encore de sa propre substance. Aveugle loi d'amour et de sacrifice qui n'a cessé de se préciser et a, en nous, abouti aux plus hautes manifestations du sentiment, jusqu'au dévouement à la patrie et jusqu'à la dévotion à la Divinité.

Tandis qu'énormes, hébétés, podagres, les dinosaures se traînaient sur la Terre, se formait donc secrètement ce qu'aujourd'hui nous avons de plus précieux qui donne un sens à notre vie et pour quoi nous acceptons joyeusement de mourir : l'amour, la patrie et Dieu. Dans des êtres qui ne savaient rien et vivaient à l'ombre de monstres colossaux, notre histoire se jouait tout entière. Comment, dans leur forme dont nous ne savons rien de précis, aurait-on pu nous voir ? Et pourtant, c'est d'eux qu'au bout de deux cents millions d'années nous sommes issus.

Mais ce n'est pas tout encore. L'arbre de Vie, dont nous reproduisons en nous tout le diagramme, a une frondaison plus touffue et de plus profondes racines. Même s'il nous est difficile, ou impossible, de tout en discerner, la filiation doit être continue. Voici donc pendant une période de cent millions d'années le règne des sauriens titanesques qu'avaient précédés, dans un trébuchement de formes, les premiers reptiles et les premiers insectes et, encore avant, les petits amphibiens qui, il y a quatre cents millions d'années, s'étaient, les premiers, aventurés sur la terre ferme.

Et maintenant, il faut faire retour aux eaux primitives, où la Vie fut confinée pendant trois milliards d'années, remonter l'échelle de la vie sous-marine, depuis les premiers poissons à posséder, comme nous, une colonne vertébrale, aux premières créatures à respirer, comme nous, de l'oxygène, aux algues unicellulaires et aux primes bactéries.

Puis rien.

Rien que nous puissions appeler vivant et dont nous puissions revendiquer le lignage. La Terre nue, boule de feu solidifié, soleil avorté, qui, en nous, déroule son histoire et la conduit toujours plus loin. Les cellules qui nous constituent sont elles-mêmes solaires. Des milliards de soleils gravitent en notre corps. Chacun de nous comme une galaxie géante contenant une infinité de mondes.

Notre généalogie ne s'arrête pas à la naissance de la Terre, ni même à celle de notre système solaire ou de la Voie lactée. Elle remonte à ce que l'on appelle aujourd'hui purée cosmique après l'avoir nommé chaos. Elle remonte jusqu'au Big Bang — et avant. Et tout cela est en nous, comprimé, résumé, inconscient (ou supra-conscient) et actif. Tout cela, en définitive, est nous.

Où commençons-nous, alors, et où est notre fin ?

Trop évidente et trop abstraite, notre ascendance finit par nous cacher le plus important, un pourquoi que, néanmoins, auscultent les yogis et les savants. Y a-t-il une volonté dans les choses ? Existe-t-il, à l'origine de l'univers, une Volonté consciente qui l'a conçu et engendré ? Et s'il n'y en a pas, en avons-nous une nous-mêmes ?

Si tout est purement mécanique, si l'on peut envisager une création spontanée, unique ou récurrente (ce qui n'explique ni où elle se situe ni de quoi elle tire son matériau), autrement dit si nous supprimons l'idée d'une origine (ce qui est une façon de postuler l'Éternité), bien des choses nous semblent s'expliquer, et bien d'autres nous échappent.

Surtout, que l'univers ait ou non une origine, cela ne change en rien notre constitution. Notre destination, oui, peut-être. Mais pas notre constitution, et cela a une portée colossale. Car nous sommes les produits de tout ce qui nous précède, et les mécanismes de nos actes sont entièrement soumis au gouvernement de la Nature.

Peut-être tout, sur la Terre et dans le cosmos, est-il le fruit du Hasard. Il n'en est pas moins vrai que ce Hasard sans fin répété, de monde en monde et d'espèce en espèce, nous a suscités et a écrit en nous l'histoire de l'univers.

Cette histoire peut bien être absurde, elle n'en régente pas moins le courant de nos jours. Il n'est rien que nous ne fassions qui ne soit l'écho de ce qui a été fait avant nous. Tout ce qui a existé sur la Terre avant notre apparition continue de vivre en nous, donne une forme, une couleur, une saveur particulière à ce que nous faisons. Une certaine inclinaison nous est donnée depuis la nuit des âges, et nous ne pouvons en avoir d'autre. De gré ou de force, il nous faut accomplir ce que la Nature exige de nous, ce qu'elle a semé en nous, ce qu'elle a commencé dans les espèces antérieures, ce qu'elle poursuivra après nous et qui, nécessairement, est à l'unisson d'un univers où tout est constitué de la même matière originelle. Nous pouvons essayer de nous soustraire à la Loi, nos dérobades font elles-mêmes partie du plan qui s'exécute par notre entremise. Nulle liberté ne nous est concédée.

Telle est la révélation à laquelle doit arriver le yogi — et que l'on appelle libération, car c'est précisément au moment où il découvre que nulle liberté n'est possible que, l'idée carcérale de sa personnalité se dissolvant, il devient libre et s'identifie à cela qui veut toute chose en lui-même et partout dans l'univers.

D'aucun de nos actes nous ne sommes au fond responsables : ni du plus petit ni du plus grand, ni du plus abject ni du plus noble. Nous n'agissons pas, nous sommes agis — combien de fois ne l'avons-nous pas découvert ? Mais toujours nous l'avons oublié. Car il nous est à peu près impossible de nous détacher de nous-mêmes, de prendre du recul par rapport au rôle qui nous a été attribué dans le mystère du monde, de réduire en cendres notre ego en remontant en nous-mêmes jusqu'au Soleil primordial et en le traversant de manière à contempler, depuis l'au-delà où il se situe, la chatoyante étoffe de la Vie redevenue une.

Or il y a davantage, qu'il appartient au yogi de découvrir. De même qu'en remontant le fil du Temps il a pu retrouver le commencement où était le Verbe (où était le Tao, disent les traductions chinoises de l'évangile johannique), de même peut-il, en s'enfonçant dans ses profondeurs, ôter un à un les voiles qui recouvrent son âme. Issus extérieurement de l'Histoire de l'univers, nous sommes de surcroît composés intérieurement de couches multiples dont chacune correspond à un plan de la manifestation : nous sommes à la fois ici et ailleurs.

Non seulement notre corps vit et se meut dans la dimension matérielle du monde tandis que notre âme s'éclaire en la dimension spirituelle, mais chacune de nos activités se rattache à une sphère particulière, ainsi que suffit à le démontrer notre existence dans le sommeil. Qui sommes-nous alors ? Notre corps endormi, ou bien notre conscience projetée dans des événements qui ne sont qu'en apparence semblables à ceux auxquels nous participons sur la Terre ? S'il est ainsi démontré que nous existons sur deux plans parallèles, ne pouvons-nous imaginer une série de strates aux lois différentes et où nous vivrions à notre insu même, ne nous rendant compte que des résultats tels que notre être extérieur les

exprime ?

Là encore, il faut remonter à l'origine — non plus dans le Temps ni dans l'Espace, mais dans la structure de notre être protéiforme. Comme nous avons appris à décomposer scientifiquement la Matière jusqu'à la voir se transmuier en Énergie, il nous faut apprendre à sonder les divers éléments qui nous constituent afin, là aussi, de retrouver le noyau éblouissant de notre origine et de voir que nous portons celle-ci en nous-mêmes, bien que, paradoxalement, elle contienne tout ce qui est -- dont, bien entendu, notre être.

Chaque étape de la création terrestre traduit un plan particulier, du plan matériellement obscur au plus subtilement lumineux. Formés de tout ce qui nous précède, nous sommes fatalement en contact avec les plans dont dépendent les différents niveaux de notre être et sommes régis par leurs lois — gravitation de la Matière, élan de la Vie, essor de la Pensée.

Toute l'obscurité que nous trouvons en nous et qui affleure en nos actes est non pas la preuve que nous sommes pécheurs, mais le reliquat des âges anciens qu'il serait inepte de nommer diaboliques, de ces époques où nous n'existions pas, où la conscience n'était encore que brume et clair-obscur, où la Terre était dominée par des Pouvoirs gigantesques et cependant plus bornés que celui que la Pensée nous confère. En nous, retentit encore la voix des Puissances détrônées qui, usant d'artifices grossiers, cherchent et réussissent à nous prendre à leurs rets et nous font soupirer après une gloire hier incontestée. Mais cela n'est l'activité que de nos éléments encore rattachés à ces ères révolues. Notre raison d'être n'est pas dans un retour à l'inconscience pseudo-édénique : nulle chute ne serait plus grave que ce triomphe de l'ancien paradis, nul « péché » plus mortel que de nous replacer avant le péché originel.

Nous sommes des êtres pensants, sans doute condamnés à la division, mutilés par la perception duelle du monde, mais plus profonds, plus grands, plus riches qu'aucune espèce animale, fût-elle en parfaite harmonie avec le reste de la création. Notre destin est plus douloureux, qui est de nous interroger sans cesse et de souvent nous tromper. Il nous faut à la fin l'accepter et ne pas nous réduire à nos corps qui nous affilient au monde animal, mais ne sont en vérité que les vaisseaux d'une intelligence différente qui, du dedans, afin de s'exprimer, les a peu à peu modelés au cours des temps préhistoriques.

Et il nous faut admettre que ni la pensée ni les sentiments et les sensations ne sont sécrétés par nos organes — transmis, oui, mais pas sécrétés : leur origine est ailleurs, et c'est ce que tout cadavre nous enseigne. Si la forme transie par la Mort était la seule réalité, possédait de plein droit l'énergie de Vie et le pouvoir mental, comment cesserait-elle jamais de vivre et de penser ? Et de toute matière inanimée, ne serait-il pas licite d'attendre alors les états d'âme qui nous caractérisent ?

Sans doute tout est-il latent dans ce qui nous précède. Autrement, nous n'aurions pu apparaître : rien ne surgit de rien. Mais pour que ce potentiel devienne réalité dynamique, il est indispensable qu'il soit mis en contact avec sa source. Si, effectivement, la Matière contient en puissance la Vie et la pensée — sans que nos instruments les plus sophistiqués puissent toutefois l'y détecter, ce qui prouve assez qu'il s'agit de plans différents —, il faut qu'une certaine énergie la baratte pour en tirer des formes vivantes et qu'une autre énergie pénètre ensuite ces dernières afin d'engendrer des formes de vie pensante.

Ou si l'on veut le dire poétiquement, la Matière, et plus précisément, dans le cas de l'évolution sur notre planète, la Terre est ainsi qu'une femme recevant la caresse de son amant, se laissant inonder de sa sève

et donnant le jour à leurs enfants. Sans cette étreinte, elle pourrait bien porter en elle la possibilité de maintes maternités, elle ne deviendrait pas mère pour autant. De même que la femme ne peut enfanter si elle n'est fécondée, de même la Terre ne peut être en gésine si elle ne reçoit dans ses flancs, comme un sperme solaire, la force qui correspond au degré de ce qu'elle doit manifester : la vie végétale et animale hier, la pensée aujourd'hui et, demain, pulvérisant toutes nos limites, ce que nous ne saurions nommer et que nous appelons Dieu.

Telle est l'ultime connaissance, et, pour celui qui y atteint et possède en soi toutes les dimensions spatio-temporelles et tous les plans de la conscience en sa manifestation formelle, il ne saurait exister aucun doute sur l'origine du moindre mouvement dans le déferlement des cieux. Et absolue, cette connaissance peut se faire prophétique. Ceux qu'elle illumine peuvent agir en sages ou en fous selon les normes du monde, cela n'a plus nulle importance, puisque, de toute façon, ils savent que ce n'est pas eux qui agissent. Ce qu'ils vivent, pour la raison même qu'ils le vivent, est ce que le monde entier vivra un jour. L'action impersonnelle qui s'est révélée en eux se révélera de même en chacun, expression inéluctable de ce qui, unique, se traduit en l'innombrable.

Ainsi s'explique le sourire du sage — en cet abandon inconditionnel à ce qui, depuis le début, meut l'univers et s'y manifeste et qui, sur cette planète, a patiemment édifié la personnalité humaine, au prix d'un labeur de milliards d'années, afin, dirait-on, de créer une race d'êtres terrestres qui, individuels, soient capables de contenir l'Infini et de se connaître éternels.

Sans doute tous les grands voyants ne représentent-ils pas le même point de vue. Encore une fois, cela dépend de l'ethnie dont ils relèvent, des religions et des philosophies par lesquelles ils sont passés. Pour la même découverte, la même expérience, les uns peuvent parler d'anéantissement dans le vide — le monde n'a ni origine ni existence réelle —, les autres d'union avec la Réalité transcendante — seul, le Divin est réel, le monde est une illusion —, ou de transformation de la Terre et du Ciel — le monde a une origine, une existence et une destination divines.

Les deux premières optiques sont particulières à l'Asie où nous savons que bouddhistes et hindous parlent de libération. Et c'est à leurs yeux le plus haut sommet que puisse atteindre l'âme humaine : la libération des chaînes de l'ignorance — de la fausse perception de l'univers, de ses causes et de son fonctionnement — qui entraîne la notion de causalité sur laquelle nous vivons.

Nul mot n'a peut-être pour eux plus de poids impératif et redoutable que celui de karma. L'idée en est aussi astreignante que celle, en Occident, du péché originel, dont, peut-être, elle est la réplique orientale. Le mot, sanskrit, désigne le travail, les œuvres et leur résultat, le principe de causalité : ce que je suis découle de ce que j'ai été et prépare ce que je serai.

Hindous et bouddhistes ayant fait de la réincarnation la pierre angulaire de leur psychologie, la règle vaut, non seulement pour l'enchaînement des actes dans cette vie-ci, mais pour toute la série des existences passées et à venir : la condition où je me trouve est le fruit d'œuvres anciennes, révolues et oubliées, peut-être, depuis des siècles, tout ce que je fais sous mon identité présente portera de même des fruits dans un futur indéterminable.

Rien n'échappe à cette justice cosmique. Il faut payer pour le moindre méfait ; la moindre vertu sera récompensée. Peu importe le temps qui sépare l'acte de sa conséquence, celle-ci ne peut manquer de se présenter un jour. Ainsi l'Asiatique explique-t-il et justifie-t-il la souffrance : ignorant ou dédaignant ce

principe, nous avons jadis commis bien des actes coupables qui ont été comme autant de semences dont, aujourd'hui, nous récoltons l'inévitable produit.

Mais ni hindous ni bouddhistes n'expliquent pourquoi nous avons dû souffrir dans notre première vie, en conséquence de quoi nous ont alors été donnés nos maux. De crimes commis en des vies animales ? Mais pourquoi les bêtes devraient-elles pâtir de ce qu'elles n'ont pas conscience de faire ? Imaginerait-on un enfer pour les tigres et les serpents ou tout simplement pour les rats et les moustiques ? Et pour les plantes vénéneuses ? Et pour les éléments déchaînés ? Pour le vent qui déracine, la mer qui engloutit, le feu des cratères qui efface toute vie ?

Pourquoi, dès lors, serions-nous punis, de vie en vie, pour des choses qui ne sont pas le fruit de notre volonté? Aveuglés par l'ignorance, et la douleur de notre première vie, nous avons fatalement commis des erreurs. Et ce sont ces erreurs qui auraient entraîné l'ignorance et la douleur de nos vies suivantes ? C'est dans ce cercle vicieux que nous serions enfermés, c'est cette roue qu'il nous faudrait faire tourner pour notre supplice sans trouver moyen de l'arrêter?

On comprend que l'Orient insiste tant sur la libération, l'évasion hors de ce monde, la dissolution dans la Lumière primordiale ou l'anéantissement dans le vide. Toutes les techniques yogiques visent à briser les fers qui nous rivent à ce monstrueux manège. Toutes promettent l'extinction du karma. Toutes évoquent une action sans conséquence. Quelle qu'elle soit, serait-elle un meurtre, l'action de l'homme libéré ne porte aucun fruit.

Car la causalité n'existe plus pour lui. Même si, extérieurement, il continue de participer à l'écoulement temporel des choses, sa conscience, elle, est plongée dans le non-Temps, dans le Présent éternel. Ce qu'il fait est décrété et même accompli de toute éternité. Ce qu'il a fait avant aussi, et aussi ce qu'il fera après. Cette pérennité de la moindre action affranchit nécessairement celle-ci de son mobile apparent et de ses résultats. Elle existe en soi.

Privée de source et de destination, elle devient Dieu, ou une image de Dieu, fût-elle le génocide le plus abominable, ainsi que l'enseigne la Bhagavad-Guîtâ : sur le champ de bataille, s'opposent deux clans qui appartiennent à la même famille. Au clan qui incarne l'injustice, Krishna a donné sa propre armée. Il enseigne cependant Aurige, le héros de l'autre clan, avant le combat : le héros, en sa noblesse, refusant de tuer ses parents devenus ses ennemis, Krishna lui révèle, étape par étape, le secret de l'univers. Nul n'agit, bien que tout le monde semble œuvrer. Tout est l'action divine. L'homme n'est que l'instrument de Dieu. Aussi, « tue-les, ceux-là qui, par moi, sont déjà tués [1] ». Confondu, le héros accepte de massacrer les siens, puisque telle est la volonté de son Seigneur et que celui-ci lui a dit que, s'il recule devant son devoir, un autre l'accomplira à sa place. Désormais conscient de la vraie Loi du monde, il peut agir sans agir, sans s'identifier à son action ni être atteint par elle [2].

« Abandonne toute loi, prends refuge en moi seul, je te délivrerai de tout péché. Ne t'afflige pas [3]. » En ces quelques mots se résume tout l'enseignement de Krishna. Si, pour la compréhension extérieure,

1 Bhagavad-Guîtâ, XI, 33.

2 Le non-agir se retrouve aussi dans le taoïsme des Chinois, wu wei grâce auquel on se mue en le canal impassible de la force qui meut le monde et dont on ne peut être conscient que dans un silence et une pureté absolus de l'être intérieur.

3 Bhagavad-Guîtâ, XVIII, 66.

il s'agit d'être le disciple exclusif d'une Dêité qui pardonne, le sens intérieur est, bien sûr, beaucoup plus vaste : l'homme doit renoncer à tout ce qu'il est et que définit la loi, le dharma, pour se réfugier, se dissoudre en l'Être suprême, en qui il ne peut être de sens du Mal. Une fois atteinte cette conscience, quoi que l'on accomplisse cela ne peut être qu'œuvre divine.

Lorsque l'homme possède la connaissance, ce n'est donc pas le Mal qui est éliminé, mais le sens du Mal — ou plutôt le sens du Bien et du Mal, le sentiment éthique de la Vie, qui appartient en propre à la nature humaine et ne relève aucunement de la vision divine. Plus exactement, le centre de la conscience se trouvant déplacé, passant de l'individuel à l'universel et au divin, le Mal n'a plus rien à voir avec l'éthique. Il se révèle en tant que force cosmique, en tant que principe dans la Nature universelle, sous les visages non seulement du péché, mais aussi de la souffrance qui nous harcèle à chaque pas.

Le sens natif que nous avons de cette présence épouvantable parmi nous s'évanouit dans la connaissance de l'Absolu. Mais la présence, elle, n'est pas abolie. Nous n'en avons plus peur, sachant qu'elle a son origine en Dieu et qu'elle concourt, en sa hideur même, à l'harmonie du monde. Mais cela ne l'annule pas pour autant. Cela ne l'annulera jamais.

Si nous imaginons une humanité entièrement transformée, hissée jusqu'aux sommets de l'extase, se sachant immortelle, baignant dans la lumière de l'Éternité, il nous faut d'avance admettre que le Mal n'en continuera pas moins de régner aux autres niveaux. Les espèces qui ne seront pas transmues continueront de souffrir et d'errer sur cette Terre. Les tentacules de la douleur et de l'ignorance continueront d'enserrer les mondes innombrables à travers l'immensité cosmique.

Et si, au lieu de rêver à notre transfiguration en une race immortelle, nous nous représentons notre anéantissement, nous savons bien que le Mal ne disparaîtra pas avec nous. Après nous avoir utilisés en nous hantant de surcroît d'idées de châtiments, il se servira d'autres formes de vie qui, simplement, ne seront pas nécessairement conscientes de ce qu'il leur fera faire. Les animaux se rendent-ils compte des meurtres qu'ils perpètrent ? Et quels remords a l'ouragan qui ravage des contrées entières, ou tel mouvement planétaire qui met fin à toute une création ?

Dès lors, la question est bien de savoir si le Mal existe en tant que tel, ou si n'est mal que pour nous cette force indispensable qui broie les choses et nous torture — s'il y a un Être, un Esprit du Mal qui s'ingénie à tout avilir, une Entité titanesque dont l'ombre possède les dictateurs, allume les fours crématoires, terrorise les peuples, invente des virus de plus en plus ignobles tout en nous faisant commettre ce qu'au fond de nous nous ne voulons pas ? Y a-t-il vraiment, comme dans les religions, un Prince des Ténèbres dont nous sommes tributaires ? Et pourquoi Dieu autorise-t-il son action ? Ou bien, comme l'enseigne la Guîtâ, le Mal fait-il partie de la nature divine, cessant par là d'être le Mal ?

En fait, c'est dans cette déclaration que réside le plus haut enseignement de l'Inde. Si tout est Dieu, ainsi que le proclament les Oupanishads, il est inévitable que le Mal soit un aspect de la Divinité. Et c'est ce dont le voyant fait l'expérience grâce à l'extase. Dans la conscience de pure lumière à laquelle il parvient, il n'existe pas d'opposition. Seul, existe l'Un — que l'on appelle Un, justement, parce que rien ne le divise et que l'on peut aussi bien l'appeler Zéro, ou le Vide, parce que, exempt de division, il ne contient rien. C'est l'Être en soi qui est en même temps Non-Être. C'est l'Infini supraspatial. C'est l'Éternité supratemporelle. C'est cela en dehors de quoi rien ne peut se trouver et qui se cache dans la multiplicité.

Ainsi le voyant qui revient au monde où est inscrit son corps comprend-il que tout ce qui l'entoure, tout ce qu'il voit et tout ce qu'il ne voit pas, ce qui se situe à proximité de lui ou sur la Terre ou à des milliers d'années-lumière, les lieux, les êtres, les phénomènes, tout cela est Dieu, même Auschwitz, Hiroshima, le terrorisme et le sida : le Mal est un pouvoir de Dieu.

Terrifiante révélation que celle de la pensée indienne. Terrifiante et insurpassable révélation de la nature divine à l'âme humaine [1]. Moi qui suis tout ce qui existe, Je suis le péché que tu commets, la souffrance qui te taraude, la Mort qui t'enlève et Je suis le grouillement des maux où la Terre s'abîme, l'immense douleur cosmique dont nul ne se doute en même temps que Je suis la beauté, la noblesse et l'amour, la paix des profondeurs et la lumière du ciel.

Pétrifié dans sa vision, le yogi sent sa pensée se taire à jamais. Quelle question poser encore lorsque s'est imposée l'évidence ? Il voulait savoir qui il est. Il voulait se libérer du karma. Il voulait dépasser l'Espace et le Temps. Il voulait voir Dieu en face. Il voulait se connaître immortel. Et tout cela, en se réalisant, a soulevé le voile ultime, sur l'origine du Mal dont il n'avait cessé de souffrir et sur quoi, depuis le début, portait son interrogation.

Pourquoi ? demandons-nous jour après jour. Pourquoi le cancer et les goulags, la haine et la trahison, pourquoi le martyre de chaque enfant jeté dans les arènes de la création, pourquoi les déluges d'antan, les génocides d'aujourd'hui et, peut-être, l'apocalypse de demain ? Pourquoi ? Pourquoi ? Et au bout, cette réponse dont nous ne voulons pas, qui nous paraît insupportable et sacrilège, alors même qu'elle est celle de Dieu.

L'Inde y a forgé son caractère le plus marquant : une soumission intégrale qui tourne souvent à l'inertie dévotieuse. Puisque, de toute façon, nul ne peut aller contre la volonté de Dieu et que nous sommes ses créatures, qu'avons-nous à nous soucier du sort qu'il nous réserve ? Qu'il nous protège ou qu'il nous tue, quelle différence ? Tout ce qu'il fait n'est-il pas parfait ? De quel droit pourrions-nous le juger ? Quelque sept cents millions d'hommes pensent ainsi. C'est le fondement même de leur vie, à la fois de leur incurable misère et de ce que leur attitude a de plus sublime.

À l'opposé de cette soumission, il y a la révolte intransigeante et nihiliste du Bouddha, dont la compassion sans bornes veut arracher toutes les créatures, jusqu'au dernier brin d'herbe, à l'horreur de l'Illusion cosmique, tandis qu'offrant une autre optique encore le christianisme rêve à une autre création, dont le Mal sera banni et où nous serons immortels, étant tous passés par l'illumination du Christ, par la désintégration de ce qu'aujourd'hui nous tenons pour la Vérité.

Comme on voit, les façons d'agir varient énormément une fois que l'on a compris que Dieu seul peut être à l'origine du Mal et de la Mort et qu'il est impossible de les exclure de son infini, à moins, justement, de limiter l'infini dont l'âme fait l'expérience.

La raison y achoppe et y revient sans cesse : à moins de nier cela même que l'on sait être la plus haute réalité, il faut accepter que le Mal et la Mort soient en Dieu. Autrement, il ne serait pas Dieu, pas infini, pas éternel, il serait une forme pour nous immesurable mais limitée de l'Être. Et il faudrait concevoir autre chose, au-delà, un Être sans commencement ni fin dans l'Espace ni le Temps, et sans limitation

1 Dans la Guîtâ, pour faire comprendre cette nature, Krishna apparaît soudain sous son aspect universel, dont la description ressemble par plus d'un trait à celle d'un cauchemar nucléaire.

psychologique.

C'est là, d'ailleurs, que réside notre problème lorsque nous tentons de nous faire une image de Dieu. Nous voulons qu'il soit un parangon de sainteté et, par là, nous nous ôtons les moyens de comprendre. Mais il y a, au-delà des idoles des religions comme au-delà du Dieu des religions monothéistes, un autre état, encore, de la Divinité, en lequel tout se trouve, qui, en aucun cas, ne juge ni ne punit, ni non plus ne récompense, parce qu'il est tout le Bien qui existe dans l'univers ainsi que tout le Mal.

Et c'est à cet Impensable que les sages font allusion dans leurs phrases sibyllines, en lui que s'immerge leur conscience parvenue aux cimes de l'extase, lui qu'alors ils deviennent et dont ils rapportent la connaissance inhumaine de l'Infini et Éternel en quoi tout est identique et immaculé, même le Mal et la Mort, même ce qui saccage ce que nous aimons, ce qui ronge notre chair, ce qui supplicie notre pensée et transforme en pourriture immonde la plus parfaite beauté.

Tout est Cela, tout est Dieu, la guerre, l'éventrement des peuples, la dictature, la lèpre du mensonge et de l'infamie, les sanglots d'un nourrisson, la mort des amants et la terre brûlée sous le napalm des soldats hallucinés. Tout est Dieu, tout est Dieu, l'horreur, la Mort et le malheur. Non pas voulu par lui, car, encore une fois, il n'a rien à vouloir, étant éternel, infini, immuable, contenant tout d'avance et à jamais accompli, non pas voulu par lui en un délire vicieux de son omnipotence, mais indistinct de lui.

Ce n'est donc pas qu'il veuille le Mal et la souffrance et la Mort. C'est que ce sont là quelques-uns de ses attributs, sans lesquels il ne pourrait y avoir d'univers — et sans univers, l'Infini, perdant l'un de ses aspects, serait fini, n'existerait plus. Il n'y aurait plus rien. Il n'y aurait jamais rien eu. Dieu est inséparable de sa création. Il est sa création. Notre erreur est de concevoir deux choses distinctes là où, en fait, il n'y en a qu'une.

Alors, la raison abdique définitivement devant l'ultime paradoxe : il y a un au-delà de Dieu, et c'est le monde.

Tout d'abord, en effet, Dieu se dépasse pour se manifester. Il franchit le champ de sa vacuité rayonnante et infinie pour créer celui du monde fini, obscur et plein. Ensuite, dans le monde et pour lui, Dieu est un état de conscience auquel nous pouvons atteindre, qui n'annule pas le monde, mais le projette en sa dimension d'éternité. Le monde, alors, devient Dieu, et si totalement qu'il ne peut exister d'autre Divinité. Le vide illuminé de l'Être en soi, qui est la plus haute cime où puisse se hisser notre conscience, et qu'elle appelle Être suprême, Dieu, Brahman, Tao, n'est pas l'ultime couronnement. Plus loin, plus haut, il y a le monde perçu en cette lumière — et encore plus loin, encore plus haut, le monde se vivant lui-même dans cette lumière.

Aujourd'hui, nous semblons en être arrivés à la frontière où la perception fulgurante, mais fragmentaire de la divinité du monde par quelques-uns doit se muer en la perception naturelle, constante et complète de cette divinité par tous. Passage dans l'au-delà qui ne doit pas nous effrayer, car l'au-delà est le demain d'ici [1]. Passage dont les étapes nécessaires et inéluctables sont une unité croissante, un amour

1 La Guîtâ présente Krishna, le Pouroushottama (Esprit suprême), comme l'union du nirgouna Brahman (le Dieu transcendant) et du sagouna Brahman (Dieu en tant qu'univers). C'est le plus haut état auquel il soit actuellement possible d'atteindre. L'étape suivante, qui fait l'objet, entre autres, du yoga de Sri Aurobindo après avoir été annoncée, comme nous l'avons vu, dans l'Apocalypse, est la

délivré de la pesanteur du désir, l'extinction progressive du sens du Mal et de la Mort.

Certes, le danger est grand que nous courons à découvrir l'illusion du Mal et de la Mort. Nous risquons purement et simplement d'y perdre tout amour : le monde ne sait que trop ce qu'il advient quand on joue les surhommes sans merci. Le nazisme l'a suffisamment montré. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : pour l'homme qui a vu Dieu nul doute n'est possible, ni le Mal ni la Mort n'existent et, s'ils ont la moindre existence, ils ne peuvent être que divins.

Mais qu'à leur point de vue le monde soit réel ou illusoire, les voyants savent bien que la souffrance y continue son labeur et que la mort n'épargne personne. Et un amour qu'aucun homme seulement humain ne pourrait éprouver, qui n'attend rien en échange, mais se répand en flots intarissables, un amour immotivé s'écoule de leur cœur transformé en un astre qui ne peut faire autrement que d'éclairer le monde.

Car la connaissance que le Mal et la Mort, ou bien sont imaginaires, ou bien sont des instruments de Dieu, ne rend pas le voyant diabolique. Il ne se déchaîne pas dans une frénésie tortionnaire ou assassine. C'est le contraire qui se produit. Dans le bourreau et l'assassin, il ne voit que Dieu, peut-être, mais n'a pas besoin de les imiter. Pour lui, ce sont des êtres qui, sans savoir, accomplissent, au moyen de leurs crimes, une parcelle infinitésimale du plan de la Divinité.

Et c'est au nom de cette Lumière qui a désamorcé toute possibilité de réaction personnelle qu'il leur pardonne et les reçoit en lui, les lave en son cœur de l'apparente impureté dont ils sont recouverts et en fait ses égaux et ses frères. Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Et comment le sauraient-ils ? Enfermés derrière les barreaux de notre personnalité, comment saurions-nous ce qui, réellement, nous fait agir ?

Personne ne sait jamais. Pour savoir, il faudrait pouvoir contempler le résultat de la geste humaine en son entier, ce que même le voyant ne peut pas : il ne peut que deviner abstraitement. Alors, nous comprendrions pourquoi tel acte fut commis hier ou doit l'être demain, et que, pour réaliser une telle œuvre, au long des millénaires, il faut qu'une volonté autre que la nôtre nous soutienne et s'accomplisse à chaque instant. Et tout étant parachevé, nous verrions qu'il n'est d'autre chemin que celui que nous suivons, qu'en dévier imperceptiblement aboutirait à une œuvre entièrement différente et que tout est calculé pour que cela soit impossible. C'est en effet l'équilibre du cosmos, et non pas seulement de notre race, qui en serait rompu en cette création où tout repose sur l'échange et l'interaction.

Le parcours est d'avance tracé — et d'avance accompli. Il ne peut en être autrement s'il existe un Infini et Éternel, puisque cet Infini et Éternel imprègne notre monde fini et temporel et même le constitue, et que rien ne peut se situer en dehors de son immuable pérennité. Et si nous pouvions voir le but de notre marche, nous comprendrions pourquoi les grands Illuminés ont toujours parlé d'immortalité, physique ou spirituelle, et que nous œuvrons patiemment à enfanter le corps de Dieu, à en être, pour ainsi dire, les cellules conscientes en un resplendissement éternel.

C'était donc cela qu'à leur insu fomentaient déjà les demi-monstres de Neandertal. Avec des gestes aveugles, ils cultivaient les graines de la voyance qu'avant eux avait semées encore plus obscurément la

transmutation où l'au-delà n'existe plus, même pour la conscience la plus physique, et où toute matière est Dieu.

longue dynastie terrestre. Plus profondément qu'aucune espèce avant eux, ils pénétraient dans la Nature. Ils n'en divorçaient pas. Nous n'en avons pas divorcé à cette époque d'avant nous-mêmes. Il faut y insister. Nous avons gagné son saint des saints et célébré un sacrifice inconnu dont notre race est lentement issue.

Jamais, nous n'avons été plus fidèles à la Nature que depuis ce moment-là où nous avons paru la répudier. Car ainsi avons-nous pu accomplir davantage de sa tâche créatrice. Si les néandertaliens n'avaient pas perçu le passage du Temps et s'ils n'en avaient tiré le sens de la causalité, du Bien et du Mal et de leur rétribution, s'ils n'avaient pressenti l'énigme de la Mort et deviné la silhouette effrayante et informe de ce que nous nommons Dieu, ou si aucune espèce ne l'avait fait à leur place, si le péché originel n'avait pas été commis, c'est alors que la Nature aurait été trahie, abandonnée, rendue stérile, car ce pour quoi, depuis toujours, elle œuvre aurait avorté.

Mais justement, il faisait partie de son œuvre qu'elle nous enfantât et que, par notre intermédiaire, elle poursuivît sa route en construisant la personnalité humaine capable de dire moi et non-moi, Bien et Mal, Vie et Mort, Esprit et Matière, Temps et non-Temps et, finalement, ayant pesé toute dualité aux plateaux de l'expérience, capable de se dépasser en autre chose dont même les figures les plus sacrées de notre Histoire ne nous donnent qu'une faible idée : nous sommes destinés à être plus et mieux que le Christ ou le Bouddha. Des surhommes ? C'est le mot que l'on emploie d'habitude. Mais en réalité, nous ne serons pas plus des surhommes que les fruits ne sont des « surfleurs ».

Combien de temps encore, avant de parvenir au but ? Il serait vain de tenter des calculs, de vouloir évaluer les étapes qui nous en séparent. Simplement, la promesse a jadis été faite et bien des fois réitérée. Et si mécréants que nous nous voulions aujourd'hui, nous en avons suivi les termes jusque dans nos entreprises les plus laïques, cherchant à édifier la cité de la joie universelle, le paradis égalitaire, le monde de l'amour et de la paix, acceptant pour cela de subir l'ordalie des révolutions et, dans certains pays, de renoncer à la personnalité individuelle que nous avons mis des millénaires à conquérir, et de l'échanger contre une individualité collective peu à peu érigée au prix de la torture et de la déportation.

Un grand vent souffle sur la planète et veut déraciner cela même qui, à nos yeux, nous constitue. Il nous faut sacrifier notre idée de nous-mêmes, nous élargir, devenir la nation qui nous porte ou nous noyer en elle — et ce mot d'ordre des états totalitaires et de leur police ne fait que reprendre, à un autre niveau, l'antique Loi des mages : l'homme doit s'anéantir en un plus vaste moi. Que ses yeux s'ouvrent et qu'il cesse de se prendre pour ce corps, ces sentiments, cette pensée, qu'il s'identifie avec ce qui le dépasse, que ce soit l'humanité ou Dieu. Ainsi connaîtra-t-il sa vérité, et que ce n'est pas lui qui agit, mais qu'avec le reste du monde il exécute un dessein immense dont nul, en fait, ne sait s'il est humain ou divin.

Il s'imagine ne faire que la petite action dont il est conscient, mais cette action concourt à l'acte planétaire sur lequel il n'a pas le moindre pouvoir et qui, au contraire, l'utilise. Même les plus hauts faits sont coulés dans ce mouvement unique qui, à chaque instant, crée l'univers. Il n'en est pas l'auteur. Le chef ou le génie ne le sont que par procuration. Leur œuvre ne leur appartient pas. Il n'y a ni vainqueur ni vaincu, ni juste ni pécheur. Longtemps apanage des voyants, cette idée pétrit désormais la pensée des peuples : par l'idéologie politique et sa mise immédiate en action, comme par la culture qui modifie subitement la conception du monde.

C'est Tolstoï qui, dans *Guerre et Paix*, démontre que la campagne de Russie n'est l'œuvre ni de Napoléon ni d'Alexandre, mais d'une entité qui les a utilisés. C'est Victor Hugo qui, dans *Quatre-vingt-treize*, est encore plus catégorique à propos de la Révolution : « Vous saurez plus tard, ou vos enfants sauront ou les enfants de vos enfants sauront que tout ce qui se fait en ce moment se fait par l'accomplissement des lois d'en haut, et que ce qu'il y a dans la Révolution, c'est Dieu. » Et aussi : « La révolution est une action de l'Inconnu. Appelez-la bonne action ou mauvaise action, selon que vous aspirez à l'avenir ou au passé, mais laissez-la à celui qui l'a faite. Elle semble l'œuvre en commun des grands événements et des grands individus mêlés, mais elle est en réalité la résultante des événements. Les événements dépensent, les hommes payent. Les événements dictent, les hommes signent. Le 14 juillet est signé Camille Desmoulins, le 10 août est signé Danton, le 2 septembre est signé Marat, le 21 septembre est signé Grégoire, le 21 janvier est signé Robespierre ; mais Desmoulins, Danton, Marat, Grégoire et Robespierre ne sont que des greffiers. Le rédacteur énorme et sinistre de ces grandes pages a un nom, Dieu, et un masque, Destin. Robespierre croyait en Dieu. Certes ! »

Profanes, les mots ont d'une certaine manière plus de prix que des paroles sacrées, leur origine et leur pâte prouvant qu'ils font désormais partie de la mentalité quotidienne. Il ne s'agit plus d'abstractions lumineuses ou de symboles rayonnants, mais de pages de notre Histoire, de faits qui nous concernent et à l'équivalent desquels nous pouvons participer : combien de révolutions après la Révolution française, et de guerres après la campagne de Russie? Ce qui est vrai des chefs de 1789 et de la Terreur, ou de l'empereur et du tsar, s'applique à d'autres leaders et à d'autres généraux, qu'ils soient admirés ou honnis. C'est toujours Dieu, ce que nous appelions Dieu, qui agit et qui, comme Krishna dans la Guîta, se trouve dans les deux camps ensemble, décimant l'un et sauvant l'autre.

Simplement, ce n'est plus un homme de Dieu qui compose une épopée spirituelle, ce sont des écrivains séculiers qui font œuvre romanesque. Et si la même vérité imprègne le poème indien et les romans européens évoqués plus haut, c'est qu'elle s'est répandue dans la conscience terrestre, qu'elle est descendue des sommets où l'antique sagesse l'avait captée et qu'elle est dorénavant propriété collective de l'humanité.

Nous en sommes donc arrivés à ce stade où nous pouvons comprendre qu'« autre chose » agit en nous et par notre intermédiaire, que ce que nous faisons est toujours différent de ce que nous imaginons, participe d'un ensemble dont nous n'avons pas idée, mais que nous pouvons supposer parfait.

Vivons entièrement cette compréhension, et le sens du péché nous quittera. N'étant plus les auteurs, mais les interprètes de notre vie, nous n'aurons plus à nous soucier du prix qu'il faut payer. Nous serons affranchis de cette inquiétude qui, toujours, rôde en nous et nous torture autant qu'elle nous pousse à torturer les autres.

Impossible ? Ce qui affleure dans les œuvres profanes d'une race est ce que peut cette race, même si cela semble extraordinaire. Ses œuvres sacrées sont comme le programme qu'elle doit réaliser. Ses œuvres profanes témoignent des résultats qu'elle a obtenus ou est en passe d'obtenir.

Ce qui était surnaturel est devenu naturel. Spontanément, des hommes parmi nous ont commencé de penser comme les êtres qui avaient rapporté d'au-delà un verbe visionnaire. Et il y en aura de plus en plus. De plus en plus, nous nous exprimerons ainsi. De plus en plus, nous aurons cette perception, irrationnelle et lumineuse, de l'univers. Nous atteindrons à l'envergure des grands personnages qui nous ont enseignés jadis et que nous avons divinisés sans savoir au juste ce qu'est Dieu. Nous posséderons

leur sagesse et, comme eux, nous nous connaissons impersonnels, accomplissant de la sorte ce qu'ils nous ont enjoint.

Il n'est pas sûr que, mondialement, nous suivions l'une ou l'autre des trois attitudes majeures qu'ils nous ont proposées, de soumission entière, de nihilisme ou de fraternité. Il est possible que nous en découvriions une autre, encore inimaginable aujourd'hui, qui, tout autant et même davantage, exprimera notre conscience de l'Infini et de l'Éternité, qui nous donnera à vivre le pur détachement de l'âme par rapport à l'action cosmique exécutée en nous et par nous et nous baignera dans le sens de l'unité.

Un instant, retournons-nous sur le paysage des ères écoulées et regardons aussi ce qu'en ce moment précis nous nous efforçons d'édifier : tous les indices sont là, irrécusables au cœur de notre nuit. C'est vers cela que nous avançons. Cela même qui nous fait suffoquer est peut-être ce qui hâte le plus notre délivrance. Oui, il est, à chaque instant, des crimes abjects qui se commettent, et le monde semble à jamais voué aux ténèbres. Ce serait un autre crime que de le nier et de fermer les yeux en parlant de grâce divine.

Tout est abominable et monstrueux, cela est mille fois trop vrai. Et si Dieu est le responsable de ce carnage incessant, nul n'est plus ignoble que lui. Ayons enfin le courage de le dire. Et regardons alors s'il n'est pas une issue. Nous la distinguerons dans notre nuit. Comme une lueur d'aube, elle poindra en nous. C'est notre impersonnalité. Le jour où nous en aurons acquis le sentiment naturel, où il ne sera plus besoin de catharsis pour y parvenir, où elle fera partie de notre tempérament héréditaire, ce jour-là nous aurons comblé l'abîme qui, creusé en nous par la Nature, nous oblige à vivre dans la dualité. Nous serons par-delà le Bien et le Mal et par-delà le Temps. Et la Mort cessera de nous épouvanter. Une autre création pourra commencer, où la Matière elle-même, comme remodelée par la caresse d'un amant, s'éveillera à sa propre essence intemporelle.

Dès à présent, toutes nos disciplines convergent dans ce sens. Non seulement la mystique et la science, mais la politique, et sa quête enragée, arbitraire, mortelle de l'unité, mais les arts et leur magie créatrice, mais les sports et leur développement de notre enveloppe physique. Tout ce qui est matériel s'unit sans trop savoir à ce qui est spirituel. De plus en plus, et dans tous les domaines, on parle d'un homme nouveau qui, en ce moment précis, serait en train de se former dans la matrice de notre monde. Et le voilà, justement, cet homme de puissance, de joie, de liberté. La voilà, cette humanité d'amour et de paix dont nous portons le rêve depuis si longtemps : une foule illuminée, une race solaire, un être unique et innombrable qui sait la vérité et qui est ce qu'il sait.

Rien n'est à rejeter de ce que nous sommes. Surtout, nous ne devons pas rejeter la Matière au profit de l'Esprit. Ce serait signer notre mort. C'est dans ce monde matériel que doit progressivement naître le sens de l'Esprit, de l'Infini, de l'Éternité. Si, comme ont pu le faire certaines civilisations, nous privilégions l'au-delà, en découvrant que tout est Dieu, nous sombrerons, comme elles, dans l'au-delà, tandis qu'ici-bas notre cadavre se décomposera dans la misère.

L'heure est sans doute à une nouvelle recherche de la Divinité. Mais il nous faut savoir que rien n'est plus dangereux pour la Terre que la spiritualité et son quiétisme. Car ce quiétisme tenant une vérité supérieure et plus puissante, mais qui n'est ni la vérité intégrale ni la plus haute, sa promulgation comme idéal universel, complet, suprême de la vie humaine risque d'être plus déroutant et désastreux

pour le progrès de la race humaine vers son but que l'erreur d'un cinétisme exclusif [1].

Nous devons nous accrocher à la Matière, aimer notre Mère matérielle, en jouir et la célébrer de plus en plus si nous ne voulons pas connaître le destin de ces peuples qui se sont laissés mourir aux pieds d'idoles censées représenter l'invisible et qui ne leur accordaient rien, faute d'avoir des supports concrets pour se manifester.

La connaissance scientifique qui, à la fois, nous fascine et nous terrorise, c'est elle, en premier lieu, qu'il nous faut ne pas abandonner en la déclarant impie et sacrilège, ainsi que le voudraient encore beaucoup d'ignorantins. Elle n'est ni péché ni source de péché. Elle est recherche de l'âme, elle est descente dans les gouffres de la création, elle est envol vers les hauteurs suprêmes de notre origine. Elle n'est pas viol, elle n'est pas profanation, elle est acte d'amour.

Et nous ne devons pas abandonner l'Esprit, non plus, ni croire qu'il nous a lui-même abandonnés, qu'en tout cas il a cessé de souffler sur l'Occident, que c'est dans les vieilles cultures asiatiques seulement que l'on peut encore le trouver, que Dieu est indien, par exemple, ou qu'il n'est d'ascèse que bouddhique. Les races d'Occident croient officiellement et subconsciemment à la résurrection de la chair. Cela fait partie du dogme ancestral, est dit et répété par l'oraison des fidèles. Cela s'est formé avec la personnalité du Christ, qui est « la résurrection et la Vie ». Cela vient de plus loin encore, de l'antiquité juive où, parallèlement au monothéisme, s'est affirmée la croyance en l'immortalité physique. Une survie de l'âme aurait pu suffire, comme dans les autres parties du monde. Mais les Hébreux ont rêvé davantage : « Vos morts vivront. Ils ressusciteront, les cadavres. Réveillez-vous ! Chantez, vous qui dormez dans la poussière [2] ! »

Et sur cette foi plus folle et plus grandiose qu'aucune autre, puisqu'elle ne se contente pas de parier sur l'au-delà, la civilisation occidentale est tout entière bâtie. Avec son énorme appareil scientifique, elle explore l'univers qu'elle sait être le lieu du mystère à venir. Elle n'inventorie la Matière que parce que la Matière est la substance de la Divinité à naître. Que pour participer au miracle transfigurateur. Non par orgueil, mais par soumission instinctive. Non parce que, lancée depuis toujours sur la ligne de péché, elle ne peut faire autrement que de déchoir encore, mais parce qu'elle s'élève avec assez d'humilité pour ne pas même se soucier du sens profond de son labeur.

Qui d'entre nous s'occupe de faire les recoupements nécessaires pour voir que la Science traduit minutieusement en termes de dynamique les paroles de la Révélation ? Nous nous croyons athées et travaillons pour Dieu!

En réalité, la connaissance scientifique et la connaissance spirituelle sont plus encore que les deux mains de l'être dont nous participons. Elles sont comme la paume et le dessus d'une seule main. Quand on voit l'un, on ne voit pas l'autre. L'un semble toujours nier l'autre. Mais les deux sont parfaitement réels — et insuffisants en soi. Leur addition même ne suffit pas : si nous plaçons côte à côte les deux aspects de la main ou même si nous en opérons la fusion, nous n'aurons pas pour autant la main en sa réalité.

Il nous faut voir la main en tant que telle, qui est bien autre chose que la synthèse du dessus et de la

1 Sri Aurobindo, *Essai sur la Guîta*.

2 Isaïe, 26, 19.

paume, et dont le sens est tout différent. Cela, sans doute, équivaut à changer de dimension, à pénétrer dans un plan où notre vision intérieure et extérieure se modifie et, au besoin, s'annule pour que n'existe qu'une chose ni intérieure ni extérieure. Qu'une chose qui, en son unicité, soit simultanément et manifestement l'univers et Dieu. Qu'une chose, qu'un être indescriptible qui, tout ensemble, créateur et création, transcende toutes nos notions et nos visions de la Divinité pour être, en la ludique immortalité, de son corps infini, celui que nous portons en nous et que nul n'a jamais imaginé, le Dieu de Dieu qui sourit de l'autre côté du Soleil.

Pondichéry,
Février-Juillet 1987